

Eglise *vocations*

Mission et vocations

N° 15 ■ Août 2011

Trimestriel

Service national pour l'évangélisation
des jeunes et pour les vocations

Vocations

Eglise et Vocations

N° 15 ■ Août 2011

Directeur de la publication : Père Eric Poinso

Rédactrice en chef : Paule Zellitch

Secrétaire de rédaction : Laurence Vitoux

Impression : Imprimerie Chirat, 42540 Saint-Just-la-Pendue

Conception graphique : Isabelle Vaudescal

Comité de rédaction : Père Eric Poinso, Paule Zellitch

Abonnements 2011 :

France : 39 € (le numéro : 12 €)

Europe : 42 € (le numéro : 14 €)

Autres pays : 45 €

Trimestriel

Dépôt légal n°18912. N° CPPAP : 0415 G 82818

© UADF, Service national pour l'évangélisation des jeunes et pour les vocations, 2011

UADF, 58 avenue de Breteuil, 75007 Paris

Tél. : 01 72 36 69 70

Email : vocations@cef.fr

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>

Mission et vocations

EDITO

Paule Zellitch

5

RÉFLEXIONS

Vocation, mission, annonce de l'Évangile
Jean Comby

9

La dimension missionnaire des disciples du Christ
Vito Del Prete

17

Conscience missionnaire, ministère et vie consacrée
Maurice Pivot

27

Vocation et mission en contexte international
Marie-Hélène Robert

45

Nouvelle situation de la mission *ad gentes*
Échange de personnes et formation
Mgr Thierry Jordan

51

La femme, avenir de la mission
Césarine Masiala

59

Prêtres venus d'ailleurs au service des diocèses de France :
chances et défis
Pierre-Yves Pecqueux

69

Le souffle de Madeleine Bernard Pitaud	89
---	----

PARTAGE DE PRATIQUES

Devenir missionnaire spiritain aujourd'hui ? Marc Botzung	91
--	----

Le service civique, un tremplin pour l'avenir Nathalie Becquart	105
--	-----

A la rencontre des Églises du monde Charles Guilhamon	115
--	-----

CONTRIBUTIONS

Le rôle du prêtre aujourd'hui dans la pastorale des vocations (1 ^{ère} partie) Oscar Llano	121
---	-----

Abonnements	143
-------------	-----

Mission et vocations, ce vaste sujet contient en lui-même, une fois passées les questions théologiques, d'innombrables déclinaisons. Des lignes de fond venues des siècles passés, leurs tensions, mais aussi leur force créative. Dans ce numéro nous avons exploré la mission à partir de critères actuellement récurrents : la problématique des *fidei donum*, celle des instituts plus directement missionnaires – chez nous et sur d'autres continents, la place de la femme en Afrique et l'évangélisation, l'articulation du presbyterium et de la vie consacrée à la mission, l'apport des laïcs reconnu et devenu indispensable, les rapports avec l'État dans le cadre du Service civique, etc.

Le champ que recouvre l'acte missionnaire de l'Église redevient de plus en plus vaste, rejoignant ainsi les soucis des toutes premières communautés. A ceci près que les publics de ces temps de fondations appartenaient tous à une religion. Aujourd'hui la mission, si elle va au-delà des mers, commence à notre porte et comporte de nouveaux paradigmes : la méconnaissance, l'indifférence, parfois la curiosité, dans un monde où une bonne part des valeurs de l'Évangile sont sécularisées. Il y a donc un vrai succès de la mission dans l'histoire. Il nous incombe de poursuivre l'aventure de l'annonce.

Pour que les valeurs de l'Évangile soient reçues comme Paroles de vie, des hommes et des femmes épris du Christ, qui parlent à la première personne, mais pas seulement, sont nécessaires. Il faut que l'on sente l'Esprit du Christ et la communauté à partir de laquelle ils s'expriment, afin de donner poids à leur témoignage. Or, la communauté des baptisés a une particularité et c'est cette particularité précisément qui la rend missionnaire : elle est universelle et appelée à grandir ; en elle « *il n'y a ni Juif ni Grec, [...] il n'y a ni homme ni femme* » (Ga 3, 28).

La mission est une entreprise d'une telle envergure qu'elle suppose aussi des moyens financiers et humains, mis à disposition. Par là sont signifiés l'engagement et les priorités de l'Église. Les nouveaux missionnaires ont besoin aussi, de formations – y compris théologique – de qualité, à la hauteur des nouveaux enjeux. La rencontre, l'amour ont besoin de mots et de concepts pour s'exprimer avec une liberté plus grande encore. Le missionnaire gagne à être informé ; il doit aussi dire quelque chose de nouveau et en même temps d'ines-

péré! Mais peut-il dire le neuf à partir de critères dépassés et avec un langage et des conceptions élaborées en d'autres temps?

Notre chance est de vivre une époque passionnante! Les systèmes de références bougent, les articulations et les liens ne sont plus les mêmes; les hommes et les femmes n'investissent plus leur condition de la même manière. Le temps et l'autorité sont vécus et envisagés tout autrement. Ceux qui, en Église, considèrent cette situation comme une aubaine devraient être aux avant-postes de la mission, qu'ils élaborent des propositions et des stratégies pour d'autres ou qu'ils travaillent sur le terrain. Voyons-nous autour de nous des « missions pour la mission » confiées à des personnes capables d'aller là où d'autres ne peuvent se rendre avec le même succès? Fait-on partout le lien entre la nécessité d'appeler largement à la mission et l'appel à des vocations spécifiques? Ces questions ne sont pas accessoires. Les laïcs, devenus les incontournables de la mission, ont besoin d'être pris en compte et non plus envisagés comme des supplétifs. Travailler à la mission c'est permettre à chacun de vivre à sa mesure mais en pleine conscience la vocation baptismale. Il est remarquable, qu'à chaque fois que cela, et cela seulement, est mis en place, la performativité des communautés ecclésiales est augmentée. Reste que nul ne peut espérer voir se lever les foules pour le Seigneur sans quelques innovations... En effet, la mission porte du fruit quand chacun – laïc, consacré, prêtre – vit heureusement, largement ses charismes propres et est capable de fédérer les volontés et la créativité autour d'un seul et même but: l'amour du Christ. ■

Prochain numéro :

La vie consacrée

RÉFLEXIONS

Vocations, mission, annonce de l'Évangile

Jean Comby

prêtre, professeur émérite d'histoire de l'Église et de missiologie
à la faculté de théologie de l'Université catholique de Lyon.

Vocation, mission, annonce de l'Évangile, ces thèmes traversent toute l'Écriture, Ancien et Nouveau Testament: c'est la vocation et la mission des prophètes de l'Ancien Testament. Des hommes (quelquefois des femmes, mais rarement!) sont appelés par Dieu pour une mission, un message à délivrer à des gens qui n'ont pas forcément envie de l'entendre: conversion morale, abandon de l'idolâtrie pour adorer le vrai Dieu unique d'Israël. Dans le Nouveau Testament, c'est Jean-Baptiste appelé pour inviter ses compatriotes à la conversion et à l'accueil du Messie. Les apôtres, les soixante-douze disciples, Paul et bien d'autres sont appelés par Jésus pour annoncer la bonne nouvelle du Royaume. Vocations et mission ont de multiples dimensions dont plusieurs sont abordées dans d'autres contributions de la revue. Le lecteur peut aussi se référer à différents articles de dictionnaires et d'encyclopédies. Dans le catholicisme, inévitablement, la vocation sacerdotale, et (ou) la vocation religieuse, donc la vocation au célibat sont, pendant longtemps, des préalables à la vocation missionnaire ce qui fausse un peu la compréhension de cette vocation. Nous nous limitons ici à ce qu'on peut définir comme l'appel (la vocation) à la mission au cours des siècles, qui concerne tous les chrétiens et chrétiennes de toutes les confessions, brève histoire de l'annonce de l'Évangile à travers le monde.

Dans le Nouveau Testament

Après les brèves « missions » des apôtres (Mt 10, 5-16 et parallèles) et des soixante-douze (Lc 10, 1-11 ; 17-20), Jésus envoie ses

disciples dans le monde entier lors de sa dernière rencontre après sa résurrection: *«Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit et apprenez-leur à garder tous les commandements que je vous ai donnés»* (Mt 28, 19-20). Dans les Actes des Apôtres, avant l'Ascension, il propose un programme de mission: *«Vous allez recevoir une force, celle du Saint-Esprit, qui viendra sur vous. Alors vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre»* (Ac 1, 8). C'est dans ces paroles de Jésus que s'enracine la volonté d'évangélisation qui est au cœur de toute vie chrétienne comme le dit Paul avec force: *«Annoncer l'Évangile n'est pas pour moi un motif d'orgueil; c'est une nécessité qui s'impose à moi. Oui malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile. Si je le faisais de moi-même j'aurais droit à un salaire. Mais si j'y suis contraint, c'est une charge qui m'est confiée. Quel est donc mon salaire? C'est d'offrir gratuitement l'Évangile que j'annonce»* (1 Co 9, 16).

Ainsi la mission (l'évangélisation) commence à la Pentecôte de l'an 30 après la venue de l'Esprit sur les disciples. Dès lors, ils annoncent Jésus ressuscité, messie et sauveur, en Judée, en Galilée, en Samarie dans un mouvement qui conduit les évangélistes des générations chrétiennes successives jusqu'aux extrémités de la terre. Nous suivons cette première annonce à travers les Actes des Apôtres. De Jérusalem et d'Antioche, après avoir évangélisé l'Asie mineure, Paul va jusqu'à Rome et peut-être jusqu'en Espagne. Dans l'épître aux Galates, Paul semble évoquer un partage des champs d'apostolat entre Pierre et lui: *«Nous irions, nous [Paul et ses disciples] vers les nations [les païens] et eux [Pierre, Jacques] vers la circoncision [les juifs]»* (Ga 2, 9). Vers l'Orient, des traditions nous disent que des disciples sont allés jusqu'en Inde.

Premiers siècles

Dans son *Histoire ecclésiastique* (HE III, 1) écrite au début du IV^e siècle, Eusèbe de Césarée imagine une répartition du monde entre les apôtres. Si des noms d'évangélistes sont connus, l'Évangile est annoncé par une foule de chrétiens anonymes qui ne sont pas des

missionnaires de métier comme on l'entendrait aujourd'hui. L'Évangile se répand en tache d'huile, de bouche à oreille, par des chrétiens qui se déplacent comme militaires, administrateurs, marchands, esclaves... C'est une esclave, Nino, qui convertit les Géorgiens du Caucase (vers 330). L'Évangile porte en lui son propre dynamisme. Pendant les trois premiers siècles, par leur genre de vie, les chrétiens font naître autour d'eux le désir de suivre le Christ, malgré les persécutions, comme en témoigne cette *Lettre à Diognète* des années 200. « *Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements [...]. Ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle [...]. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveaux-nés. Ils partagent tous la même table mais non la même couche [...]. Ils passent leur vie sur terre, mais sont citoyens du ciel [...]. Ils aiment tous les hommes et tous les persécutent [...]. Ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde.* » La liberté religieuse donnée aux chrétiens par Constantin (édit de Milan, 313) facilite les conversions, avec l'ambiguïté de la protection impériale accordée à l'Église. A la fin du IV^e siècle (380), le christianisme devient la religion officielle de l'Empire romain avec, comme conséquence, une intolérance des chrétiens de plus en plus grande envers les autres religions.

Le Moyen Age

Quand l'Empire romain s'écroule en Occident (476) au temps des invasions germaniques, une nouvelle étape de l'évangélisation commence avec l'entrée dans l'Église des différents peuples barbares tels les Francs de Clovis baptisé vers 500 (476, date traditionnelle). De proche en proche, toute l'Europe est chrétienne à la fin du premier millénaire, à l'ouest et au centre autour de Rome, à l'est dans l'orbite de Constantinople, avec la conversion des Slaves par Cyrille et Méthode. On peut suivre les évangélistes le long de la route de la soie jusqu'en Chine (siècle de Xi'an). Les ordres mendiants, aux XIII^e-XIV^e siècles, mettent en place une première organisation mission-

naire avec des religieux spécialisés dans ces expéditions lointaines. Raymond Lulle, tertiaire franciscain, propose un programme de formation missiologique qui implique une connaissance des langues, des doctrines et des religions des peuples rencontrés. Un franciscain, Jean de Monte Corvino, devient le premier archevêque de Pékin en 1307, mais cette évangélisation de la Chine est éphémère.

La découverte du monde

Au ^{xiv}^e siècle, avec les grandes découvertes – conquêtes des Européens (1492, découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, voyages des Portugais, Hollandais, Anglais, Français...) commence plus particulièrement « le temps des missions ». Des missionnaires spécialisés des anciens ordres (dominicains, franciscains...) et des nouveaux (jésuites...) sont envoyés outre-mer pour une évangélisation plus systématique. Ignace de Loyola (1491-1556) fonde la Compagnie de Jésus qui se met au service du pape dans tous les domaines et particulièrement des missions lointaines. Les jésuites *« s'engagent par un vœu particulier, en sorte que, quelque chose que le Pontife romain actuel et ses successeurs nous commandent concernant le bien des âmes et la propagation de la foi, nous soyons obligés de l'exécuter à l'instant sans tergiverser ni nous excuser, en quelque sorte qu'il puisse nous envoyer, soit chez les Turcs ou tous les autres infidèles, même dans les Indes, soit chez les hérétiques, ou vers les fidèles quelconques »*. Un des premiers à suivre ces directives est François Xavier (1506-1552) qui évangélise l'Inde et le Japon avant de mourir sur la côte chinoise.

L'évangélisation est d'abord organisée, avec la bénédiction pontificale, par les souverains colonisateurs (Espagne, Portugal, France...) qui couvrent bien des abus : esclavage, traite des Noirs, exploitation économique, ravage des épidémies venues d'Europe. La papauté a de la peine à reprendre en main cette évangélisation en fondant la Congrégation de la propagande (1621), une sorte de ministère des missions. Les méthodes missionnaires oscillent entre partisans de la « table rase » : édifier l'Église sur les ruines des anciennes religions et partisans de l'« adaptation » qui tentent de

faire entrer l'Évangile et l'organisation des Églises dans les cultures des peuples rencontrés. On parle aujourd'hui d'inculturation, c'est-à-dire d'incarnation de l'Évangile dans les cultures.

L'évangélisation de l'Afrique, complètement faussée par la traite des esclaves noirs, est un échec. Cependant, sur un fond de violence et d'exploitation des peuples, des missionnaires se montrent plus respectueux des peuples rencontrés, tels Bartolomé de Las Casas (1484?-1566), défenseur des Indiens en Amérique centrale, dans les Antilles et au Mexique, Bernardino de Sahagun (1500-1590) qui nous a conservé une minutieuse description des populations amérindiennes au moment du choc avec les Européens. Les jésuites tentent de sauvegarder les communautés indiennes du Paraguay en organisant des villages chrétiens, les réductions. Des femmes comme Marie de l'Incarnation (1599-1672), ursuline, au Canada, sont les premières religieuses missionnaires au-delà des mers.

En Asie, François Xavier a compris que l'évangélisation demande une bonne connaissance des civilisations rencontrées et un partage de leurs modes de vie. On parle du XVI^e siècle comme du siècle chrétien du Japon. En Chine, le jésuite Mateo Ricci (1552-1610) se présente comme un lettré venu de l'Occident, adopte complètement la langue, la culture et la politesse chinoise, mais affronte l'hostilité d'autres missionnaires qui l'accusent de syncrétisme. En Inde, un autre jésuite, le P. de Nobili (1577-1656), se coule dans la culture indienne pour dialoguer avec les adeptes de l'hindouisme. Sous l'impulsion d'Alexandre de Rhodes (1593-1660), jésuite, la Congrégation de la propagande désigne, pour le Vietnam d'abord, des vicaires apostoliques (1658) évêques missionnaires en principe indépendants des pouvoirs politiques. Le séminaire de la Société des missions étrangères, fondé à Paris en 1663 se propose d'envoyer des missionnaires qui formeront des prêtres autochtones pour faire naître des Églises locales.

A l'origine, les milieux protestants, luthériens, et réformés calvinistes, n'étaient pas favorables à la prédication missionnaire chez les païens. La mission allait contre la souveraineté de Dieu qui donne la foi à qui il veut; elle appartenait au domaine des œuvres qu'il fallait bannir au nom de la gratuité de la foi. Les courants piétistes de la fin du XVI^e siècle vont changer l'orientation de plusieurs communautés protestantes, comme l'université de Halle autour de August-Herman Francke (1663-1712) qui dit: «*Celui qui aime le*

Christ doit le faire connaître. » Deux élèves de Halle sont envoyés par le roi de Danemark comme missionnaires dans la colonie danoise de Tranquebar en Inde. Un autre piétiste, le comte de Zinzendorf (1700-1760) qui a fréquenté l'université de Halle, accueille la communauté des Frères Moraves, ouverte à toutes les tendances chrétiennes. Zinzendorf et les Moraves deviennent missionnaires en Amérique. Ces derniers inspirent les frères Wesley, initiateurs du méthodisme en Angleterre puis en Amérique.

La mission ne concerne pas seulement les païens des pays lointains. Elle s'adresse aussi aux peuples de l'Europe. Après les troubles des guerres de religion, des missions paroissiales organisées par des religieux, jésuites, franciscains, lazaristes, oratoriens et autres veulent ramener les hérétiques éventuels à la foi catholique, suppléer aux déficiences du clergé séculier. Ce sont plusieurs semaines de prédication pour lutter contre l'ignorance religieuse, pour inculquer les prières fondamentales et les pratiques minimales, la confession et la communion pascales, l'assistance à la messe dominicale. Mission intérieure et mission extérieure sont parfois assimilées. Au début du XVII^e siècle, le jésuite Jean-François Régis voudrait partir au Canada évangéliser les sauvages. Les supérieurs l'envoient dans le Vivarais en lui disant : « *Votre Canada à vous, c'est le Vivarais...* » Bref, toutes ces actions contribuent à mettre en place ce christianisme unanime qui a pu durer jusqu'au début du vingtième siècle dans certaines régions. L'évangélisation s'essouffle à la fin du XVIII^e siècle, entravée par les guerres de la Révolution et de l'Empire, mais aussi par les conflits des missionnaires catholiques : querelle des rites (condamnation des rites chinois et malabars, 1704), suppression de la Compagnie de Jésus (1773).

Aux XIX^e-XX^e siècles

Dans le contexte de la Restauration, le XIX^e siècle connaît un renouveau populaire de la mission qui se manifeste dans la création d'œuvres d'aide aux missions telles que les deux sociétés nées en 1822 : du côté catholique la Société de la propagation de la foi fondée à Lyon sous l'inspiration de Pauline Jaricot, du côté protestant la Société des missions évangéliques de Paris. Une presse mission-

naire populaire est largement répandue. Les anciens ordres religieux missionnaires renaissent et de nombreuses congrégations d'hommes et de femmes sont fondées pour les missions, pour n'en citer que quelques-unes, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny (1806), à Lyon les Pères, Frères et Sœurs maristes, la Société des missions africaines (1856) et les Sœurs de Notre-Dame des Apôtres, les Oblats de Marie, les Pères Blancs et Sœurs Blanches (1868-1869) du cardinal Lavigerie, les sœurs Franciscaines missionnaires de Marie, la Société du Verbe divin, etc. En même temps, au moment de l'effacement des sociétés catholiques, sont nées de nombreuses sociétés missionnaires protestantes: Société des missions de Londres (LMS) 1795, Société des missions de Bâle (1815), etc.

Les missionnaires du début du XIX^e siècle évangélisent dans des conditions difficiles: la vocation missionnaire est une vocation à une mort rapide et au martyre. La mortalité des missionnaires est considérable en Afrique, les martyrs sont nombreux en Chine et au Vietnam. Plusieurs voient dans la vocation missionnaire un moyen plus rapide d'assurer leur salut personnel. A la fin du siècle, les missions sont favorisées par la colonisation européenne de l'Asie et de l'Afrique, ce qui les fait entrer dans les rivalités nationales: le missionnaire annonce l'Évangile en exaltant sa patrie européenne. Le pape Benoît XV, en 1919, proteste contre cette confusion. A partir du pontificat de Pie XI sont désignés peu à peu dans les pays de mission des évêques autochtones (1926). Le mouvement se généralise après la Seconde Guerre mondiale. En même temps, des laïcs se reconnaissent une vocation missionnaire. A Lille, naît sous l'impulsion de l'abbé Prévost en 1931, le mouvement *Ad Lucem*: des étudiants laïcs décident d'aller témoigner de leur foi en exerçant leur profession – médecins, enseignants – dans les pays de mission. Le docteur Aujoulat, qui met en place une fondation médicale au Cameroun, est un des membres les plus connus de l'association.

Tous missionnaires

Le lien entre mission et colonisation est fortement mis en cause, parfois violemment, après la Seconde Guerre mondiale, au moment

de l'indépendance des anciennes colonies, tant chez les protestants que chez les catholiques. On peut parler d'une crise des missions dans les années 1970. Des diocèses sont institués dans tous les anciens territoires de mission qui prennent en charge, avec leur clergé, leur propre évangélisation en collaboration avec les congrégations missionnaires. La fin du xx^e siècle connaît un apaisement et une vision plus sereine de l'évangélisation avec la prise en compte de nouvelles perspectives nées au concile Vatican II: liberté religieuse, dialogue interreligieux, œcuménisme. Les chrétiens sont «*toujours prêts à rendre compte de l'espérance qui est en eux*» (1 P 3, 15) aux hommes et aux femmes du monde entier, tout en acceptant que beaucoup n'entrent pas dans l'Église et restent fidèles à leur propre héritage religieux.

Parler de vocation missionnaire ne concerne pas seulement l'action des chrétiens dans les pays d'outre-mer. Les responsables religieux et la presse missionnaire populaire insistent sur la prière en même temps que sur les offrandes en faveur des missions. En 1927 sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, canonisée deux ans auparavant, devient patronne des missions, en même temps que l'Apostolat de la prière propose chaque mois une intention missionnaire. Devant la «déchristianisation» du xx^e siècle, bien traduite dans le livre des abbés Godin et Daniel, *France, pays de mission ?* (1943) qui connaît en son temps un grand retentissement, tout chrétien se doit d'être missionnaire. Des congrégations, des sociétés de prêtres (Mission de France, Prado, prêtres ouvriers...), des mouvements d'Action catholique spécialisée se sont donné comme but une évangélisation des hommes et des femmes de notre temps engagés dans les réalités du monde d'aujourd'hui: science, économie, technique. ■

RÉFÉRENCES

Jean Comby, *Deux mille ans d'évangélisation*, Tournai-Paris, Desclée, 1992.

Jean Comby, *Pour lire l'histoire de l'Église*, Paris, Cerf, 2003.

La dimension missionnaire des disciples du Christ

Vito Del Prete

prêtre de l'Institut pontifical des missions étrangères (PIME)
secrétaire général de l'Union pontificale missionnaire

Au beau milieu de la crise du christianisme en Europe, il existe une réalité consolante, celle d'un fort mouvement missionnaire, laïc en particulier, qui n'a pas d'égal dans l'histoire de l'Église et qui est capable de donner une vitalité nouvelle aux communautés chrétiennes, en ouvrant de nouveaux horizons à la mission. On constate vraiment que lorsqu'elle se découvre minorité, l'Église est conduite par l'Esprit à approfondir et à vivre d'une manière plus authentique son être et sa vocation missionnaire.

Cette acquisition, de foi et de pratique, est devenue évidente : toutes les Églises et chaque disciple du Christ ont, dans leur appel au christianisme, une dimension missionnaire inhérente pour témoigner et annoncer l'Évangile *ad gentes*. La mission évangélisatrice appartient à tous. Il n'est pas possible de la déléguer à quelques organismes missionnaires ou à certaines catégories de personnes, comme autrefois, en ne réservant au peuple chrétien qu'une coopération principalement économique. « *La coopération s'élargit aujourd'hui en prenant des formes nouvelles, qui comportent non seulement l'aide économique mais aussi la participation directe* » à l'évangélisation (RM 82).

Nous traversons une période historique et ecclésiale qui nous renvoie fortement à l'essentiel de l'Église et de sa mission évangélisatrice. Ceci nous touche fortement et personnellement. On en vient parfois à se demander : comment pouvons-nous être de véritables serviteurs de la mission et susciter, former les autres à ce service ? D'où devons-nous tirer nos forces et notre inspiration, ainsi que

l'efficacité de notre service? Telles sont les interrogations qui tourmentent tôt ou tard chaque ouvrier de l'Évangile. Mais ce qui ressort, c'est la volonté de retrouver la signification authentique de l'activité missionnaire, d'en approfondir les objectifs et les finalités, et d'inciter tous les disciples du Christ à devenir des apôtres.

L'Église, notamment à cause de la persécution religieuse et culturelle qu'elle subit, est contrainte à retourner à l'essentiel de son être et de son activité. En d'autres termes: à trouver et à vivre sa véritable identité. Tout autre organisme ecclésial et tout autre ministère sont tenus de faire le même chemin, pour ne pas devenir objets d'antiquité ni être exposés au musée des traditions religieuses, mais demeurer un organisme vivant adapté pour témoigner et annoncer le Royaume de Dieu.

Cette œuvre de recentrage, qui a débuté avec Vatican II, a connu une nouvelle vitalité, en particulier ces dernières années. Rien de nouveau n'a été dit, aussi bien dans les documents pontificaux que dans les synodes universels; mais, à partir de l'analyse des *trends* religieux, culturels et économiques du monde contemporain, le Verbe de Dieu (*Verbum Domini*) a été approfondi, ce Verbe à connaître, auquel doivent se référer – et par lequel doivent être sauvés – l'univers, toute l'humanité et son histoire. Nous voyons émerger une nouvelle conscience, plus chrétienne dirais-je, de la mission, dans le sens qu'il s'agit de la *missio Dei et Christi*, et non pas de notre mission. Par conséquent, c'est du Père et du Fils que nous devons comprendre la nature, la méthodologie et discerner les moyens à utiliser pour la réaliser. C'est encore à partir de la modalité selon laquelle le Christ a annoncé l'Évangile que l'Église modèle le style de sa mission. Il existe deux pôles de référence pour l'universalité de l'appel direct à l'évangélisation: la nature missionnaire de l'Église et la participation directe à la mission conférée par le Christ à chacun de ses disciples.

Nature missionnaire de l'Église

L'Église s'est reconnue comme étant un organisme sur lequel se reflète la lumière du Christ, qu'elle doit aller apporter aux nations. Elle existe pour l'humanité; elle est le signe ou le sacrement de l'humanité sauvée (peuple saint de Dieu, royaume de prêtres) qui doit témoigner et

proclamer le salut de Dieu (peuple de prophètes). Tout entière, dans ses présences culturelles et historiques, elle est consacrée à la mission, souffle de son existence. C'est toujours une Église locale, une communauté concrète, historique, de disciples, qui prie, annonce et interpelle et qui, à la lumière de son Seigneur, illumine et s'insère dans l'histoire de l'humanité pour parvenir avec tous les peuples au salut final.

L'Église locale est l'Église universelle qui installe sa tente parmi les peuples. Toutes les activités de l'Église convergent vers l'annonce explicite de l'Évangile, comme point de départ et d'arrivée, la Parole de Dieu devant être écoutée et annoncée, (le kérygme) catégorie fondatrice de la foi. Elle est tout entière consacrée à la mission.

Tous les disciples du Christ, ministres ordonnés et laïcs, ne sont plus *laos* (laïcs), mais sont des disciples consacrés par le baptême, ils sont le peuple consacré. Ceci est très clair dans les lettres que Paul écrit à ses communautés. Les Romains sont appelés par Jésus-Christ parmi les peuples, ils sont aimés de Dieu et saints par vocation (Rm 1, 1); les Corinthiens sont sanctifiés en Jésus-Christ, appelés à être saints (1 Co 1, 2); les Thessaloniens ont été élus par lui entre les peuples (1 Th 1, 4); «*j'ai un peuple nombreux dans cette ville*» (Ac 18, 10); le discours de Jacques à l'assemblée de Jérusalem est encore plus éclairant. Les chrétiens sont le peuple consacré: «*Frères, [...] Dieu a voulu choisir parmi les païens un peuple pour le consacrer*» (Ac 15, 14); les chrétiens sont consacrés dans le baptême, par lequel ils deviennent un peuple saint et consacré. «*Ils sont consacrés pour former un temple spirituel et un sacerdoce saint, pour offrir des sacrifices spirituels et faire connaître les prodiges de Celui qui les appelés des ténèbres à son admirable lumière*» (LG 10). Par conséquent, le concile Vatican II affirme que «*quant à la dignité et à l'activité commune à tous les fidèles dans l'édification du Corps du Christ, il règne entre tous une véritable égalité*» (LG 32).

La participation directe de tous à l'évangélisation

C'est ce que réaffirme avec force l'exhortation apostolique *Verbum Domini*, document essentiellement «missionnaire», car pour la première fois la mission évangélisatrice est située dans la structure profonde du donné de foi et de la réflexion théologique.

« *La mission d'annoncer la Parole de Dieu est le devoir de tous les disciples du Christ comme conséquence de leur baptême* » (VD 94). Par conséquent, il y a « *une nécessité pour notre temps d'un engagement décidé dans la missio ad gentes* » (*ibid.* 95).

Tous les membres du peuple de Dieu, par vocation et consécration baptismale, doivent s'engager fermement dans la *missio ad gentes*. Chaque disciple du Christ est à la fois témoin et instrument vivant de la mission « *selon la mesure du don du Christ* » (Ep 4, 7 ; LG 33).

La dignité des membres est unique, la grâce de fils est commune, la vocation à la perfection est commune, il n'y a qu'un seul salut, une seule espérance et une seule charité (cf. LG 32). L'apostolat de chaque disciple est participation à la mission salvifique de l'Église, à laquelle chacun est destiné par le Christ lui-même. C'est un appel direct du Christ à la coresponsabilité de la mission, dans la multiplicité des dons de l'Esprit. Au sein de cette mission, il existe plusieurs offices, charismes et activités.

La communauté chrétienne est le lieu où l'Esprit se manifeste (1 Co 14) avec une richesse de charismes, signes concrets et efficaces de la charité du Christ et à travers quoi l'unique Esprit confère à tout fidèle l'appel et la responsabilité de la mission, dans le processus de la nouvelle création à laquelle tend l'activité de l'Église. C'est l'Esprit lui-même qui confère la responsabilité qualifiée à la mission et qui rend efficaces les ministères nécessaires à la mission, qui les unit, les ordonne et les préserve. Ils sont multiples, comme la nouvelle création sera riche et multiple. Par conséquent, ils ne peuvent pas être définis et fixés une fois pour toutes.

J'ai un rêve : que chaque chrétien, en vertu de sa conviction de foi et de son baptême, soit comme un missionnaire itinérant. Il n'est absolument pas nécessaire qu'il fasse partie d'une association ou d'une entité ecclésiale, même si cela est conseillable. De fait, chaque membre de la communauté est doté de charismes et de ministères, non seulement quand il est avec la communauté, mais aussi quand il est dispersé dans le monde. L'appel et la responsabilité de la mission sont pour tous, ils ne sont pas liés au sexe de la personne ni à son état de vie, car ils placent la situation particulière de la personne au service du Royaume de Dieu. Chacun peut et doit apporter à l'Église et à l'édification du Royaume de Dieu chaque chose qu'il a

et ce qu'il peut faire. Toute capacité et toute potentialité humaines peuvent être mises au service de l'évangélisation si elles sont utilisées dans le Christ, comme les chrétiens décrits dans la *Lettre à Diognète*. Ils sont l'âme du monde. *«Ils obéissent aux lois établies, et leur manière de vivre est plus parfaite que les lois. Ils aiment tout le monde, et tout le monde les persécute. On ne les connaît pas, mais on les condamne; on les tue et c'est ainsi qu'ils trouvent la vie. Ils sont pauvres et font beaucoup de riches. Ils manquent de tout et ils ont tout en abondance. On les méprise et, dans ce mépris, ils trouvent leur gloire. On les calomnie, et ils y trouvent leur justification. On les insulte, et ils bénissent»* (*Lettre à Diognète*, ch. IV).

Si l'Église perd de vue la mission, la diversité des ministères et l'unité de la communauté ministérielle n'ont plus de justification et se perdent. On tombe dans une image et dans une pratique d'Église cléricale où les fidèles deviennent apathiques et passifs. L'Église reconnaîtra effectivement la composante laïque et sa vocation missionnaire – ministérielle, uniquement si elle est ouverte à la mission. C'est sur la mission que la ministérialité du peuple de Dieu réside et repose. Mais, pour que la participation directe des chrétiens à la mission évangélisatrice devienne possible et concrète, il est nécessaire qu'ils sachent quelle mission ils sont appelés à accomplir.

Mission aujourd'hui

Il existe une nouvelle réalité humaine et ecclésiale. Quelqu'un a dit qu'un monde entier s'apprête à s'achever. Pendant environ trois siècles, les communautés de croyants ont vécu dans le *state society*, caractérisé par une imposante infrastructure religieuse à base chrétienne, où l'État légitimait la religion et lui assignait un rôle. Or, ce monde chrétien est en train de disparaître.

En Afrique, en Asie, en Amérique latine, les grandes religions perdent des fidèles, et des mouvements spontanés de groupes religieux attirent ceux qui sont déçus ou désenchantés par les Églises officielles dont ils n'attendent plus rien.

C'est la fin de la société confessionnelle chrétienne en Europe, des grandes structures religieuses sur les autres continents, mais non pas

des religions ni du christianisme. Cette situation de crise peut et doit constituer un *kairòs* pour l'évangélisation, en inaugurant une nouvelle saison missionnaire, à relancer avec enthousiasme et discernement.

«Notre époque offre de nouvelles occasions à l'Église, à laquelle Dieu ouvre les horizons d'une humanité plus disposée à recevoir la semence évangélique, car elle est en quête de la vérité sur Dieu, sur l'homme, sur son existence même» (cf. RM 3).

Nous devons agir avec courage, soutenus par la puissance de la Parole de Dieu. *«Si nous marchons avec l'Évangile, nous ne devons avoir aucune crainte de nous tromper. Nous nous trompons si nous nous laissons retenir par nos traditions.»* Nous devons constamment nous demander : «Le plus important est-ce l'Évangile ou nos traditions ?»

La mission est sujette à un processus continu de transformation. L'évangélisation a subi plus que toutes les autres missions de l'Église les contrecoups des modèles culturels et religieux, des transformations sociales et des nouveaux contextes ecclésiaux et théologiques, accusant même une impasse.

En dernier ressort, ce qui est mis en discussion c'est la façon d'être Église. Par conséquent, il est nécessaire de relire et de réinterpréter l'ensemble du mystère chrétien et de réaffirmer l'unicité du Christ médiateur du salut. Une certaine théologie des religions et la mondialisation religieuse ont rendu problématique l'engagement des fidèles en faveur des activités d'évangélisation.

Quelquefois, le disciple interrogateur ne trouve pas de réponses satisfaisantes à cet égard, qui soient capable de le faire passer de l'affirmation de principe à l'engagement évangéliste. Certains, en effet, réduisent l'activité missionnaire principalement à la promotion sociale. D'autres mettent en doute la nécessité de l'annonce explicite, en réduisant l'évangélisation à un simple partage, et n'acceptent pas la conversion au christianisme des personnes, craignant d'être taxés de prosélytisme. Que chacun reste dans sa propre religion, dans laquelle il a grandi et trouve les constantes sociales et culturelles qui le guident. On a peur de déraciner de son milieu la personne convertie.

Il est même arrivé que les diverses activités d'évangélisation, à une certaine époque, aient été singulièrement absolutisées, avec la problématique réductionniste qui s'en est suivie. Le problème n'est

donc pas alors de convaincre les disciples du Christ qu'ils sont appelés à témoigner et à évangéliser. Cela ils le savent. Il faudrait savoir leur communiquer l'urgence et la nécessité concrètes du salut du Christ pour l'humanisation complète et le salut de l'humanité. C'est le levier d'Archimède qui, de la pure affirmation de la participation universelle à la mission, permet le saut dans la réalité.

Second élément : pour que la vocation missionnaire du disciple du Christ se concrétise, il faut que celui-ci soit enraciné dans le Christ, au nom duquel il est baptisé, et sache quelle mission il est appelé à accomplir aujourd'hui.

Avant tout la Parole de Dieu doit «faire de lui le destinataire de la Révélation» (*Verbum Domini* 91)

De fait, le disciple est destinataire d'une révélation «à travers une Parole qui s'est faite chair, chair mortelle» (VD 7), devenue muette et crucifiée. La condition *sine qua non* pour annoncer est de se laisser impliquer complètement dans l'événement Christ. Cela ne devrait pas être une opération difficile, étant donné que nous sommes apparentés au Verbe, car «créés dans la Parole et vivants en elle» (*ibid.* 22). Il est la vie de tous les êtres humains, la lumière qui a illuminé les ténèbres de notre être et de notre existence. Nous avons reçu de lui grâce sur grâce, étant engendrés par Dieu, rendus conformes à l'image de son Fils.

Le disciple doit rester sous la domination de la Parole, presque marqué par elle en caractères de feu, dont il doit faire dépendre sa vie et réaliser sa vocation missionnaire. Ce n'est qu'ainsi qu'il est habilité et se sent poussé à l'annonce (cf. *op. cit.* 91).

La Parole, comprise et vécue dans sa réalité, fera comprendre au disciple que l'homme et la création ne sont pas des réalités fermées et closes, mais qu'ils vivent pour l'Autre. Si ce géant endormi qu'est le laïcat ne s'est pas encore mis en ordre de marche compact sur les routes du monde pour évangéliser, c'est parce que nous avons voilé ou que nous n'avons pas placé toute notre confiance dans la Parole incarnée, qu'elle ne constitue pas toujours la raison première et dernière de notre vie et de notre activité ecclésiale.

Nous n'avons pas compris que c'est précisément dans les moments de crise que la Révélation de Dieu doit être plus authentiquement pénétrée, interprétée, vécue et témoignée. Il est nécessaire que nous nous fassions authentifier par la Parole de Dieu et que nous nous projetions vers les horizons universels qu'elle ouvre. Dieu est plus grand que notre cœur, il est plus grand que toute l'humanité et que l'univers, il bouleverse nos pensées et nos vues, il nous élève vers des hauteurs que nous ne pouvons même pas espérer rêver. Il fait de nous des missionnaires de sa Parole.

Nous, les premiers, nous sommes les destinataires de la Révélation. Nous devons être attentifs et nous mettre à l'écoute constante de la Parole de Dieu, car ce n'est qu'ainsi que nous pouvons devenir des annonciateurs (cf. *Verbum Domini* 51).

Quelle évangélisation ?

La mission, en particulier aujourd'hui, exige de la créativité, car elle doit s'insérer dans les contextes, les milieux et l'évolution de l'histoire. Comme l'affirme *Evangelii nuntiandi*, c'est une activité multiforme, dynamique, dont on peut donner une description, non pas une définition.

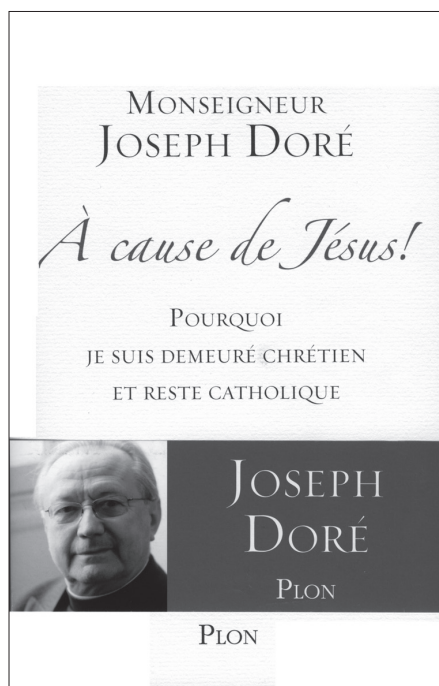
La mission de l'Église accompagne et s'accompagne de l'humanité vers sa pleine réalisation. Notre action s'insère dans ce processus global. Elle doit se compromettre avec tout ce qui est humain pour conduire au salut libre, plénier, total et intégral.

La nécessité d'expérimenter des voies nouvelles est urgente, nous dit Benoît XVI, des voies capables de faire passer le message évangélique de manière efficace et de retrouver la dimension « religieuse » chrétienne longtemps négligée. Nous nous trouvons à un passage d'époque de l'humanité, à une période où se construisent de nouveaux modèles culturels, anthropologiques, religieux. Nous sommes précisément appelés, en ce moment, à planter la semence du Royaume aux racines de ces nouveaux profils planétaires. Il faut une imagination créatrice, qui ne peut être donnée que par l'Esprit, capable de renouveler la face de la terre. C'est un défi pour toute l'Église, mais c'est principalement un défi pour les nouvelles générations.

L'Église, en effet, a un rêve: de nouveaux missionnaires qui, épris de la Parole de Dieu et à son service, se rendent aux frontières anthropologiques et géographiques de l'humanité.

Mais la participation des disciples du Christ à la mission universelle n'en resterait qu'au stade d'une donnée théorique si la communauté chrétienne n'investissait pas dans la formation des serviteurs de la mission. Comme le Christ a formé ses disciples durant son ministère en Galilée, en étant avec eux comme maître et formateur, de même l'Église aujourd'hui doit prendre soin de mettre en œuvre des itinéraires de formation pour permettre au disciple d'être en mesure de rendre raison de l'espérance qui est en lui à ceux qui le lui demandent et même à ceux qui ne le lui demandent pas. Sans un investissement en personnel et en ressources économiques, la responsabilité des disciples du Christ à la mission universelle demeure une simple affirmation de principe.

Je suis convaincu que la période de persécution et d'isolement politique que l'Église est en train de traverser est un *kairòs* pour susciter chez les disciples du Seigneur la volonté et le courage de se mettre sur la voie de la mission. ■



« Ni en Algérie dans les djebels, ni dans la tourmente intellectuelle des années soixante-dix, ni à l'archevêché de Strasbourg, je n'ai mis la tête dans le sable pour éviter de voir ce qui fait problème ou ce qui dérange. Je ne vais pas commencer aujourd'hui. "A cause de Jésus", je demeure chrétien et je reste catholique. J'ai toujours à en répondre en mon nom propre, mais aussi au nom de l'intelligence de la foi et de la responsabilité que je continue à exercer comme successeur des apôtres dans l'Église universelle. »

Joseph Doré est sans conteste l'une des voix les plus autorisées du catholicisme français. Théologien de renommée internationale (il a siégé à Rome à la Commission théologique internationale au côté du cardinal Ratzinger), il a été pendant dix ans archevêque de Strasbourg, avant de démissionner pour raison de santé.

A travers cette autobiographie intellectuelle et spirituelle, il parcourt toute l'histoire du catholicisme français depuis les années cinquante, puis il entreprend une analyse sans concession des conditions de la foi aujourd'hui. Il n'hésite pas à pointer une crise institutionnelle sans précédent et une crise anthropologique grave. Avec lucidité, il empoigne les "questions qui fâchent" comme les interrogations que pose l'Histoire.

Plon, 2011, 22 €

Conscience missionnaire, ministère et vie consacrée

Maurice Pivot
sulpicien

Lorsque la dimension missionnaire n'est pas bien intégrée dans le ministère des prêtres, ce n'est pas seulement la vitalité missionnaire qui est atteinte, c'est l'identité même du ministère sacerdotal qui est désagrégée, selon l'expression de *Presbyterorum ordinis* reprise par *Redemptoris missio*: « *Le don spirituel que les prêtres ont reçu à l'ordination les prépare non pas à une mission limitée et restreinte, mais à une mission de salut d'ampleur universelle, jusqu'aux extrémités de la terre; tout ministère sacerdotal participe en effet aux dimensions universelles de la mission confiée par le Christ aux apôtres. Le sacerdoce du Christ, auquel les prêtres participent réellement, ne peut manquer d'être tourné vers tous les peuples et tous les temps...* » (PO 10). Lorsque la conscience missionnaire disparaît de la vie consacrée, ce n'est pas seulement la saveur évangélique de cette vie qui s'affadit, c'est le sens même de la vie religieuse qui disparaît. Lorsque dans une Église s'affaiblit l'engagement dans la *missio ad gentes*, lorsque cette Église « *se limite à une pastorale "d'entretien" de ceux qui connaissent déjà l'Évangile du Christ* » (*Verbum Domini* 95), c'est cette Église qui, « *devenue tiède, [est] vomie par Dieu* » (Ap 3, 16).

Comment le ministère sacerdotal et la vie consacrée sont-ils appelés à être aujourd'hui au service de la conscience missionnaire de l'Église? C'est la question que nous travaillerons, et ceci après avoir écouté ce que *Verbum Domini* nous dit de l'urgence du développement d'une conscience missionnaire dans l'Église.

A l'écoute de *Verbum Domini*

L'exhortation apostolique *Verbum Domini* a une tonalité missionnaire particulièrement forte ; elle se donne, entre autres, comme objectif de redonner vigueur à la conscience missionnaire de l'Église ; elle veut relire la constitution conciliaire *Dei Verbum*, mais en même temps elle adosse le décret missionnaire *Ad gentes* à la constitution sur la Révélation et, ainsi, lui donne une toute autre amplitude. Comment pouvons-nous le vérifier ?

L'événement de la Pentecôte

La troisième partie de l'exhortation porte directement sur la mission de l'Église. Mais cette troisième partie ne vient pas seulement s'ajouter à ce qui a été développé dans les deux premières parties. Il y a comme une circularité entre les trois parties, une intériorité réciproque : si c'est l'expérience de la force de la Parole de Dieu qui envoie en mission, la mission elle-même devient le lieu où se fait concrètement l'expérience de la force de l'Évangile, de l'efficacité de la Parole (cf. VD 96). La raison profonde de cette circularité nous est donnée dès le début de l'exhortation, dans l'interprétation de l'événement de la Pentecôte : dans cet événement « *apparaît tout l'étendue de l'existence humaine* », parce qu'en lui « *sont présentes... non seulement toutes les grandes langues du monde... [mais] les multiples modes de l'expérience de Dieu et du monde, la richesse des cultures* » ; et c'est à partir de cette étendue de l'existence humaine que peut apparaître « *l'étendue de la Parole de Dieu* » (VD 4). Et, comme le dit Benoît XVI dans son discours à la Curie suivant le synode, « *la Pentecôte est toujours en chemin, et encore incomplète : il existe une multitude de langues qui attendent la Parole de Dieu contenue dans la Bible* ». C'est la Parole de Dieu décisive et définitive qui envoie en mission ; et c'est la mission dans laquelle se continue la Pentecôte qui permet de découvrir toute l'étendue de la Parole. « *Il est des chrétiens qui, identifiant plus ou moins consciemment le destin du monde au destin du christianisme tel qu'il s'est formulé dans les dix ou quinze premiers siècles de son histoire, ne voient guère*

dans l'accession des peuples nouveaux au christianisme qu'un accroissement numérique de l'Église et sa plus grande diffusion dans l'espace. [...] Des spiritualités non encore écloses, des modes contemplatifs, des formulations attendront des siècles peut-être, l'avènement de civilisations comme celles de l'Inde et de la Chine au sein d'une Église une et multiforme. Le christianisme qui était d'hier, qui est aujourd'hui, sera à jamais "celui qui vient". [...] il n'est de regard chrétien qu'eschatologique¹. »

La structure missionnaire de la Parole

Cette troisième partie de l'exhortation nous propose une interprétation de l'affirmation *« l'Église est missionnaire dans son essence »* à partir de divers aspects. L'Église, à sa racine, est constituée comme le réceptacle de la Parole de Dieu ; elle est celle qui accueille cette Parole, celle en laquelle s'écoute la Parole (deuxième partie) ; or cette Parole reçue par chacun est en même temps la Parole qui révèle le salut de tous les peuples ; les paroles qui nous sont données dans notre rencontre avec Jésus-Christ sont en même temps destinées à tous et à chacun. *« La Parole elle-même nous envoie vers nos frères »* (VD 93). L'annonce missionnaire est alors une nécessité qui dérive de la nature même de la foi (91 et 92). *« Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile »*, parce que cet Évangile que j'ai reçu et que je garde sous le boisseau me condamne. L'accueil de la Parole, c'est en même temps une réelle configuration au Christ : être configuré au Christ, c'est être configuré à sa mission qui est *« d'offrir le salut à tous les hommes de toute époque... [d'illuminer] tous les domaines de l'humanité »* (93). C'est ainsi la Parole reçue qui, dès qu'elle est accueillie, porte déjà en elle toute la dynamique missionnaire qu'elle introduit en chacun et dans l'Église.

La circularité entre communication et mission

Autre aspect, l'Église se découvre comme missionnaire dans son essence grâce à la circularité entre communion et mission et à la circularité entre témoignage et annonce. Comment comprendre

cela? Jamais depuis le Concile l'accent n'a été si fortement mis sur ce trait que dans *Verbum Domini*: l'Évangile comme la Parole que Dieu adresse au présent à chacun personnellement et qui en même temps le fait sortir de lui-même pour l'ouvrir progressivement à chacun et à tous dans l'univers. C'est ce que Benoît XVI met en relief dans son discours à la Curie: «*Nous avons saisi à nouveau [...] le fait que [Dieu] entre dans notre vie en la façonnant et que nous puissions sortir de notre vie et entrer dans la vaste étendue de sa miséricorde. Nous nous sommes ainsi à nouveau rendu compte que Dieu, à travers sa Parole, s'adresse à chacun de nous, parle au cœur de chacun: si notre cœur s'ouvre et que l'écoute intérieure se rend disponible, alors chacun peut apprendre à entendre la parole qui lui est adressée personnellement. Mais si nous entendons Dieu parler de façon si personnelle à chacun de nous, nous comprenons également que sa Parole est présente afin que nous nous rapprochions les uns des autres; afin que nous trouvions le moyen de sortir de ce qui est uniquement personnel.*» C'est ainsi au moment même où l'Église apprend à se vivre comme mystère de communion qu'elle se découvre comme tout entière missionnaire.

La circularité entre annonce et témoignage

C'est dans cette perspective d'une Parole de Dieu qui, dans le même mouvement, ouvre en chacun une dynamique de personnalisation et introduit dans l'humanité un chemin salutaire de découverte de son unique vocation que peut être interprétée la relation entre l'annonce de l'Évangile et le témoignage. Le décret *Ad gentes* (11 à 13), l'exhortation *Evangelii nuntiandi* (21-22) et l'encyclique *Redemptoris missio* (42 à 45) mettaient déjà en relief l'articulation nécessaire entre annonce et témoignage. *Verbum Domini* affirme de nouveau, mais de manière neuve, ce «*va-et-vient nécessaire entre le témoignage et la Parole*», cette «*relation intrinsèque entre communication de la Parole de Dieu et témoignage chrétien*» (96 à 98). La communication de la Parole est nécessaire pour que la Parole puisse être reconnue comme s'adressant personnellement à chacun de manière unique; comme l'exprime Benoît XVI dans sa première homélie papale, la mission apostolique est de communiquer à

chaque homme que « *chacun de nous est le fruit d'une pensée de Dieu. Chacun de nous est voulu, chacun est aimé, chacun est nécessaire²* »; mais, d'autre part, cette communication est liée à l'expérience d'une rencontre personnelle du Dieu vivant et au témoignage de l'unification de sa vie autour de cette rencontre dont l'expression la plus haute est le martyre.

Dans l'étendue de l'existence humaine, l'étendue de la Parole de Dieu

Cinquième aspect, l'exhortation déploie en quelque sorte l'affirmation selon laquelle c'est à partir de « *l'étendue de l'existence humaine* » que peut apparaître « *l'étendue de la Parole de Dieu* ». Tout ce que l'on appelle les formes de la mission nous renvoie aux divers éléments de la vie humaine appelés à être éclairés par la Parole de Dieu, cette Parole accueillie alors progressivement dans toute son étendue: la vie quotidienne et la valeur primordiale de l'instant présent, les relations fondées sur la justice et la dignité de l'homme impliquant le respect de ses droits, la réconciliation et la paix. En chacune de ces dimensions, l'écoute bienveillante de la Parole de Dieu se transforme en service désintéressé des frères, la parole écoutée se traduit en gestes d'amour, la racine ultime de tout se trouvant dans la charité (99 à 103).

Les lieux privilégiés de l'annonce aujourd'hui

Sixième aspect, l'exhortation explore les lieux privilégiés aujourd'hui de l'annonce de l'Évangile. C'est l'Évangile qui porte en lui-même l'amour préférentiel de Dieu pour les « *petits qui sont les frères de Jésus* », et c'est en même temps en ces lieux que se manifeste bien souvent le « *vrai visage de Dieu* », les traits les plus profonds de la Parole de Dieu: « *l'implication vocationnelle* » de celle-ci, lorsqu'elle s'adresse à des jeunes en qui émergent les questions essentielles sur l'orientation à donner à une vie, la découverte de la proximité de Dieu avec les situations de migration et avec la souffrance, telle qu'elle se manifeste en Jésus, la manière dont la Parole de Dieu favorise le

«cercle vertueux entre la pauvreté à choisir et la pauvreté à combattre». Le dernier lieu évoqué est celui du rapport de l'homme à la création, là où il lui faut sortir de l'arrogance qu'a engendrée en lui la perspective d'une maîtrise absolue de l'univers, *«comme si Dieu n'existait pas»*, et découvrir l'humilité de celui qui accueille dans l'émerveillement la bonté des choses créées dans le Christ» (99 à 108).

Comme l'exprime le patriarche Bartholomeos 1^{er} au synode, *«nous sommes invités à assumer [...] une autre façon de vivre les réalités, une autre façon de résoudre les conflits. Car nous avons eu un comportement arrogant et méprisant envers la création naturelle».*

L'au-delà des cultures et l'en-deçà du dialogue interreligieux

Dernier aspect enfin, l'exhortation fait aborder de manière neuve les questions d'inculturation (109 à 116) et de dialogue interreligieux (117 à 120). Et ceci en particulier lorsqu'elle souligne que, si Dieu se communique toujours dans une histoire concrète, et donc en *«assumant ses codes culturels»*, la Parole de Dieu, *«capable de pénétrer et de s'exprimer dans des cultures et des langues différentes»*, dépasse pourtant *«les limites des cultures particulières en créant une communion entre les peuples. La Parole nous invite à aller vers une communion plus large»*. Ceci s'expérimente lorsque *«dans un nouvel exode [...], la Parole de Dieu exige d'abandonner nos cadres et nos représentations limitées pour faire de la place à la présence du Christ en nous»*. Quant au dialogue interreligieux, l'exhortation attire l'attention sur une base essentielle du dialogue, le terrain du bien commun, et donc un certain usage de la raison, sans laquelle la communication ne serait pas possible.

Le ministère presbytéral au service de la conscience missionnaire de l'Église

Le décret *Presbyterorum ordinis* déjà cité fondait cette dimension missionnaire dans le sacrement de l'ordination. L'exhortation

Redemptoris missio en déploie les implications dans la conscience des prêtres. « Tous les prêtres doivent avoir un cœur et une mentalité missionnaires, être ouverts aux besoins de l'Église et du monde, attentifs aux plus éloignés et surtout aux groupes non chrétiens de leur milieu. Dans la prière et en particulier dans le sacrifice eucharistique, ils apporteront la sollicitude de toute l'Église pour l'ensemble de l'humanité. Plus spécialement, les prêtres qui se trouvent dans des zones à minorité chrétienne doivent être mus par un zèle et une volonté missionnaires particuliers; le Seigneur, en effet, leur confie non seulement la sollicitude pastorale de la communauté chrétienne, mais aussi et surtout l'évangélisation de leurs compatriotes qui ne font pas partie de son troupeau. Ils ne manqueront pas de se rendre effectivement disponibles à l'égard de l'Esprit saint et de l'évêque afin d'être envoyés pour prêcher l'Évangile au-delà des frontières de leur pays. Cela exigera d'eux non seulement la maturité dans la vocation, mais aussi une capacité peu commune de se détacher de leur patrie, de leur ethnie, à s'intégrer dans d'autres cultures, avec intelligence et respect » (RM 67).

Aujourd'hui, cette perspective se précise et s'élargit à un double niveau, au niveau théologique, où s'approfondit la relation du ministère ordonné à l'Église, et au niveau d'une pratique ecclésiale où la généralisation des prêtres *fidei donum* et des échanges entre Églises ne peut plus être traitée seulement comme un épiphénomène mais engage le sens même du mystère de l'Église.

La grâce du sacrement de l'ordre, grâce instituant de la vie ecclésiale

Si aujourd'hui nous percevons une certaine transformation dans le sens même du ministère presbytéral, c'est d'abord à partir de transformations dans l'intelligence du mystère de l'Église – et ceci en particulier autour de quelques grands thèmes : la manière de penser le rapport entre Église et Royaume, l'articulation délicate entre charisme et institution, la reconnaissance de l'œuvre de l'Esprit saint dans l'Église. Nous proposons de récapituler ces transformations autour de ces expressions.

L'Église, processus vivant d'incorporation du Royaume

L'Église peut être pensée comme un processus vivant d'incorporation du Royaume et de l'Évangile. Elle n'est pas seulement le signe et germe du Royaume, compris d'une manière statique. C'est par le processus dynamique d'incorporation du Royaume qu'elle manifeste la manière dont Dieu vient à l'humanité, se révèle et entre en dialogue de salut avec elle. C'est par la manière dont elle témoigne dans sa propre vie, dans son devenir dans la durée, de l'œuvre transformative de la grâce qu'elle peut être dite sacrement de l'Évangile. Les écrits apostoliques nous livrent une certaine idée de l'Église de manière directe, en particulier les lettres de Paul adressées à des Églises particulières, les lettres aux Églises d'Asie de l'Apocalypse, les lettres d'Ignace d'Antioche et la première histoire de l'Église que sont les Actes des Apôtres : tous ces écrits renvoient au discernement de ce qui se passe dans la vie effective de ces Églises. Le pèlerinage d'une Église toujours appelée à se réformer est constitutif de la vie ecclésiale.

L'identité de l'Église tirée de l'avenir

Cette dynamique ecclésiale suscitée par *« la force d'en haut »* – *« jusqu'à ce que vous soyez, d'en haut, revêtus de puissance »* (Lc 24, 49) ; *« vous allez recevoir une puissance, celle du Saint-Esprit qui viendra sur vous »* (Ac 1, 8) – ne peut se comprendre qu'à partir de son terme, lorsque Dieu sera tout en tous ; l'Église ne peut avoir une vue exhaustive de ce processus, pas plus qu'elle ne peut simplement s'interpréter à partir de son origine ; elle peut apprendre à discerner ce qui déjà, dans l'aujourd'hui, l'oriente vers sa fin, reconnaître les *« arrhes de l'Esprit »* déposées en elle. L'Église est cette réalité visible en croissance qui vit déjà du mystère du Royaume. C'est l'espérance vécue dans l'Église qui fait venir l'avenir dans le présent (selon les expressions de l'encyclique de Benoît XVI, *Sauvés dans l'espérance*). Le Christ n'est pas seulement Celui qui nous attend, mais Celui qui vient, que l'Esprit saint incorpore à l'Église. Selon une expression du théologien orthodoxe Zizioulas, *« l'Église ne tire pas son identité de ce qu'elle est, mais de ce qu'elle sera »*³.

Qu'y a-t-il à l'origine de l'Église ?

Comment, dans cette perspective, parler de la relation de l'Église au Christ, à l'origine ? Ce qui est en jeu ici, c'est la possibilité

de dépasser une dichotomie entre communion et institution, entre charisme et institution, et cela à la racine même de cette distinction⁴. Ce dépassement se fait dans une perspective dans laquelle *«l'agir gracieux de l'Esprit apparaît comme un processus instituant qui donne au Christ son Corps total, l'Église»*. Cet agir amène ainsi l'Église à la source de ce processus instituant: *«l'œuvre du Christ n'est pas tournée vers la création d'une institution ecclésiale, mais consiste plutôt à engager la dynamique du Royaume dans le rassemblement du Nouvel Israël de Dieu qui est l'Église; on n'a plus affaire avec un institué, qu'on ne peut que trahir, mais bien à un instituant qui conduit l'Église vers son accomplissement»⁵.*

L'agir instituant du Christ dans les sacrements

Cet agir instituant du Christ se concrétise dans les sacrements. Ceux-ci se comprennent alors à partir de la grâce sacramentelle, véritable processus instituant dans l'Église. Les diverses grâces sacramentelles, nous reliant à différentes facettes de l'amour de Dieu, nous font entrer dans un processus d'incorporation du Royaume, de l'Évangile, de la charité qui vient de Dieu. Le cœur de la vie ecclésiale désigné par la dynamique sacramentelle, c'est le renouvellement constant du corps ecclésial pour en faire un corps de charité, une demeure de l'amour de Dieu. Cette incorporation de l'amour de Dieu s'opère dans ces trois directions.

- En direction de chacun appelé de manière unique par l'amour de Dieu, chacun objet d'une pensée de Dieu, voulu, aimé par lui. C'est la vocation à la sainteté, participation singulière et unique à la sainteté de Dieu. C'est ce qu'instituent les sacrements du baptême, de la réconciliation, du mariage et des malades.
- En direction de la vie ecclésiale pour qu'elle soit champ de forces unifiées par l'amour de Dieu, aimantées par lui, dans la vie d'une communion source de louange. C'est ce qu'institue le sacrement de l'eucharistie.
- En direction du dessein de Dieu sur l'humanité et du service par l'Église de ce dessein. C'est ce qu'instituent le sacrement de confirmation et celui du ministère ordonné, ce dernier en particulier appelé à intégrer la vocation de chacun et la communion ecclésiale dans l'amour de Dieu pour l'humanité.

Le ministère ordonné comme ministère de l'A(a)illeurs

Le ministère ordonné pourrait être qualifié comme ministère de l'ailleurs, à condition de bien préciser ce qui est en jeu : cet ailleurs, c'est celui du mystère de l'amour de Dieu pour tous les hommes et pour chacun. Les évêques, prêtres et diacres sont toujours situés quelque part, «incardinés», pour être des ministres de l'ailleurs qu'est l'amour de Dieu pour tous les hommes. Et ils ne peuvent l'être que dans la mesure où, dans les actes de leur ministère et leur charité pastorale et diaconale, ils sont institués eux-mêmes, façonnés par l'expérience de l'amour de Dieu pour chacun faite dans leur ministère. Venant de cet ailleurs, ils sont appelés au service d'une reconfiguration en profondeur des communautés ecclésiales autour de cette réalité, ce qui implique qu'eux-mêmes commencent par accueillir tout ce qui déjà est œuvre de Dieu de ces mêmes communautés. Ministres de l'ailleurs, ils permettent ainsi à la communion venant de Dieu de ne pas s'enfermer dans des communautés, mais de les ouvrir à tout ce qui vient de différent et vers tous ceux que Dieu les appelle à rejoindre vers la «*Galilée des Nations*», et ainsi de ne pas se laisser enfermer dans une «*pastorale d'entretien*» (VD 95).

Le ministère presbytéral sur l'horizon de la pratique d'échanges entre Églises

Les échanges entre Églises se multiplient aujourd'hui, et ceci en particulier à un double niveau : tout d'abord, à cause des phénomènes de migrations, de nombreuses Églises locales accueillent des chrétiens venant d'autres régions du monde ; et d'autre part, des chrétiens volontaires, des membres d'instituts de vie consacrée, des prêtres partent *fidei donum* dans une perspective d'échanges de dons entre Églises. Toutes ces réalités ecclésiales ne peuvent plus être considérées comme des épiphénomènes ; à travers elles, c'est tout un visage d'Église qui est en train de se laisser reconfigurer. Nous proposons quelques observations concernant tant la vie ecclésiale que le ministère presbytéral.

Pratiques ecclésiales

Les enjeux de ces pratiques d'échanges peuvent être réfléchis à parti de l'idée de synodalité : celle-ci peut être comprise comme la

structuration d'une manière de vivre en Église, structuration d'un processus de communion. La synodalité, le fait de faire « un petit bout de chemin ensemble », permet l'inscription réelle et concrète de la communion au cœur de la vie ecclésiale, et ceci à tous les niveaux de cette vie. *« La synodalité nous apparaît ainsi comme le mode institutionnel d'une communion concrète et réaliste, s'inscrivant dans l'épaisseur des réalités sociales, avec leurs pesanteurs, leurs lourdeurs bureaucratiques et la fraîcheur des énergies individuelles, loin d'une communion rêvée et idéale »*⁶. » Ce sont ces pratiques synodales au sens large, à divers niveaux – jumelages entre Églises, travail entre associations caritatives, conférences épiscopales, etc. – qui introduisent ces patientes transformations des Églises les unes par les autres.

Ces échanges demandent en particulier une triple vigilance :

- que les Églises et les communautés ecclésiales qui accueillent se donnent les moyens d'accueillir ceux qui viennent d'ailleurs autrement que par le biais des différences culturelles et sociales, mais dans une véritable réception de manières de vivre l'Évangile différentes, d'un nouveau visage de Dieu et de son amour ;
- que ceux et celles qui viennent d'ailleurs arrivent avec un véritable souci missionnaire qui leur demandera un travail de connaissance et de discernement des enjeux de la foi et de la charité là où ils se présentent ;
- que ces échanges ne soient pas vécus dans la seule perspective de ce que Benoît XVI appelle une *« pastorale d'entretien »*, mais comme ce qui peut permettre que chacun se renouvelle dans la manière de vivre la mission.

Ministère presbytéral

Dans la perspective théologique évoquée ci-dessus, c'est dans et par le ministère que chaque prêtre est appelé à se laisser instituer, initier, comme venant d'ailleurs pour devenir lui-même ministre de l'ailleurs. Encore faut-il que lui soient proposées effectivement des situations de ministère qui rendent possible cette initiation. Dans tout ministère de prêtre, cela implique la mise en place d'expériences de l'ailleurs, bien sûr en termes géographiques (dans une Église d'autres continents ou dans une Église d'Europe ou de France), mais aussi dans un autre contexte de vie humaine qui demande l'apprentissage

d'une autre langue, dans un autre contexte culturel et social (tel un ministère auprès de handicapés mentaux, de prisonniers, de migrants, etc. ou des lieux évoqués dans *Verbum Domini*).

Ce sont ces ministères qui demandent, pour être bien vécus, d'apprendre à quitter son pays, sa langue... se quitter soi-même, pour aller vers le « *pays que je t'indiquerai* », un « *aller vers* » qui ne peut porter du fruit que s'il est chemin de découverte d'un amour qui s'élargit. Ce qui est en jeu en cela, ce n'est pas la découverte d'une dimension facultative du ministère, mais de ce qui le constitue. Comme le disait un évêque d'Afrique au moment de l'appel à ceux qui allaient être ordonnés prêtres, « *l'ordination vous demande que vous acceptiez d'aller où je vous enverrai, en Colombie, Nouvelle-Calédonie ou au Maroc, si je juge que vous en avez les capacités* ».

Trop d'appels à la vocation sacerdotale sont aujourd'hui vécus de manière asphyxiante – tant pour les communautés ecclésiales que pour ceux à qui ces appels s'adressent – et sont menés comme des opérations de survie de communautés ou d'instituts.

La vie consacrée au service de la conscience missionnaire de l'Église

Dans l'Église, la vie consacrée se situe dans la ligne de la vie baptismale, donc de tout chrétien, pour être en quelque sorte un champ d'expérience des arêtes vives d'une vie chrétienne aujourd'hui. En quoi peut-elle être au service de la conscience missionnaire? Dans un livre récent sur la vie religieuse, Jean-Claude Lavigne construit sa réflexion autour de l'idée d'« *écart fertile* » : l'écart, « *c'est une distance qu'on choisit de vivre, à partir du monde qu'on ne peut et ne veut pas quitter totalement* »⁷. Cet écart prend en compte la totalité de l'existence humaine et du rapport à l'autre, il se concrétise dans une manière de vivre en décalage par rapport à la société contemporaine, et qui pourtant porte du fruit parce qu'elle reste greffée sur cette société. La vie religieuse apostolique en particulier portera « *le souci de l'écart dans le désir de faire bouger le monde en questionnant ses habitudes et ses valeurs* »⁸. Encore faut-il que cet écart ne devienne pas un luxe de privilégiés, mais se découvre grâce

à des hommes et femmes qui se laissent façonner dans leur vie consacrée par la Parole de Dieu reçue au jour le jour. C'est là que se joue la fertilité: l'écart en ouvrant un espace hors du normatif et du banal permet d'envisager d'autres manières d'être, d'autres possibles⁹. Il ne s'agit pas de valoriser l'écart en tant que tel, mais bien de donner de la valeur à ce que permet l'écart. Cet espacement permet la naissance d'autres manières de vivre et de penser, pour soi et pour les autres. L'écart a un double statut. Il est à la fois la conséquence des choix faits et la source de vie nouvelle.

La dimension institutionnelle de l'écart que représente la congrégation ou le monastère permet une fertilité qui ne dépend pas uniquement des personnes (c'est la force du charisme) et assure une continuité de cette vitalité. L'institutionnalisation donne une solidité à chacune des personnes et prend le relais de leur fragilité ou même de leur manque de fidélité si cela est nécessaire.

La vie consacrée, telle qu'en témoignent des études récentes¹⁰, y apparaît comme la matrice de la vie chrétienne, matrice structurante dans laquelle s'articulent les éléments constitutifs de cette vie. Deux traits apparaissent plus visiblement aujourd'hui: l'écoute et l'hospitalité réciproque.

Dans son assemblée générale de novembre 2010 à Lourdes, la Conférence des religieux et religieuses de France a bien mis en relief quelques aspects de cet écart aujourd'hui¹¹: vie religieuse bien souvent vécue aux frontières¹²; vie religieuse plus spécialement ouverte à l'inattendu des dons de Dieu dans les situations humaines les plus lourdes; vie religieuse vécue dans l'apprentissage d'une présence qui revalorise les relations dans une société pervertie par la centralité du moi; et vie religieuse qui unit en chacun la complexité de sa vie humaine avec ses pesanteurs et ses contradictions intérieures à l'Évangile et qui devient un lieu de discernement des formes de combat spirituel qu'exige notre société – «apprendre à ne pas se tromper de combat» dans notre monde.

L'écoute

L'écoute, écoute de la Parole de Dieu, écoute de ce que l'Esprit dit aux Églises, écoute de ce que Dieu révèle aux tout-petits, cette

écoute ne va pas de soi : elle ne peut devenir effective qu'au terme d'un long chemin de purification, de dépouillement, de sortie hors de soi-même, non seulement de ses préjugés et étroitesse, mais aussi de sa manière de vivre et de penser et de sa logique symbolique. C'est une des dimensions de la vie consacrée que cette mise en place d'une vie ascétique au service de cette écoute. Longtemps, la vie consacrée a été d'abord et essentiellement monastique, comme s'il fallait inscrire en profondeur l'écoute de la Parole de Dieu dans l'Église, et cela jusqu'au XII^e siècle ; et l'importance en est renouvelée aujourd'hui par ce qu'Enzo Bianchi appelle l'étroitesse spirituelle de notre cadre culturel et social. De nombreux obstacles à la lecture spirituelle des Écritures *« surgissent dans le climat culturel dominant (logique de consommation, impératif de l'efficacité et de la productivité, primauté de l'image et du son, mythe de la spontanéité et du "tout tout de suite", accélération des rythmes sociaux et du travail, occupation et organisation massive du loisir individuel, etc.), mais aussi à l'intérieur de l'Église (fracture entre prière et vie et, plus largement, entre spiritualité et vie, entre le domaine spirituel et le domaine humain, absence de pères spirituels, primauté accordée aux multiples activités paroissiales et pastorales, bureaucratisation de la vie paroissiale et diocésaine, démission fréquente des prêtres par rapport au devoir essentiel de transmettre la gnose chrétienne, la connaissance de la Parole de Dieu, etc. »*¹³

C'est dans ce contexte que la vie consacrée est appelée à devenir ce lieu où se creuse une écoute de plus en plus personnalisée et personnalisante : la vie fraternelle comme la pratique des vœux renvoient chacun à la découverte de ce qu'il y a d'unique dans sa vocation, vécue dans la spécificité de son institut.

Mais il y a plus : l'écoute de l'Évangile dans l'Église passe nécessairement par l'écoute de l'Évangile tel que peuvent le recevoir les pauvres. C'est une des instances de *Verbum Domini* que nous avons déjà rencontrée : apprendre des pauvres, être appelés à les écouter (§ 107), recevoir la Bonne Nouvelle de ces messagers que sont les migrants (§ 105), découvrir la proximité du Christ à l'égard des personnes qui souffrent (§ 106), accueillir dans l'Église l'ouverture spontanée des jeunes à l'écoute de la Parole de Dieu (§ 104). Cela ne va pas de soi : encore faut-il qu'il y ait dans l'Église des lieux où ces diverses formes d'écoute puissent être accueillies et rejaillir sur

l'ensemble de la vie ecclésiale. C'est là bien souvent un aspect de la mission d'instituts que leurs charismes conduisent vers ces lieux et qui se structurent pour pouvoir accueillir cette écoute de la Parole en ce qu'elle a de spécifique.

L'hospitalité réciproque

Ce trait prend d'autant plus de relief qu'il est à l'horizon d'un des défis majeurs de notre humanité dans les années à venir: la juxtaposition, dans l'humanité, d'une globalisation de plus en plus prégnante dans la vie des hommes et des femmes de notre société et d'une mentalité qui amène chacun à se penser comme individu, «moi isolé», référence ultime de la vie humaine, livré à lui-même dans une autonomie trop lourde à porter. C'est cette juxtaposition qui introduit dans la vie de beaucoup une tension telle qu'ils cherchent refuge dans une identité régionale et sectaire.

C'est sur cet horizon que vient s'inscrire le paradoxe d'une foi fondée sur la reconnaissance de la singularité et de l'unicité du Christ, à laquelle se relie pourtant l'universalité du dessein de Dieu¹⁴. Chacun, sur son itinéraire de foi, est appelé dans le même temps à découvrir l'unicité de l'appel qu'il reçoit de Dieu par le Christ et à entrer dans l'universalité de l'amour de Dieu pour l'ensemble de l'humanité. Il est appelé à entrer en ce qu'il y a d'unique dans l'amour par lequel Dieu le nomme et à pratiquer une vie fraternelle concrète qui ne peut se comprendre qu'en lien avec la fraternité des hommes et femmes de notre univers¹⁵.

Nous percevons mieux aujourd'hui tout ce que peut impliquer toute rencontre humaine. *«Aussi longtemps que nous n'avons pas mesuré la longueur, la largeur, la profondeur, toute l'étendue de l'abîme qui nous sépare, nous ne sommes pas prêts à nous rencontrer en vérité»* (P. Claverie). C'est dans cette perspective que les instituts de vie consacrée sont appelés à devenir de véritables «laboratoires d'universalité», et cela d'autant plus que s'accélère leur internationalisation.

«Celle-ci se forge dans la conciliation de styles et de rythmes différents, de telle sorte que chacun se sente à l'aise et qu'en même temps la collaboration soit fructueuse. Cela concerne aussi bien les

détails de la vie commune, les questions alimentaires, les horaires, le style de bâtiments, l'utilisation des biens communs, le choix de priorités ou d'activités, que la recherche et la gestion de finances communautaires et personnelles.

Les équipes deviennent ainsi le creuset dans lequel se fabrique de l'universalité au plus près de la vie quotidienne : ni globalisation artificielle, ni juxtaposition des différences.

Dans ces équipes, ce ne sont pas seulement des individus qui sont en cause ; mais des personnes, avec tout ce qu'elles portent en elles de solidarités historiques, sociales, familiales.

Les instituts regroupent des missionnaires enracinés dans des Églises dont les stades de développement sont à des niveaux différents, dans des peuples dont l'histoire a pris des chemins divers, dans des cultures qui se sont développées, non sans lien certes, mais selon des axes propres. Ces différences se retrouvent dans ce que les instituts vivent en commun. On imagine souvent le choc culturel subi par ceux qui passent d'un continent à un autre. En fait il est souvent aussi fort, sinon plus fort, lorsque l'on passe d'une région à une autre sur un même continent ¹⁶. »

Ces laboratoires que sont les communautés religieuses peuvent être aussi qualifiés de laboratoires d'hospitalité réciproque ¹⁷ – laboratoires, parce que l'apprentissage de cette hospitalité au sein des instituts n'a de sens que lorsqu'il permet de vivre une hospitalité réciproque aux visages divers, en allant habiter au pays de l'autre, proche ou lointain. C'est en même temps l'apprentissage d'une « vie des vœux aux frontières », selon l'expression de J. Haers ¹⁸, là où l'obéissance c'est s'approcher de Dieu « en apprenant à regarder, non pas vers Lui, mais avec Lui ceux qu'Il regarde ¹⁹ », là où la pauvreté permet de « juger des choses et des personnes selon leur valeur ²⁰ », là où la chasteté est « la recherche de l'attitude juste face à la différence ²¹. »

Ouverture

Que de chemin parcouru dans l'éveil d'une conscience missionnaire dans l'ensemble de l'Église depuis le concile Vatican II ! Mais

aussi que de régressions, de moments de pause, de réajustements. Et ceci d'autant plus que cette conscience ne va jamais seule : tantôt ce sont les efforts œcuméniques qui relancent la conscience missionnaire, tantôt c'est cette conscience qui stimule l'œcuménisme. Tantôt c'est dans la vie interne de l'Église que se relance une dynamique missionnaire, tantôt celle-ci bouscule et interroge la pastorale commune.

Aujourd'hui, nous voyons s'approfondir une nouvelle interaction entre conscience missionnaire et conscience diaconale. En quel sens ? Lorsqu'en France se met en place « Diaconia 2013 », ce rassemblement national – dans le prolongement des *Perspectives missionnaires de l'Église de France* (1981) et stimulé par les deux exhortations de Benoît XVI sur la charité – veut interroger notre manière de vivre en Église. Comme le montrent les diverses études d'Étienne Grieu autour de ce thème²², notre vie ecclésiale a progressivement mis à la périphérie la dimension institutionnelle de la charité. D'où une double dérive : d'une part, une vie ecclésiale se centre dans sa visibilité institutionnelle sur la Parole et les sacrements et laisse à des organismes périphériques le souci institutionnel de la charité ; d'autre part, des activités caritatives tendant vers l'humain entretiennent une générosité qui suscite des vocations, mais elles se coupent alors de ce qui, par la Parole et les sacrements, renvoie à la source de l'amour (d'où par exemple la difficulté dans le diaconat permanent à tenir ensemble un diaconat au service de la Parole et des sacrements et un diaconat au service de la charité). Et c'est cette dissociation qui est aujourd'hui une des sources de l'indifférence et de « l'apostasie », comme le suggère Benoît XVI dans sa référence à Julien l'apostat²³. Mettre en place cette dimension diaconale, ce n'est pas seulement et d'abord mettre en place un programme d'assistance, c'est aller à la rencontre de ceux et celles qui accueillent l'Évangile comme les privilégiés de l'amour de Dieu. « *Les chrétiens sont appelés à les écouter, à apprendre d'eux, à les guider dans leur foi et à les motiver pour qu'ils soient les artisans de leur propre histoire*²⁴. » ■

NOTES

- 1 - Jacques MONCHANIN, *Théologie et spiritualité missionnaires*, Paris, Beauchesne, 1985, p. 196-197.
- 2 - *La Documentation catholique*, 2005, p. 548.
- 3 - Cité par Rémi Chéno in *L'Esprit saint et l'Église*, Cerf, 2010, p. 272.
- 4 - Cf. Maurice Pivot, *Au pays de l'Autre*, « Charisme et institution » (p. 173-178). Pour la problématique proposée ici, cf. Rémi Chéno, *op. cit.*
- 5 - Rémi CHÉNO, *op. cit.*, p. 219-220.
- 6 - Rémi CHÉNO, *op. cit.*, p. 283.
- 7 - Jean-Claude LAVIGNE, *Pour qu'ils aient la vie en abondance*, Paris, Cerf, 2010, p. 77.
- 8 - *Ib.*, *Ibid.*, p. 79.
- 9 - *Ib.*, *Ibid.*, p. 80.
- 10 - Jean-Claude LAVIGNE, *op. cit.*; Jacques HAERS, *Vivre les vœux aux frontières*, Bruxelles, Lessius, 2006; Enzo BIANCHI, *Si tu savais le don de Dieu*, Lessius, 2001; Noëlle HAUSMANN, *Où va la vie consacrée ?*, Lessius, 2004.
- 11 - Cf. *La Documentation catholique*, 20 février 2011, p. 179 à 198.
- 12 - Cf. Jacques HAERS, *op. cit.*
- 13 - Enzo BIANCHI, *Écouter la Parole*, Lessius, 2006, p. 28.
- 14 - Cf. Pierangelo SEQUERI, *L'idée de la foi*, Paris, Bayard, 2011, p. 13.
- 15 - Bien souvent dans les lieux des rencontres interreligieuses, une difficulté majeure survient : celle de la question de l'unicité de la médiation du Christ. Peut-être la difficulté se situe-t-elle au niveau du témoignage du chrétien : son propre chemin de foi lui permet-il de reconnaître en l'autre ce qu'il y a d'unique et de singulier dans sa propre vie ? Le chrétien permet-il à l'autre d'écouter, plus qu'il ne l'avait fait jusque là, le cheminement de l'œuvre de Dieu en lui ?
- 16 - Maurice PIVOT, *Au pays de l'autre*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2009, p. 169.
- 17 - *Ib.*, *Ibid.*, p. 146-153.
- 18 - Jacques HAERS, *op. cit.*
- 19 - *Ib.*, *Ibid.*, p. 47.
- 20 - *Ib.*, *Ibid.*, p. 60.
- 21 - *Ib.*, *Ibid.*, p. 85.
- 22 - Cf. *Études*, mars 2011.
- 23 - BENOÎT XVI, *Dieu est Amour*.
- 24 - BENOÎT XVI, *Verbum Domini*, 107.

Vocation et mission en contexte international

Marie-Hélène Robert

missionnaire de Notre-Dame des Apôtres, maître de conférences à la
faculté de théologie de Lyon, vice-présidente de l'Afom

Vocation et mission en contexte international

Il est devenu courant d'associer mission et vie internationale, y compris dans les communautés religieuses. Mais s'agit-il d'un héritage plus ou moins bien endossé des « siècles des missions », d'une attitude pragmatique dans les congrégations, malgré les difficultés d'une vie commune internationale, ou plutôt d'une donnée propre de la mission chrétienne qui se reconnaît, d'une part, dans l'envoi par le Christ « à toutes les nations » (Mt 28 et par.) et, d'autre part, dans les exhortations pauliniennes à vivre unis dans les communautés ?

J'aimerais explorer cette dernière piste. La vie religieuse internationale n'est pas un fait qui ne renvoie qu'à lui-même ; elle est un témoignage rendu à l'universalité du Christ et donc de l'Évangile. Si elle est une mission, il peut être fructueux de la comprendre par l'autre pôle de la mission, la vocation.

Vocation et mission se comprennent l'une par l'autre

Vocation et mission sont fortement imbriquées : d'une part, lorsque Dieu appelle quelqu'un, il l'appelle gratuitement, par amour,

et il lui confie une mission particulière ; la gratuité de l'appel engage la gratuité de la réponse, et replace la vocation et la mission dans l'ordre de la relation, de l'amour. La mission confiée est une marque d'amour, autant que l'engagement à y répondre. D'autre part, toute mission est redevable d'un appel, par définition, puisqu'on ne se donne pas à soi-même une mission, on la reçoit. Le croyant la reçoit de Dieu, elle est authentifiée par la communauté. Dans la vie religieuse, la mission est d'abord discernée en commun puis confiée par le supérieur ou la supérieure, en communion avec l'Église locale et universelle.

La vocation, au sens d'appel de Dieu, est bien une grâce particulière, qui est en elle-même un témoignage de l'amour de Dieu, de son action transformatrice pour la personne appelée et pour l'humanité ; cette grâce est donc orientée vers une mission, qui peut se traduire en termes d'envoi. Mais la mission est plus large que l'envoi, au sens où elle peut se réaliser dans tout environnement, proche ou lointain, et exercer une force d'attraction, comme la sainteté d'un monastère transforme ceux et celles qui s'y rendent et ouvrent leur cœur à la grâce.

Nous avons là une constante biblique fondamentale, qui vaut pour le peuple d'Israël dans son ensemble comme pour tel patriarche ou tel prophète, et pour les disciples du Christ. Israël est choisi par Dieu pour lui-même, et Israël est choisi pour éclairer les nations. L'un cautionne l'autre, en quelque sorte. La mission confiée garantit la vérité de l'appel, l'appel authentifie la mission exercée. Le témoignage que rend Israël au Dieu unique par le culte, la loi, l'étude, l'exercice de l'amour envers le prochain, la veuve et l'étranger, est une mission qui lui est prescrite, au nom de son appel, de son élection. Elle est sans cesse à réévaluer en fonction du lieu où se trouve le peuple : dans le désert, à Jérusalem, ou en diaspora, le témoignage se module en vue d'une fidélité la plus grande possible au Dieu de l'Alliance. La mission d'Israël se creuse et s'éprouve au contact des « nations », dont il partage certains aspects, sans confusion.

Le trésor, c'est Dieu

Le fait que vocation et mission se comprennent l'une par l'autre ne signifie pas pour autant que Dieu choisit ses envoyés en fonction

de leurs aptitudes à exercer la mission qu'il prévoit de leur confier ! Tout au contraire ! C'est que Dieu respecte la liberté des personnes qu'il appelle, il ne les instrumentalise pas en vue de réaliser son projet, il les rejoint comme partenaires consentants, libres, responsables.

On pourra certes présenter le contre-exemple de Jonas, qui se rend à Ninive contraint et forcé par la volonté de Dieu. Mais on peut relire l'histoire de Jonas avec ce verset de Paul : « *Malheur à moi si je n'évangélise pas* » (1 Co 9, 16). Paul, appelé de manière singulière à faire l'expérience du Ressuscité sur la route de Damas, est envoyé aux Nations, lui, le juif zélé pour le Dieu de ses Pères.

Il serait ici intéressant de regarder dans la vie des saints et des saintes, des fondateurs de congrégations religieuses, le déplacement que Dieu opère en ceux qu'il appelle, par amour pour eux, et par amour pour l'humanité à laquelle il les envoie. Ce déplacement se réalise à partir d'un trait caractéristique de la personne. Un trait parfois si caractéristique que la tentation serait de s'y raccrocher comme à un élément structurel. Or le disciple du Christ apprend qu'il est avant tout structuré par le Christ lui-même, auquel il est configuré par le baptême. C'est à ce point de foi que peut se comprendre la vie internationale dans la vie religieuse et dans sa mission.

Si Dieu n'appelle pas d'abord ceux qui seraient *a priori* plus compétents pour la mission, c'est aussi que les aptitudes des envoyés pourraient cacher la forêt divine au lieu de la rendre visible ! Amos rappelle qu'il n'est pas prophète de son état, mais bien par un appel singulier de Dieu, alors qu'il gardait les troupeaux et pinçait les sycomores (Am 7, 14-16). Si Paul insiste sur le vase d'argile qui contient le trésor (2 Co 4, 7), c'est moins par vertu d'humilité que par une prise de conscience très forte, un acte de foi radical : Dieu peut tout réaliser en celui qui se livre à lui par amour et le vase d'argile rendra témoignage au trésor qui le rend précieux. Paul reprend l'attitude des prophètes, Jérémie (Jr 1, 6-8) et Isaïe (Is 6, 5-9) en particulier, bien conscients de leur incapacité à répondre à la mission que Dieu leur propose, mais s'en remettant à la force contenue dans l'appel même de Dieu. En même temps qu'il confère une mission, Dieu s'engage à soutenir son envoyé jusqu'au bout (Is 49, 1-9).

Du coup, les critères de discernement mis en œuvre par les congrégations sont aussi référés à l'appel de Dieu, appel qui contient une mission en puissance, et que la communauté est chargée d'authen-

tifier. Un ancrage inébranlable de chaque membre dans la force d'unité qu'est le Christ peut permettre une vie consacrée en communauté internationale. Il ne fait pas l'économie d'une réflexion sur les différents facteurs qui rendent cette vie internationale exigeante (le rapport à l'histoire, notamment, les malentendus ou les codes culturels en conflit).

Il n'y a plus ni Juif ni Grec

Dans la lettre aux Romains, Paul ne commence pas par exhorter les disciples du Christ à bien s'entendre, à partager le repas, à ne pas se juger, se mépriser les uns les autres. Il ouvre sa lettre par le rappel de sa vocation particulière, la poursuit en rappelant que Juifs et Gentils appartiennent à la même humanité pécheresse et sauvée par le Christ. Alors et seulement les fondements théologiques et bibliques s'ouvrent sur des exhortations pratiques qui traduiront la bonne intelligence du projet de Dieu pour l'humanité et la part qui revient à chacun dans la communauté (Rm 12 ; Rm 14-16) et dans la cité (Rm 13). La plupart des difficultés naissent d'un manque de référence aux fondements, alors qu'ils sont la base même de l'appel de chacun et la force de réconciliation. Vouloir régler trop vite les implications pratiques de la vie internationale en communauté ne permet pas de comprendre à quel point les aspérités interculturelles sont des atouts forts pour la mission.

Les premières communautés deviennent vite « internationales » au sens où Juifs et Gentils de l'Empire romain sont au coude à coude mais aussi en tension forte. L'appel de Dieu doit-il s'étendre aux nations ? Faut-il imposer aux Gentils ce qui définit le peuple juif ? Les lettres de Paul et les Actes des Apôtres témoignent de cette gageure du christianisme : la foi transcende les cultures et les repères ethnologiques, mais aussi religieux, en vue de la formation d'un seul corps, le Corps du Christ.

Pour les premiers disciples de Jésus, Juifs puis Gentils, il n'est pas de mission possible sans au préalable vivre des relations évangéliques, marquées par l'estime réciproque et la réconciliation dans le Christ.

« Vous vous êtes dépouillés du vieil homme avec ses agissements, et vous avez revêtu le nouveau, celui qui s'achemine vers la vraie connaissance en se renouvelant à l'image de son Créateur. Là,

il n'est plus question de Grec ou de Juif, de circoncision ou d'incirconcision, de barbare, de Scythe, d'esclave, d'homme libre ; il n'y a que le Christ, qui est tout et en tout. Vous donc, les élus de Dieu, ses saints et ses bien-aimés, revêtez des sentiments de tendre compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience ; supportez-vous les uns les autres et pardonnez-vous mutuellement, si l'un a contre l'autre quelque sujet de plainte ; le Seigneur vous a pardonné, faites de même à votre tour. Et puis, par-dessus tout, la charité, en laquelle se noue la perfection » (Col 3, 9-15).

Aux Romains (Rm 10,12), aux Galates (Ga 3,26-29) et aux Corinthiens (1 Co 12,13), Paul rappelle que l'unité dans le Christ abolit toute séparation, toute division. Être au Christ est une vocation très haute, qui engage un certain mode d'être avec autrui parce que l'on est une créature nouvelle et que l'on considère l'autre comme étant aussi cette créature nouvelle dans le Christ Jésus.

La vie religieuse internationale est à ce point précis le signe fort que le Christ rassemble des hommes et des femmes de toute provenance, pour les faire accéder à ce statut nouveau d'appartenance au Christ. Être consacré au Christ, c'est avant tout reconnaître que le Christ est libre de son appel et que la première mission est d'entrer dans son appel à la réconciliation. C'est par la foi que l'on est au Christ, c'est par la foi que l'on demeure en lui, les uns et les autres, à condition de s'incliner devant la grâce du Christ en soi et en l'autre. L'Église insiste avec force sur la communion universelle et rappelle que les particularités culturelles sont nécessaires (la foi ne se vit pas dans l'abstrait, hors des cultures) mais relatives : la communion est première. La vie dans l'Esprit est le premier témoignage qu'ont à rendre les personnes consacrées mais aussi les couples et les familles, les communautés paroissiales.

Certes des « malentendus culturels » existent dans les communautés, et ils sont à prendre au sérieux. Les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, la liturgie, le rapport à la parole et au silence, à la nourriture, au temps, à la tradition, ou encore la confiance, le pardon, l'intergénérationnel sont des lieux d'une extrême importance où s'expriment le sens de la consécration et les rapports interpersonnels dans leurs richesses et leurs tensions. Les instituts sont vigilants pour que ces points soient travaillés en communauté et que les malentendus n'aient pas le dernier mot : ce serait un pur contre-témoignage (Rm 14, 17-20).

Pour conclure : les atouts de la vie internationale

Les tensions interculturelles sont l'occasion de réfléchir sur ce à quoi on tient vraiment, en communauté. La vie religieuse est de plus en plus internationale, sur tous les continents. Il s'agit souvent d'une configuration pragmatique réfléchie (pour équilibrer les âges dans les communautés, pour une meilleure insertion pastorale, pour être fidèle aux intuitions du fondateur) dont l'impact missionnaire dépasse les membres eux-mêmes.

Le temps de la connaissance mutuelle n'est en effet jamais du temps perdu, il ouvre aussi la possibilité de connaître et de comprendre ceux et celles à qui les missionnaires sont envoyés en les sortant d'une illusion grave : celle de connaître autrui, d'emblée. La vie internationale peut renforcer les préjugés sur l'autre comme elle peut l'en épurer. Elle peut aussi apporter un regard neuf et pluriel sur une réalité que l'on ne voit plus.

Elle aide à comprendre l'inculturation de l'Évangile dans les cultures, au sens où elle est souvent un laboratoire de la manière dont l'Évangile est reçu selon les cultures et dont l'Évangile est enrichi par les cultures qui l'accueillent. Les interrogations des uns, les remises en questions, les rejets sont à entendre et à travailler en lien avec la culture d'accueil.

La vie interculturelle invite à prendre appui sur la sagesse, versée sur les nations, sous forme de proverbes, de contes, par exemple. Une communauté attentive à la sagesse surprenante de ses membres se tournera généreusement vers la sagesse du peuple qui l'accueille, et la réciprocité est vraie : la communauté s'enrichit et se pacifie par le trésor de sagesse qui l'entoure.

Vivre avec des personnes de culture différente fait vivre dans l'émerveillement mais aussi dans l'étrangeté, l'insécurité, la perplexité et fait se rappeler que la cité véritable du croyant, *a fortiori* du consacré, n'est pas ici-bas (He 11, 13-16 ; 13, 14). Cette espérance eschatologique n'est pas sans fruits dans des contextes ravagés par la guerre ou les exclusions : une vie ensemble est toujours possible. Il n'est pas rare que des membres de communautés aient à vivre au quotidien l'appel à aimer leurs ennemis, à faire l'expérience du pardon, et à inciter leur entourage à prendre cette voie christique. ■

Nouvelle situation de la mission *ad gentes* Échange de personnes et formation

Mgr Thierry Jordan
archevêque de Reims

Intervention au séminaire SECAM-CCEE, Abidjan (10-14 novembre 2010)

Les vocations missionnaires en Europe face à l'ensemble des vocations

A partir des statistiques publiées par le Saint-Siège dans l'*Annuarium statisticum Ecclesiae*, le nombre de séminaristes dans le monde a augmenté de 77% entre 1980 et 2010, pour atteindre le chiffre d'environ 117 000. Cette augmentation est essentiellement due aux continents africain, américain et asiatique. L'Afrique est le continent le plus dynamique sur le plan des vocations (avec une augmentation moyenne de 3% des séminaristes par an).

Ce chiffre est à rapprocher de l'augmentation du nombre de catholiques (+ 45% dans le monde, toujours due aux mêmes continents, passant de 757 à 1 166 millions de catholiques), à mettre en parallèle avec l'augmentation de la population mondiale sur la même période. Pendant le même temps, le nombre de diacres permanents dans le monde est passé de 5 500 à près de 35 000.

Pour l'Europe, de 1980 à 2010, le nombre de candidats au sacerdoce diocésain et religieux est passé de 31 900 à 22 400, le nombre de novices, dans les instituts religieux masculins de 3 400 à 2 100, et dans les instituts féminins de 6 700 à 2 400.

Si l'on veut avoir une idée des effectifs de la vie missionnaire, il semble, d'après des sondages dans plusieurs pays, qu'on puisse compter entre 8 et 10 % de membres d'instituts missionnaires prêtres, de 10 à 12 % les religieux non-prêtres et religieuses. Tandis que le nombre de prêtres diocésains et religieux est passé de plus de 260 000 à moins de 200 000, que les religieux non-prêtres sont passés de 39 000 à 18 500 et les religieuses de 555 000 à 338 000.

Pour le nombre de prêtres diocésains et religieux, la Pologne connaît dans la même période une progression de 30 %, la Lituanie de 15 %, l'Albanie multiplie ses effectifs par 4, la Biélorussie par 10, la Bulgarie par 2. Des pays semblent rester stables : Bosnie-Herzégovine, Croatie, Lettonie, Grèce, Slovaquie. Les autres pays connaissent une baisse régulière plus ou moins forte, allant de 15 à 60 % (voir note).

Si l'on veut faire une projection des effectifs de la vie missionnaire, il semble que dans plusieurs pays, on puisse prévoir une baisse de 10 à 20 % pour les membres d'instituts missionnaires prêtres et de 15 à 25 % pour les membres religieux non-prêtres et religieuses des instituts missionnaires. Les religieux missionnaires non-prêtres connaissent les baisses les plus fortes.

Dans la mouvance de *Fidei donum*, il est difficile d'avoir des effectifs précis pour l'Europe. Pour la France, ils étaient 695 en 1980 ; ils sont aujourd'hui 172. Le nombre de volontaires laïcs en mission pour l'Europe en 2010 : 6 700 (chiffre en dessous de la réalité), dont 1 150 pour la France.

Dans le monde, depuis un an, le nombre des grands séminaristes, diocésains et religieux, a augmenté en tout de 1 105 candidats au sacerdoce, pour un total de 117 024. Augmentation, comme l'année précédente en Afrique (+ 878), Asie (+ 1 380) et Océanie (+ 64) tandis que diminuent aussi cette année l'Amérique (- 267) et l'Europe (- 950).

Le nombre des grands séminaristes diocésains est de 71 176 (- 49 par rapport à l'an dernier), et celui des séminaristes religieux de 45 848 (+ 1 154). Pour les séminaristes diocésains, augmentations en Afrique (+ 470), Asie (+ 412) et Océanie (+ 75) ; les diminutions concernent l'Amérique (- 278) et l'Europe (- 728). Pour les séminaristes religieux, augmentation en Afrique (+ 408), Amérique (+ 11) et

en Asie (+ 968); diminution en Europe (- 222) et en Océanie (- 11)
(Source: agence Fides, 23 octobre 2010).

Les profils des candidats en France :

Qui sont les séminaristes et les novices? Profil-type des jeunes entrants (Source: Service national des vocations).

Séminariste: un adulte de 27 ans, baptisé avant 2 ans, confirmé à 15 ans, identifie un 1^{er} appel à 15 ans, issu d'une famille de 4 enfants, de parents catholiques pratiquants, mariés religieusement; le père: cadre supérieur; la mère: au foyer. 60 % au moins bac + 3, fin des études profanes à 22 ans, avec une expérience professionnelle de 6 ans, catégorie cadres supérieurs, avec un engagement social de type caritatif. 1 sur 2 est bilingue, 1 sur 4 trilingue. Très souvent marqués par une communauté nouvelle, le scoutisme ou une communauté paroissiale. 1 sur 2 marqué par un événement type JMJ, pèlerinages et grands rassemblements. Un engagement dans l'Église (au service de l'autel, en paroisse, aumônerie, catéchèse ou chez les scouts). Pour la plupart, un prêtre a eu une influence sur leur décision d'entrer au séminaire. L'aspect déterminant pour le choix d'entrer au séminaire a été, dans l'ordre décroissant: le témoignage de prêtres, l'annonce de la Bonne Nouvelle, puis servir Dieu et les autres. Leur loisir préféré est d'abord le sport, puis la lecture et la musique.

Novice: un adulte de 33 ans, baptisé avant 2 ans, confirmé à 16 ans, identifie un 1^{er} appel à 19 ans, issu d'une famille de 3,7 enfants, de parents catholiques pratiquants, mariés religieusement; le père: cadre supérieur; la mère: au foyer. 62 % au moins bac + 3, fin des études à 22,5 ans, avec une expérience professionnelle de 5,8 ans, catégorie professions intermédiaires, avec un engagement social associatif. 7 sur 10 sont bilingues ou trilingues. Souvent marqués d'abord par le scoutisme puis une communauté nouvelle ou un institut religieux. 6 sur 10 marqués par un événement d'Église type JMJ, pèlerinages ou retraite. Un engagement dans l'Église (en paroisse, catéchèse, aumônerie ou chez les scouts et guides). Pour la moitié

un(e) religieux(se) a eu une influence sur leur décision d'entrer au noviciat, suivi d'un prêtre. L'aspect déterminant pour le choix de la vie religieuse a été à égalité : la vie communautaire, le choix d'un institut ou d'un charisme et la vie de prière. Leur loisir préféré est d'abord la marche, le sport, puis la lecture et la musique.

Pour les séminaristes et novices, on peut noter une évolution. De plus en plus de situations familiales compliquées, de converti(e)s, de fils ou filles uniques. Cela interroge les familles chrétiennes elles-mêmes, qui sont de plus en plus en retrait par rapport à un éveil vocationnel de leurs enfants. Ou alors, l'hyper-engagement de certains laïcs chrétiens ne décourage-t-il pas leurs enfants, qui attendent non pas tant le militantisme que le dialogue avec eux ?

Pour l'Église en France, 751 séminaristes en 2010, dont 39 jeunes en 1^{ère} année. 88 sont membres d'une communauté nouvelle (soit 12%) et 74 sont de nationalité étrangère (soit 10%). Il y a eu 95 ordinations en 2010. De cette typologie, qui ne peut être généralisée, on peut dégager l'importance de la famille, l'importance de la prière, des événements marquants, de l'appartenance à des groupes à dynamique spirituelle.

Pour la France, il faut aussi prendre acte de la suppression du service national, en 1997, qui a limité le nombre de coopérants et donc des expériences de rencontre d'autres Églises ; les voyages courts se multiplient, mais sans rechercher nécessairement l'immersion.

Qu'est-ce qui a bougé en Europe depuis Vatican II ? Quels constats ?

Un premier regard montre que l'Europe de l'ouest vit une forte baisse de la pratique ecclésiale, qui peut s'expliquer par la sécularisation, le consumérisme, la recherche d'un bien-être et d'une sécurité, la perte de disponibilité et du don total, mais aussi par le changement de visage de la famille européenne, moins nombreuse et plus éclatée. Il est trop tôt pour évaluer les incidences des scandales de pédophilie.

Dans le même temps, l'engagement dans les études se prolonge, l'entrée dans la vie active est plus proche des 30 ans et les choix de vie personnelle (mariage, vie en couple, choix religieux) se trouvent *de facto* repoussés. Mais on constate aussi une immaturité qui rend

incapable de se lancer pour de bon : on se met en concubinage par facilité et aussi pour essayer (peur de se tromper), sans compter les concubinages économiques.

Le monde attire et les voyages se multiplient, sans pour autant vouloir toujours engager des partenariats et envisager une durée. Même le volontariat voit les projets se restreindre dans le temps. Les candidats passent facilement d'une durée de 2 ans à 1 an. Le monde est vu d'un regard économique qui l'emporte souvent sur celui des échanges de culture.

L'approche religieuse s'est diversifiée. Pour certains, il n'est pas nécessaire de faire un choix religieux, pour d'autres toutes les religions se valent, pour quelques-uns enfin les « sagesses » d'Asie attirent. Dans le même temps la soif de vivre des expériences chaleureuses trouve des réponses dans les propositions faites par l'Église – type JMJ, Taizé – avec la question d'une démarche inscrite dans la durée à la suite de ces événements.

On constate aussi une autre manière de regarder les autres pays, une autre façon d'être partenaire : savoir recevoir, savoir être demandeur. Le brassage dans les universités oblige à une ouverture (projets Erasmus) : faire 6 mois ou un an d'études hors de son pays tend à se généraliser dans le monde universitaire. Cela donne-t-il davantage de rencontres avec les Églises locales ? Ce n'est pas évident. Cela fait-il naître des vocations missionnaires ? Rien ne permet de l'affirmer. Les quelques vocations missionnaires (moins nombreuses qu'au temps du volontariat en service national) portent des signes de réalisme et de responsabilité.

La tendance constatée en Europe de l'Ouest, qui valorise l'enrichissement et la sécularisation, dans un contexte économique difficile quant à la recherche du premier emploi, a les mêmes incidences dans les pays d'Europe de l'Est (sauf en Pologne).

Enfin, et ce n'est pas le constat le moins important, il faut sans doute retrouver la juste place du prêtre dans la mission de l'Église et dans les communautés, comme l'Année sacerdotale 2009-2010 y a incité. Ne subissons-nous pas le contrecoup de la valorisation des baptisés laïcs, encouragée par Vatican II et nécessitée par la pénurie des prêtres ? Au point que le discours le plus fréquent risque de devenir celui de préparer un avenir avec moins de prêtres (ce qui est réaliste), mais qui a pour conséquences de minimiser l'urgence vocationnelle.

Les vocations portent-elles la dimension missionnaire ?

Qui appelle ? Avec quelle conviction ? L'expression directe d'un appel à la vocation missionnaire demande des propositions et des témoins qui souvent manquent d'attrait (âge des missionnaires, projets de vie *ad gentes* peu clairs, interrogations sur les relations avec les Églises autochtones). Mais aussi une timidité des communautés et des familles à oser exprimer des appels vocationnels : « Des vocations oui, mais chez les autres ! »

Des congrégations missionnaires invitent à des séjours d'immersion (de 1 à 3 mois), mais de là à proposer et à fixer un projet de vie n'est pas évident. L'idée d'un engagement pour la vie est un des freins qui parfois est exprimé.

Les organismes de volontariat chrétien constatent que la vie dans des communautés ecclésiales vivantes fait naître – en petit nombre, il est vrai – des vocations souvent marquées par les communautés nouvelles.

Nous pouvons aussi nous interroger sur ce qui est fait dans les séminaires sur l'éveil à la mission *ad gentes*. Nous pouvons nous demander si les vocations font aussi partie des propositions faites dans les familles migrantes et quel accueil et quel accompagnement sont mis en place. Comment pouvons-nous aider les familles africaines chez nous à éveiller des vocations ?

Mais aussi comment prenons-nous en compte leur expérience ecclésiale dans nos vies paroissiales : découverte de la manière de pratiquer le catéchuménat, la pratique liturgique au cœur de la vie chrétienne, l'expérience de temps chaleureux et fraternels ?

Dans un contexte de diocèses qui peinent et dans nos pauvretés en personnel, nous constatons des générosités s'exprimant par la demande de jeunes prêtres candidats à un temps de ministère dans un autre pays en tant que *fidei donum*. Le volontariat chrétien dans sa diversité attire un nombre de volontaires relativement stable mais il faut aussi faire le constat que l'Asie connaît un attrait grandissant. La présence nombreuse de prêtres étrangers dans nos communautés (dont un bon nombre d'Africains) appelle-t-elle des Européens à répondre à une vocation presbytérale ? La notion de partage et de réciprocité dans le service mutuel des Églises n'est pas encore intégrée dans la conscience de nos presbyterium et des communautés. Mais en même temps, cer-

tains diocèses sont convaincus qu'appeler pour la mission *ad gentes*, c'est aussi travailler pour chez nous.

Une relecture des propositions des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)

Un certain nombre de congrégations missionnaires, affrontant cette réalité nouvelle de leur diminution en nombre en provenance d'Europe, ont entrepris une démarche de restructuration de leurs provinces. L'exemple des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) peut aussi éclairer notre réflexion.

Société missionnaire internationale et intercontinentale, les Missionnaires d'Afrique se sont restructurés en une seule province d'Europe, portant un projet d'animation missionnaire et vocationnel commun et exprimant leur mission aujourd'hui tant en Afrique qu'au près des Africains présents en Europe. Ces missionnaires constatent que les jeunes européens « *ne demandent pas des histoires missionnaires, mais veulent rencontrer des témoins* ». L'accueil, ici et là-bas, devient attention aux personnes, en particulier en situation de migration, dialogue en situation pluriconfessionnelle, en proximité et discrétion. Le témoignage sur l'Afrique entraîne également un intérêt nouveau pour ce continent. Le conseil provincial d'Europe facilite les découvertes, pèlerinages, voyages d'insertion, proximité par Internet, interventions dans les grandes écoles.

Pour la Société des missionnaires d'Afrique, mission et vocation coïncident, avec une insistance sur le fait que sortir de soi, suivre le Christ, c'est être missionnaire dans une Église vivante.

Dans ce contexte, la Pologne demeure surprenante – une vocation sur deux vient de ce pays – mais surtout de jeunes Africains ont fait le choix de se joindre à de jeunes Européens pour continuer l'annonce de l'Évangile en Afrique et dans le monde africain ; un travail d'animation missionnaire et vocationnelle se fait dans une dizaine de pays d'Europe ; tous les candidats parlent au moins deux ou trois langues. Une rencontre annuelle en Europe permet aux animateurs d'approfondir la réflexion sur les motivations pour un engagement dans l'animation vocationnelle et pour la recherche d'initiatives communes. Des routes missionnaires sont proposées, au Niger

en 2008, en Pologne en 2009. En France, avec différentes congrégations religieuses, il y a une proposition d'appel explicite à la vocation missionnaire, de même aux Pays-Bas, pays touché par une sécularisation radicale, des propositions nouvelles expriment une recherche de valeurs spirituelles.

Les réponses sont souvent de l'ordre de l'unité. Mais avec une visibilité et une clarté de langage, des liens nouveaux se créent, un point de vue européen se dessine, un esprit international le plus ouvert possible peuvent redonner sens à la vocation missionnaire.

Avec beaucoup de franchise, les Missionnaires d'Afrique soulignent une nouvelle difficulté pour les jeunes européens à s'engager dans leur société missionnaire: ils vont se trouver minoritaires dans des communautés composées en grande partie d'Africains et de quelques Asiatiques ou Mexicains et, de plus, vont être formés par des Africains et sous leur responsabilité. Déjà une partie importante des responsables et des équipes de leurs maisons de formation le sont, probablement tous les responsables provinciaux des cinq provinces d'Afrique subsaharienne le seront aussi.

Il y a là une dépossession qui appelle une grande liberté dans le don de soi et une humilité qui demande une formation spirituelle et ecclésiale de qualité. Apprendre la fraternité internationale sur de nouvelles bases, expérimenter la vie dans d'autres contextes culturels, croire que l'annonce de l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre est toujours d'actualité, mais que cela se fait directement sous la responsabilité de l'Église locale et de frères d'autres continents demande une conversion du cœur et des mentalités qui est un véritable défi.

Dans la responsabilité de l'appel à la vocation missionnaire, les Églises au Nord comme au Sud, comme les congrégations missionnaires, ont à mesurer combien les enjeux sont d'actualité mais aussi combien les situations se sont modifiées dans les dernières décennies. L'aventure missionnaire doit pouvoir rejoindre les attentes des Églises locales. ■

NOTE

Allemagne: - 25 %; Autriche: - 30 %; Belgique: - 45 %; Espagne: - 13 %; France: - 40 %; Grande-Bretagne: - 25 %; Hongrie: - 30 %; Irlande: - 18 %;

Italie: - 15 %; Pays-Bas: - 50 %; Portugal: - 20 %; République Tchèque: - 60 %; Roumanie: - 70 %; Slovaquie: - 70 %; Suisse: - 35 %; Ukraine: - 50 %.

La femme, avenir de la mission

Césarine Masiala

membre de l'Association de théologiennes
et (femmes) canonistes de Kinshasa*
doctorante en théologie au Centre Sèvres

L'abondance des écrits sur la femme, sur son identité et son rôle dans la société et dans l'Église est une preuve de l'importance que l'on accorde aujourd'hui à la question de la femme. Aborder un sujet tel que « la femme, avenir de la mission » est une autre manière d'affirmer la dignité de la femme et de sa vocation mais surtout de marquer sa singularité dans la mission.

En effet malgré les efforts du féminisme, un triste constat révèle les multiples handicaps qui sont encore des freins à la réalisation de la vocation féminine. Une manière de vivre la mission aujourd'hui serait aussi de participer aux efforts réalisés par l'Église et par les associations, ainsi que par l'État en vue d'aider la femme à recouvrer sa dignité humaine et sa vocation d'être femme dans la société et au sein de l'Église.

La singularité du rôle de la femme dans la mission

La particularité de la femme dans la mission trouve son fondement dans sa dignité propre. Une dignité reconnue dès le début de l'humanité. En effet, selon l'anthropologie chrétienne, Dieu créa l'homme et la femme à son image (Gn 1, 27). *« Tous les deux sont des êtres humains, l'homme et la femme à un degré égal, tous les deux créés à l'image de Dieu. Cette image, cette ressemblance avec Dieu,*

qui est essentielle à l'être humain, est transmise par l'homme et la femme, comme époux et parents, à leurs descendants: "Soyez féconds, multipliez-vous, emplissez la terre et soumettez-la." ¹ » Remarquons qu'il n'y a pas de contradiction entre Gn 1, 27-28 et Gn 2, 18-25. Ce dernier est moins précis mais plus descriptif et métaphorique, proche du langage des mythes de l'époque. Mais les deux textes confirment l'image et la ressemblance de l'homme et de la femme à Dieu ².

Égaux en dignité, l'homme et la femme sont bien distincts quant à leur corps, leur manière de penser, d'aimer, de sentir... Seuls êtres différents de tous les êtres existants, l'homme et la femme ont une vocation commune, celle de l'humanité. A travers cette vocation à l'humanité, ils ont tous deux reçu la mission de soumettre la terre, de la gouverner et de la rendre habitable, dans la complémentarité et la singularité de leur masculinité et de leur féminité.

Mais tout au long de l'histoire de l'humanité, cette égalité de l'homme et de la femme et leur ressemblance à Dieu ainsi que leur singularité n'ont pas évolué positivement. Le pape Jean-Paul II l'exprime ainsi: « *Nous avons malheureusement hérité d'une histoire de très forts conditionnements qui, en tout temps et en tout lieu, ont rendu difficile le chemin de la femme, fait méconnaître sa dignité, dénaturer ses prérogatives, l'ont souvent marginalisée et réduite en esclavage. Tout cela l'a empêchée d'être totalement elle-même et a privé l'humanité entière d'authentiques richesses spirituelles. Il ne serait certes pas facile de déterminer des responsabilités précises, étant donné le poids des sédimentations culturelles qui, au cours des siècles, ont formé les mentalités et les institutions. Mais si dans ce domaine, on ne peut nier, surtout dans certains contextes historiques, la responsabilité objective de nombreux fils de l'Église, je le regrette sincèrement* ³. »

En Afrique, plus précisément dans le diocèse de Kinshasa en République démocratique du Congo, l'Église a été marquée par l'engagement du cardinal Malula ⁴ pour la dignité de la personne humaine créée à l'image de Dieu. Nous nous limitons ici à une lecture de la participation du cardinal Malula dans la lutte pour la libération de la femme. Cette conscience d'aider la femme à se promouvoir a conduit le cardinal Malula à la création d'une congrégation de sœurs diocésaines, en vue de la mise en exergue de l'importance de la dimension féminine dans la mission. Mais à travers son action apos-

tolique, c'est tout l'univers féminin qu'il vise. C'est-à-dire la promotion de la femme en général ainsi que de la jeune fille en particulier.

Des religieuses pour témoigner de l'humanité féminine en mission

C'est l'humanité de la femme africaine que le cardinal Malula cherche à libérer⁵ dans l'œuvre de la création de la congrégation diocésaine des sœurs de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus de Kinshasa⁶. Dans l'entendement du cardinal Malula, c'est une œuvre de libération de la femme africaine qui désire se consacrer à Dieu dans un contexte historique qui ne lui est pas propice.

Suivons le cardinal Malula dans ses propres termes: « *Les religieuses venues d'Europe chez nous ont admis dans leurs instituts des filles congolaises qui avaient manifesté les signes d'une authentique vocation religieuse. Leur grand souci fut de faire de ces congolaises des "alterae ego", c'est-à-dire d'autres elles-mêmes. Aussi les firent-elles passer toutes dans le moule religieux de leurs instituts. Nos filles congolaises en sortirent en parfaites copies conformes de leurs consœurs venues d'autres continents. L'habit religieux qu'à l'époque elles portaient les distinguait déjà des autres, mais aussi tout leur comportement permettait de reconnaître dans le moule de quelle congrégation elles avaient été pétries. [...] C'est ce spectacle désolant de dépersonnalisation et d'aliénation qui fut pour moi une des causes déterminantes dans toute l'œuvre que j'ai entreprise. Car ce fut un réel spectacle de déstructuration de la personnalité féminine des filles africaines entrées en religion*⁷. »

Pour le cardinal Malula, une vocation religieuse authentique ne peut être portée que par une humanité libérée. La réalisation de la vocation humaine précède alors l'épanouissement de la vocation religieuse. Il poursuit en ces termes: « *Telle est la perspective qui m'a toujours hanté. La religieuse africaine, en effet, doit compter parmi l'élite féminine de notre pays. C'était et c'est encore ma préoccupation fondamentale. Lorsque j'ai voulu fonder ma congrégation religieuse, sans pour le moins du monde vouloir exclure la perspective des tâches pas-*

torales à accomplir, je voyais d'abord la personne, l'humanité de la femme africaine à rendre plus humaine. Certes, j'ai voulu des religieuses africaines authentiques, mais dans ma pensée, l'essentiel de la vie religieuse – réponse d'amour de tout l'être à l'amour incarné – devait être porté par une humanité libérée, épanouie et responsable⁸. »

Des femmes catholiques en quête de leur dignité humaine

L'œuvre du cardinal Malula en vue de promouvoir l'humanité de la femme ne se limite pas à la création d'une congrégation religieuse. C'est toutes les femmes, laïques, jeunes filles qu'il veut atteindre. Ainsi, il créa en 1987 le Mouvement des mamans catholiques dans le diocèse de Kinshasa pour aider la femme congolaise à réfléchir et à trouver des voies et moyens pour sa libération intégrale. Nous résumons en dix points la pensée fondamentale et les convictions qui sous-tendent toute l'œuvre du cardinal Malula dans la création d'un mouvement chrétien de l'émancipation de la femme⁹.

Le dessein de Dieu sur la femme

Partant de Gn 1, 27, le cardinal Malula affirme que la femme est un être humain, une personne humaine libre et responsable, ayant des droits et des devoirs, car elle est douée d'une intelligence, d'une volonté libre, d'une affectivité, d'une sensibilité. Son premier devoir est de développer toutes ses facultés humaines pour grandir en humanité et devenir de plus en plus semblable à l'image de Dieu. Rien, ni personne ne peut l'empêcher d'exercer ce droit¹⁰.

La femme, co-héritière du royaume de Dieu

Élus en Christ par Dieu, dès la fondation du monde pour être pour lui des fils adoptifs par Jésus-Christ (Ep 1, 4-5), la femme autant que l'homme est co-héritière du royaume de Dieu, avec le Christ, Fils unique¹¹.

La femme appelée à l'existence chrétienne

La femme, toute femme, comme tout homme, est appelée à devenir enfant de Dieu « *participant à la nature divine* » (2 P 1, 4). En tant qu'enfant de Dieu, rachetée par le sang du Christ, la femme a aussi des droits et des devoirs surnaturels. Son premier devoir est d'être enfant de Dieu, de se conduire en enfant de Dieu, c'est-à-dire non seulement par la raison mais aussi par la lumière de la foi, mieux par la raison éclairée par la foi¹².

La femme... conforme à l'image du Christ

La conformité à l'image du Christ est un point fort qui traverse toute la pensée du cardinal Malula. Il parle de la mystique de la christification¹³. Chemin de sainteté qu'il propose pour tout homme, toute femme, enfant, jeune et adulte... la christification est une invitation à l'homme de dire comme saint Paul, « *si je vis ce n'est plus moi qui vis mais le Christ qui vit en moi* » (Ga 1, 20). Ce qui est autrement dit à travers la conformité à l'image du Christ (Rm 8, 29)¹⁴.

Égale par nature à l'homme

Égaux quant à la nature humaine, l'homme et la femme sont cependant deux êtres humains différents par leur corps, par la manière de penser, de sentir, d'aimer... Leur différence n'est pas une infériorité, ni une subordination moins encore une exploitation de l'un par rapport à l'autre. Mais elle est une source de complémentarité, d'enrichissement et d'épanouissement mutuels¹⁵.

Nécessité d'un mouvement de libération de la femme

Le dessein de Dieu sur la femme dans la société congolaise, et un peu partout dans le monde, n'est ni pris en compte ni respecté. La femme vit souvent dans des situations indignes de la personne humaine créée à l'image de Dieu. La femme africaine est souvent exploitée ou maintenue dans des conditions aliénantes ou d'escla-

vage. D'où la nécessité de créer un mouvement d'inspiration chrétienne pour la libération de la femme¹⁶.

Une méthode

Le mouvement de libération chrétienne de la femme congolaise opère selon une méthode bien déterminée : voir-juger-agir¹⁷.

- Voir : c'est la conscientisation de la femme congolaise sur le dessein de Dieu ainsi que sur sa place et son rôle dans le monde. Cette conscientisation se fait à travers l'inventaire des situations concrètes qui aliènent la femme et l'empêchent de vivre en enfant de Dieu racheté par le sang du Christ.
- Juger : à la lumière de l'Évangile, il s'agit de discerner pour voir si telle ou telle autre situation que vit la femme est conforme au dessein de Dieu sur la femme.
- Agir : il s'agit de faire la vérité dans la charité. C'est un engagement solidaire de toutes les femmes du mouvement à l'action afin que triomphent la vérité, l'amour, la justice et la paix.

Des objectifs

Les membres de ce mouvement créé par le cardinal Malula ont des statuts, avec des objectifs clairs, notamment la sanctification personnelle et familiale ainsi que des objectifs ayant trait à la libération intégrale et à l'épanouissement de la femme¹⁸.

La vérité et l'amour

A la base de l'action du cardinal Malula se trouvent la vérité et l'amour. Il le formule ainsi : *« De quelle vérité et de quel amour s'agit-il ici ? Il est question ici de la Vérité éternelle, c'est-à-dire du dessein de Dieu, avant la création du monde. Il y a, en effet, un dessein de Dieu sur le monde, sur l'humanité. Ce dessein nous le découvrons dans la Bible. "Et Dieu créa l'homme à son image, comme sa ressemblance ; à l'image de Dieu il le créa ; homme et femme il les créa" (Gn 1, 27)¹⁹. »*

Marie, modèle de toute femme

Marie, Mère de Dieu, est le modèle de toutes les mamans ; elle a été bénie entre toutes les femmes. Sa gloire est d'être mère, la Mère de Dieu. Les mamans catholiques l'invoqueront souvent pour qu'elle leur obtienne la grâce de comprendre que l'honneur, la gloire et la dignité de la femme, de toute femme, se trouve dans sa vocation de mère. Comme femmes d'abord, et comme mères-éducatrices ensuite, elles ont un rôle irremplaçable dans le monde, pour le progrès et l'équilibre de l'humanité ²⁰.

Il faudrait noter ici que la préoccupation du cardinal Malula s'étendait sur l'humanité féminine en général. Dans un texte intitulé *L'éducation de la jeune fille*, il déplore les situations déshumanisantes dans lesquelles vit la jeune fille africaine. Il citera à titre d'exemple l'emprise de la famille, les us et coutumes, le problème de l'affectivité ou équilibre affectif, le problème de la situation juridique. Pour la jeune fille, autant pour les religieuses diocésaines que pour les mouvements de mamans catholiques, le but est d'aider à recouvrer la vocation humaine et chrétienne de la gente féminine.

Des handicaps à l'épanouissement de la mission féminine

Poser le fondement pour la promotion des femmes en Afrique et créer des institutions comme l'a fait le cardinal Malula est une chose fondamentale pour des pays d'Afrique. Mais si le contexte historique a évolué pour les religieuses – comme l'affirme le cardinal Malula ²² – et pour les femmes en général ²³, il existe encore bien des handicaps qui empêchent les femmes d'Afrique de recouvrer leur dignité aujourd'hui. Du faible taux d'alphabétisation et d'instruction au manque ou à l'insuffisance de revenus, à l'ignorance de ses droits, à la polygamie, au mutisme, à la prostitution et au manque de soins de santé le plus élémentaire, etc., la femme africaine mène aujourd'hui une existence déshumanisée. La crise multisectorielle que subit l'Afrique s'abat d'abord sur les femmes et ensuite sur les enfants.

Aliénées et déshumanisées dans une Afrique qui elle-même ne trouve pas sa place sur l'échiquier mondial, les femmes africaines se sentent doublement opprimées, en Afrique et dans le monde. Une manière de vivre la mission en Afrique aujourd'hui consiste à aider la femme à recouvrer sa vocation première, celle de l'humanité. Et l'appel à l'existence chrétienne pourrait ensuite s'épanouir en toute liberté. Se greffera enfin un choix libre à la vocation religieuse ou à la vocation matrimoniale.

Soutenue par l'État, l'Église et toutes sortes d'institutions (congrégations religieuses, associations, mouvements...), la femme d'Afrique demeure la première bénéficiaire de sa libération et de son épanouissement, raison pour laquelle, elle doit s'investir de manière effective dans cette lutte pour sa libération intégrale. Ce n'est que dans un tel contexte que la femme peut être considérée comme avenir de la mission.

Que conclure ?

Il existe un lien entre la mission, la vocation, l'Église et la femme. En effet, la mission fondamentale de l'Église est celle de participer à la réalisation de la vocation humaine, comme dessein de Dieu. Toute entrave à la réalisation de cet appel à l'humanité est contraire à la mission de l'Église même si elle peut se justifier au nom de l'Évangile ou de la propagation de la foi chrétienne.

Dans sa lettre aux femmes en 1995, le pape Jean-Paul II a encouragé les femmes du monde entier dans leur recherche pour plus de dignité : « [...] en considérant ce grand processus de libération de la femme, on peut dire que cette voie "a été difficile et complexe, non sans erreurs parfois, mais positif pour l'essentiel, même si elle reste encore inachevée à cause des nombreux obstacles qui empêchent, en bien des régions du monde, que la femme soit reconnue, respectée et valorisée dans sa dignité propre". Il faut persévérer dans cette voie²⁴. » Telle est la perspective que peut prendre l'articulation entre mission, femme, Église et vocation en Afrique.

Mais sachons que l'appel à l'humanité comme première vocation et vocation fondamentale ainsi que la vocation chrétienne

s'adressent à toute personne sans distinction de race, de continent, de situation sociale... Si en Afrique la pauvreté et les structures de péchés qu'elle engendre déshumanisent les êtres jusqu'à ternir leur ressemblance à l'image du Créateur, la situation se présente autrement en Occident et en France particulièrement. Certains éléments tels que la compétition, l'ébranlement de la structure familiale, la complexité culturelle, une laïcité parfois mal comprise, une mauvaise conception de la liberté, les divergences pastorales et théologiques, le nombre décroissant des prêtres ou des consacrés en général... ne favorisent pas l'épanouissement des vocations. Dans ce contexte, l'avenir de la femme dans la mission, bien que soutenue par plusieurs associations d'inspiration chrétienne, s'affronte à plusieurs limites. ■

** L'Association des théologiennes et (femmes) canonistes de Kinshasa est une association privée de fidèles, désireuses de mettre leurs compétences théologiques au service de l'approfondissement de la foi du peuple de Dieu et de l'évolution de la théologie. Ses statuts ont été approuvés par l'archevêque de Kinshasa en 2009.*

NOTES

1 - *Mulieris dignitatem*, 1988, § 6.

2 - *Ibid.*

3 - JEAN-PAUL II, *Lettre aux femmes*, 1995, § 3.

4 - Le cardinal Malula a été archevêque de Kinshasa (République démocratique du Congo) de 1964 à 1989.

5 - *Œuvres complètes du cardinal Malula (OCCM)*, vol. 5, p. 235.

6 - Cette congrégation, créée en 1967, compte aujourd'hui plus d'une centaine de membres.

7 - *Ibid.*, p. 233-235.

8 - *Ibid.*, p. 235.

9 - Le mouvement des Mamans catholiques existe encore de nos jours dans le diocèse de Kinshasa. Il s'est étendu à toutes les paroisses du diocèse et d'autres diocèses du Congo et d'Afrique.

10 - *OCCM*, vol. 6, p. 73.

11 - *Ibid.*, p. 74.

12 - *Ibid.*

13 - Cf. Césarine MASIALA, *La mystique de la christification. Pour une fidélité au Christ et à l'Afrique*, Kinshasa, Mont Sinaï, 2010.

14 - *OCCM*, vol. 6, p. 274.

15 - *Ibid.*

16 - *Ibid.*, p. 274-276.

17 - *Ibid.*, p. 277-278.

18 - *Ibid.*, p. 279.

19 - *Ibid.*, p. 273.

20 - *Ibid.*, p. 277.

21 - *Ibid.*, p. 96.

22 - *OCCM*, vol. 5, p. 234.

23 - *OCCM*, vol. 6, p. 275.

24 - JEAN-PAUL II, *Lettre aux femmes*, 1995, § 6.



Ordonné prêtre à Marseille et consacré évêque dans la même ville en 2011, Mgr Benoît Rivière a toujours côtoyé les jeunes dans son ministère au service de l'Église et des hommes. Il les a vus s'interroger, changer, manifester... mais toujours espérer. Évêque d'Autun, Chalon et Mâcon depuis 2006, il est aussi président du Conseil pour la pastorale des enfants et des jeunes, au sein de la Conférence des évêques de France.

En contact direct sur le plan local et national avec de nombreux mouvements et aumôneries de jeunes, il a aussi sur son diocèse la communauté de Taizé qui demeure une référence internationale pour tant de jeunes. Revenant aux fondamentaux de la personne et de la foi, Benoît Rivière est donc bien placé pour analyser ce que se joue pour les jeunes aujourd'hui et aider la réflexion de ceux qui les accompagnent.

Nouvelle Cité, coll. "Vie des hommes", 2011, 18 €

P

rêtres venus d'ailleurs au service des diocèses de France : chances et défis

Pierre-Yves Pecqueux

prêtre de la Congrégation de Jésus et Marie (eudiste),
directeur du Service national pour la mission universelle de l'Église

U

ne tradition

Participer à la pastorale et à la vie des paroisses n'est pas une situation nouvelle en France pour des prêtres venus d'ailleurs. Mais, de fait, la réalité a profondément changé à la fois dans les origines de ces prêtres étrangers et dans les conditions d'insertion dans les diocèses de France.

En dehors de l'accueil pour des études académiques qui était une tradition forte dans les Instituts catholiques, le vingtième siècle a témoigné au fil de l'histoire et des déplacements de population, d'un accueil de pasteurs venant essentiellement des pays d'Europe : Italie, Portugal, Espagne, Hollande, Pologne ; ils étaient le plus souvent accueillis individuellement au sein du presbyterium diocésain. Certains y exerceront tout leur ministère pastoral, gardant des contacts avec leur pays d'origine, y compris pour les temps de vacances, parfois pour y prendre leur retraite.

La situation, depuis les années 1990 et plus encore depuis 2000, est d'un tout autre ordre, avec de nouveaux enjeux à découvrir et à analyser : l'ampleur, la prise de conscience collective, et peut-être tardive, de la part de l'épiscopat français, mais aussi les chances et les défis que représente cette nouvelle situation, même si nous n'avons pas encore toujours le recul nécessaire pour en mesurer tous les impacts.

Depuis la situation d'accueil individuel qui pouvait concerner la plupart des diocèses, à partir de contacts personnels dans les années 1995 et plus encore depuis l'an 2000, nous constatons une arrivée massive de prêtres, religieux et religieuses au service de la pastorale des diocèses de France. Il ne s'agit pas d'un mouvement missionnaire ou consciemment réfléchi de type réponse à l'appel de Pie XII dans l'encyclique *Fidei donum* (1957); nous sommes le plus souvent d'abord devant des prises en compte, au cas par cas, de demandes d'accueil, de situations de fait ou d'appels directs pour des raisons variées et qui rencontrent les besoins grandissants en personnel pastoral des diocèses de France.

Quelques chiffres pour éclairer cette situation

En 1997, le père Emmanuel Lafont, alors secrétaire de la Commission épiscopale pour la mission à l'extérieur (CEME), aujourd'hui évêque de Cayenne, évaluait à environ 200 leur nombre (hors étudiants); en 2001, il l'évaluait à 700 (hors étudiants).

En 2004, une enquête réalisée par le père Jean-Marie Aubert, son successeur, dénombrait 521 prêtres diocésains et 348 prêtres religieux, soit 869 (hors étudiants).

En 2007, le relevé réalisé par le père Jean Forgeat, directeur adjoint du Service national de la mission universelle de l'Église (SNMUE), suite à une enquête à laquelle 80 diocèses de France ont répondu, indiquait 1048 prêtres en mission pastorale à temps plein ou à temps partiel pour études.

En décembre 2010, l'évaluation (incomplète) donne plus de 1470 prêtres en activité pastorale.

Essai d'identification des itinéraires et des motivations

Les prêtres d'autres Églises locales venant des cinq continents, sont en France avec des motivations diverses, explicites ou implicites,

qu'il faut parfois, avec respect, savoir décoder et accompagner. Les prêtres étudiants sont entre 350 et 400 chaque année et une bonne partie d'entre eux assurent aussi des ministères pastoraux à temps partiel. Si pour le plus grand nombre, le désir de servir une autre Église dans un esprit marqué par la rencontre, la réponse à un appel sont les motivations premières ; d'autres se trouvent demandeurs de postes dans des situations les plus variées à prendre en compte et en évitant toute généralisation. Il est indispensable de comprendre que dans bien des cas les situations politiques, économiques, sanitaires, familiales des pays d'origine ont leur poids dans la raison profonde qui leur a fait chercher un poste pastoral en Europe (la situation n'est pas propre à la France ; elle est partagée par les Églises voisines de Belgique, d'Allemagne, de Hollande, d'Italie, d'Espagne et de Suisse). Ces raisons profondes ne se révèlent pas obligatoirement au grand jour et ne sont parfois mises en lumière qu'après une longue période de mise en confiance. Il en est ainsi de prêtres en situation de réfugiés politiques, ou en insécurité telle que le départ devenait la seule solution viable. Les raisons de santé aussi ne sont pas des moindres ; dans certains pays aucune protection sociale n'est assurée, les soins médicaux locaux ne sont pas satisfaisants et les besoins de traitements et de médicaments se font pressants. Les départs n'ont pas toujours un caractère dramatique ou urgent, ils peuvent aussi être la résultante de plusieurs facteurs. Un malaise face à la situation politique du pays, difficultés économiques, charges trop lourdes à assumer, fascination de l'Europe, sans compter pour certains, cette impression d'abandon de toute prise en charge par le diocèse d'origine. Les problèmes relationnels avec l'évêque, avec la famille, etc. sont aussi à ne pas sous-estimer.

Certains se retrouvent en France après avoir fui leur pays – pour les raisons diverses évoquées ci-dessus – les uns avec l'accord de leur évêque, d'autres sans, et parfois sans entente préalable avec un évêque d'Europe. Certains viennent par l'intermédiaire de chrétiens ou de prêtres français ou encore de confrères de leur pays qui leur offrent une filière... Parfois la mise en place d'une année sabbatique peut trouver une prolongation et se transformer en recherche de poste pour une installation en Europe. De même, pour certains prêtres étudiants, les études se prolongent et les sujets de thèses se modifient ; ils s'acheminent vers une demande ou une recherche de

poste pour rester en Europe. Cette situation est peu simple à prendre en compte ou à maîtriser, surtout pour des questions légales liées au titre de séjour car, entre autre, on ne peut pas passer du statut d'étudiant au statut de résident. Mais aussi il faut prendre en compte la situation complexe que crée cette recherche de changement vis-à-vis de l'évêque du diocèse d'envoi et parfois vis-à-vis de l'organisme qui a fourni la bourse d'études. Il y a aussi des prêtres dont une grande partie de la famille est aujourd'hui en Europe et qui veulent aussi s'en rapprocher.

Autant de situations qui ne sont pas bien différentes de celles vécues par les populations migrantes dans nos pays d'Europe, même si elles sont plus « protégées » en Église. D'autres enfin ne peuvent retourner dans leur pays d'origine, soit pour des raisons d'ordre politique, soit parce que leur évêque ne veut pas ou ne peut pas les accueillir, soit pour des raisons graves de santé. Ce sont toutes ces situations qui sont aussi à recevoir aujourd'hui au cas par cas, aussi bien au plan administratif qu'au niveau d'un statut pastoral. Comment permettre au plus grand nombre possible de ces prêtres de trouver une situation pastorale où ils puissent exercer un véritable ministère, avec une possible reconnaissance présente ou future des diocèses d'origine et d'accueil ?

Les accueils pour l'été

Une situation particulière connaît un développement n'est pas sans influence sur l'avenir: il s'agit des prêtres venant durant les congés d'été pour des remplacements. Si les services rendus sont réels, les conditions d'accueil restent souvent floues et parfois ambiguës. L'accord d'évêque à évêque n'est pas toujours effectif et les questions ne manquent pas sur la pérennité de ces démarches, sur leurs influences sur la pastorale locale et sur les motivations profondes. Certains diocèses ont mis en place un réel service d'accueil pour l'été, avec un protocole d'accompagnement, des rencontres et un contact avec l'évêque du diocèse d'accueil. Il y a certainement sur cette question un réel travail de discernement et de vigilance à mettre en place.

Une cellule Accueil

C'est la mise en lumière de ces situations nouvelles, qui ne pouvaient plus être considérées comme marginales, qui a conduit Mgr Jean-Pierre Ricard, archevêque de Bordeaux, alors président de la Conférence des évêques de France et initiateur de la Cellule Afrique, à décider, en 2004, la création d'une « Cellule Accueil » pour les prêtres, religieux et religieuses venus d'ailleurs au sein du Service de la mission universelle, en lien étroit avec la CSMF et la CSM (devenues CORREF en 2008). Il s'agit de faire en sorte que l'échange entre Églises soit vécu comme un épanouissement et un enrichissement réciproques. Les situations diverses évoquées jusqu'ici ont demandé beaucoup de temps et mobilisé les évêques d'un certain nombre de diocèses. Mais aujourd'hui ces mêmes diocèses ou d'autres cherchent à clarifier ces situations et à faire en sorte de remettre au centre du dispositif pastoral l'échange entre Églises pour que l'arrivée chez nous de ces prêtres venus d'ailleurs soit faite en réelle concertation, préparée et accompagnée. C'est en particulier par le développement de telles initiatives que les situations précédemment évoquées pourront être mieux comprises, mieux accompagnées. C'est une chance et un défi pour l'Église qui est en France que de prendre acte de cette réalité d'accueil pour la vivre dans un esprit d'échange entre Églises, d'ouverture à la réciprocité et dans le souffle de l'encyclique *Fidei donum*.

Des prêtres venus d'ailleurs qui deviennent peu à peu des *fidei donum* en France

Il nous faut repartir de la dynamique de l'encyclique *Fidei donum* du pape Pie XII en 1957. Cette dynamique, qui prend sa source dans la foi et dans l'engagement pour participer à l'activité missionnaire de l'Église, devrait être le propre de tout engagement dans le ministère presbytéral. Pie XII, anticipant d'une certaine manière le concile Vatican II, appelle à donner du sens à un engagement missionnaire particulier dans le concret de la vie quotidienne

ailleurs, au service d'une autre Église. Cette motivation est indispensable pour donner sens à tout départ et à tout service pastoral hors de son diocèse d'origine. Partir pour servir doit s'enraciner théologiquement pour approfondir la motivation du départ et s'inscrire dans une découverte du contexte social et ecclésial du milieu nouveau où se réalisera l'engagement pastoral.

Cette motivation dans la foi et pour l'engagement missionnaire ne va pas de soi. Elle demande une disponibilité de l'esprit et du cœur pour avoir conscience de l'Église en devenir dans la diversité des situations et des cultures. Se retrouver en situation de première évangélisation ou dans celle de nouvelle évangélisation ou de ré-évangélisation, dans un contexte de déchristianisation ou d'indifférence, demande un acte de foi et une disponibilité que l'accueillant ne mesure pas toujours quand il confie une mission pastorale.

Le pape Pie XII, en s'adressant aux évêques du monde entier et, à travers eux, à tous les missionnaires potentiels de tous les continents, soulignait que la solidarité dans l'Église est basée sur la charité stimulante du Christ. Cette charité que l'accueillant devrait mesurer dans la prise de conscience du bouleversement de vie demandé à celui qui est accueilli. S'intéresser à son Église d'origine peut aider à comprendre le chemin à faire ensemble pour vivre cet accueil dans la catholicité. *«L'esprit missionnaire et l'esprit catholique [...] sont une seule et même chose. La catholicité est une note essentielle de la véritable Église: au point qu'un chrétien n'est pas vraiment affectionné et dévoué à l'Église s'il n'est pas également attaché et dévoué à son universalité, désirant qu'elle s'enracine et fleurisse en tout lieu de la terre»* (FD 288).

Ceci pourrait rendre attentif devant l'individualisme qui domine la culture contemporaine européenne, loin d'autres approches de bien d'autres cultures. Lorsqu'on parle de la vie en Église *«rien n'est plus nocif à sa vie que l'isolement, le repli sur soi, et que toutes les formes d'égoïsme collectif qui conduisent une communauté chrétienne particulière, quelle qu'elle soit, à se refermer sur elle-même»* (FD 288). Le choc de l'individualisme est à prendre au sérieux au moment de l'accueil de frères venus d'ailleurs. Leur arrivée donne une dimension nouvelle à la vie de la communauté locale: *«La mission renouvelle l'Église, renforce la foi et l'identité chrétienne, donne un regain d'enthousiasme et des motivations nouvelles. La foi s'affermie lorsqu'on la donne! La nouvelle évangélisation des peuples*

chrétiens trouvera inspiration et soutien dans l'engagement pour la mission universelle» (Redemptoris missio 2).

C'est toute une conception de l'Église qui se vit dans l'accueil d'un prêtre venu d'ailleurs, c'est la reconnaissance de la foi, l'espérance et la charité vécue ailleurs qui vient rejoindre notre communauté pour poursuivre la mission du Christ confiée aux apôtres. Il s'agit de devenir *fidei donum*, c'est-à-dire de vivre ce don au nom de la foi, don de celui qui entend : «*Quitte ton pays et la maison de ton père et va pour le pays que je t'indiquerai !*» (Gn 12, 1). Une véritable conversion est demandée tant à celui qui accueille qu'à celui qui est accueilli !

Au-delà des besoins réels, le partage de la foi, le don de soi, la générosité, l'expérience pastorale sont des signes de la catholicité à reconnaître. Accueillir un prêtre venu d'ailleurs, c'est donc redire l'actualité de la mission, ici comme ailleurs, dans sa pertinence et sa nécessité dans le monde d'aujourd'hui ; c'est ce que rappelle aussi Benoît XVI dans l'exhortation apostolique *Verbum Domini* au n° 95.

Les droits de l'homme appellent à «*une libre circulation des personnes et des biens*», la réalité de la mondialisation ouvre à des contacts nouveaux. L'Église ne peut qu'y voir un aspect de la réalisation de son universalité. Les besoins des uns, le don des autres peuvent aussi montrer la capacité de l'Église à être attentive à répondre à une mission renouvelée dans un partage entre Églises. Cette conception de l'accueil est d'une richesse qui dépasse les raisons ou les besoins utilitaires de part et d'autre et qui appelle à enraciner cet accueil dans une véritable spiritualité du ministère comme exercice de la mission et de la catholicité.

Répondre à des appels de diocèses de l'Église qui est en France

La réalité est là. La pénurie de prêtres est visible sur l'ensemble du territoire français, et dans plusieurs pays d'Europe, même si certains diocèses se suffisent encore à eux-mêmes. Les appels des diocèses en France rejoignent des propositions de disponibilité venant de l'étranger. L'analyse de chaque situation diocésaine, de chaque situation locale est nécessaire pour éviter l'improvisation ou le sau-

poudrage. Nous ne sommes pas simplement dans une dynamique d'offre et de demande. Trop de courriers, de mails, de visites laisseraient entendre que nous sommes sur un marché du travail. Combien d'évêchés, de services pastoraux diocésains ou nationaux reçoivent chaque semaine des offres de service ! En Église, il ne peut en être ainsi. Les lectures de *Lumen gentium*, de *Gaudium et spes* mais aussi de *Ad gentes*, invitent à vérifier l'ecclésialité de la démarche d'appel, qui repose sur l'analyse des besoins de la mission au regard des situations de l'humanité entière, des peuples des différents continents, pays, régions et de notre propre situation locale. Les besoins de la mission doivent être explicites et faire l'objet d'échanges entre évêques. C'est à partir de cette analyse qui prend en compte les attentes pastorales et les situations de catégories distinctes de personnes : les malades, les enfants, les femmes, les travailleurs, les migrants, les jeunes, etc. que chaque Église peut exprimer ses besoins.

Gaudium et spes invite à regarder et à savoir discerner le milieu de vie, les forces disponibles, d'être prompts et vigilants, de savoir lire les signes du temps ; cela s'applique aussi aux définitions des appels et chaque Église, jeune ou ancienne, peut participer aux réponses à ces appels pour la mission. C'est une chance et un défi que de penser les appels et les propositions de poste dans cette dynamique. Cela est exigeant, et demande de réfléchir à une préparation adaptée, à un accueil suivi vis-à-vis de ceux qui se portent volontaires pour répondre à nos appels. L'esprit d'*Ad gentes* demande de penser les appels et l'accueil dans une dynamique missionnaire. Il y a là une exigence et un respect vis-à-vis même de celui qui offre ses services en réponse à son évêque.

Les défis de l'accueil

Un accueil ne s'improvise pas ; il ne peut être envisagé sans être inscrit dans le temps. La préparation « indirecte » se déroule habituellement par le biais de contacts épistolaires, téléphoniques ou Internet. Sans vouloir être exhaustif, il y a des questions qui doivent être clarifiées tant pour l'accueilli que pour la communauté accueillante.

Cela paraît évident et pourtant, la question de la langue ne va pas de soi. La première condition d'une insertion réussie est la connaissance de la langue, et cela semble être aussi nécessaire en Europe que dans les pays du Sud – occasion de reconnaître que beaucoup de missionnaires ont fait l'apprentissage des langues locales. En Europe, des chrétiens, souvent âgés, ont parfois du mal à accepter un pasteur qui parle leur langue avec difficulté ; ceci peut entraîner des incompréhensions de la part de la communauté paroissiale. Dans les conditions d'accueil, donner les moyens d'acquérir une bonne connaissance de la langue est aussi un des gages de réussite de l'accueil. Si le prêtre accueilli est originaire d'un pays francophone, soutenir l'accueil linguistique peut prévenir les incompréhensions culturelles ou de langage, à plus forte raison, si le prêtre ne vient pas d'un espace francophone. Prévoir un soutien linguistique pourra être nécessaire, savoir ce qui existe comme cours de français langue étrangère dans la région n'est pas, selon les besoins, inutile.

L'attention à celui qui arrive, à son pays d'origine, à sa culture, à son Église peut aider à l'accueil « spécifique » du prêtre qui rejoint une communauté. C'est à partir de cette attention que ceux qui accueillent pourront aussi partager la découverte géographique, historique, mais aussi la situation politique, la réalité de la laïcité, des médias, les problèmes courants du pays d'accueil. Ces questions ne vont pas de soi, selon le pays d'origine. D'autres questions plus pratiques, comme la protection sociale, les visites médicales, les moyens de transport, les coûts de communications téléphoniques, les horaires et les rythmes de vie, les contextes socioculturels, méritent d'être expliquées.

Et n'oublions pas qu'une disponibilité à un service pastoral ne dispense pas de s'interroger sur la situation pastorale que l'on va rencontrer. Celui qui va arriver s'interroge beaucoup sur la vie ecclésiale qu'il va trouver. L'envoi de feuilles paroissiales, de bulletins, de documents sur la vie paroissiale peut l'aider à se faire une première idée. La prise en compte des décalages d'appréciation par rapport aux questions de pastorale et de société se préciseront peu à peu. La compréhension des modes de vie familiaux, de la laïcité, des mœurs, des références éthiques et morales, mais aussi des modes de pratique religieuse, de demandes de sacrements, de relations entre prêtres et de collaboration avec les laïcs, sont autant de sujets qui, à l'expérience, prennent une place majeure dans la capacité d'adaptation.

C'est d'ailleurs l'objectif de la session «Premier accueil, Welcome» proposé par la cellule Accueil du Service national de la mission universelle. Les témoignages et les évaluations des participants des sessions de janvier et mars 2011 citent à nouveau *«l'importance d'une meilleure compréhension de la société française, la découverte de la laïcité, la prise en compte des rapports Église-État en France, le poids du passé et de l'histoire, mais aussi une autre approche de la liberté d'expression, de la place des laïcs dans l'Église, de la sécularisation, de l'incroyance, de la mentalité et de la culture française, de la proximité des relations évêques-prêtres...»* Offrir cette possibilité à ceux qui sont accueillis a fait découvrir, au long de ces six années de sessions, combien une telle proposition mériterait d'être vécue en réel partenariat avec les accueillants. Des journées de rencontre organisées par des diocèses ou des provinces mettant en présence accueillis et accueillants, animées par un modérateur extérieur, ont montré ainsi l'importance d'une véritable écoute.

Des attentions indispensables pour les «accueillants»

Être accueillant appelle une attention personnalisée et suivie, car celui qui arrive a besoin de temps non seulement pour s'installer, mais aussi et surtout, pour entrer dans un ministère qui s'inscrit dans un tout autre contexte que celui qui lui était connu, dans une autre Église et dans une autre société.

Ce besoin de temps est aussi indispensable pour prendre en compte les réalités locales, l'histoire, les pratiques et habitudes du diocèse que l'arrivant va devoir assimiler ; le dialogue, les instances de rencontre, permettent le questionnement et le partage des surprises, des situations déconcertantes, des étonnements. Les évidences locales ne sont pas obligatoirement des évidences pour celui qui arrive. Avoir un ou des répondants locaux est un minimum, avoir aussi un prêtre référent pour le diocèse est aussi largement souhaitable.

Le plus souvent les communautés chrétiennes se réjouissent de l'arrivée d'un prêtre venu d'ailleurs. Elles découvrent que cette présence est une ouverture à une autre dimension de l'Église. Elles vivent

d'une manière plus concrète l'ouverture au monde, d'autres méthodes pastorales, d'autres approches de l'organisation ecclésiale, du catéchuménat, de la pastorale sacramentelle. Là aussi le dialogue et le partage seront indispensables à un réel apprivoisement mutuel. Cette attention à l'accueil est une responsabilité qui ne repose pas que sur l'évêque et ses collaborateurs ; elle est une des conditions de réussite de l'insertion de celui qui est accueilli.

Ayant accompagné durant plusieurs années les prêtres africains en ministère dans le diocèse d'Orléans, j'ai mesuré la grande diversité des situations d'accueil, depuis celui qui s'est vu confier le trousseau de clés dès l'arrivée et qui a eu presque tout à découvrir seul, jusqu'à celui qui se trouve « maternel » ou « contrôlé », en passant par celui qui a trouvé un accueil très équilibré, à la fois par les prêtres du doyenné et par les laïcs en responsabilité pastorale du secteur où il arrivait. L'accueil de l'évêque et du vicaire général a été le plus souvent très bien vécu. La journée de rencontre annuelle – à l'invitation de l'évêque – des prêtres venus d'ailleurs était reconnue par tous comme une richesse. Cette marque de délicatesse touche aussi au rapport fraternel évêque-prêtres comme certains ne l'avaient jamais vécu dans leur pays. L'accueil des confrères prêtres est parfois plus délicat, parfois mitigé. Celui des laïcs est souvent très ouvert. Accueillir sans réserve, savoir proposer sans imposer, témoigner de la fraternité, des qualités évangéliques qui s'exercent particulièrement dans l'accueil de l'étranger ! La concertation avec le presbyterium apparaît de plus en plus comme une nécessité, car l'accueil et l'intégration ne peuvent porter des fruits que si le clergé veut et participe positivement à cette démarche. Savoir que l'accueil de prêtres venus d'ailleurs n'est pas sans ambiguïté : s'agit-il de répondre à l'urgence du manque de prêtres et prolonger simplement la couverture territoriale ou s'agit-il d'entrer dans un projet diocésain d'évangélisation ?

E

ntendre les questionnements des « accueillis »

Le choc culturel et pastoral doit pouvoir s'exprimer, il interroge autant celui qui l'exprime que celui qui l'entend. Mgr Michel Pansard, évêque de Chartres, témoigne : *« J'ai organisé l'année dernière une*

rencontre avec eux, portant sur les surprises et le choc de l'arrivée puis sur ce qu'ils perçoivent, après plusieurs mois, de la vitalité et des difficultés de notre Église. J'ai l'intention de poursuivre cette rencontre annuelle non seulement entre l'évêque et les prêtres étrangers, mais aussi avec quelques prêtres du diocèse de Chartres. Car, pour les prêtres du diocèse de Chartres, accueillir des prêtres étrangers n'est pas sans question. Un bon accueil ne suffit pas pour se découvrir en profondeur et vivre une réelle fraternité dans le service pastoral. Une confiance doit s'établir, des soupçons doivent parfois tomber. S'ouvrir à l'univers culturel et ecclésial de l'autre demande un effort.»

Relevant les points d'attention lors de sessions ou de journées de rencontre avec les prêtres venus d'autres Églises, je suis frappé des convergences qu'ils expriment; souvent une découverte majeure: les relations entre prêtres et laïcs dans les diocèses de France, aussi bien pour des prêtres venus d'Asie, d'Afrique, de Pologne ou d'autres pays. Il s'agit d'abord d'une comparaison avec l'expérience antérieure; là-bas des catéchistes et des responsables de communautés ont une véritable mission de formation et de rassemblement sous l'autorité du curé; ici de nombreux laïcs aux responsabilités multiples se situent souvent à égalité avec les prêtres. Ils apprécient cette proximité, mais expriment aussi des regrets devant la disparition de l'image respectée du prêtre. Ils expriment une véritable admiration devant les nombreux engagements pris par un grand nombre de chrétiens, mais ils regrettent parfois d'être écartés des lieux de décisions.

Un autre sujet les préoccupe: la pastorale sacramentelle, en particulier à cause des différences, selon les pays, entre les exigences liées à la pastorale des sacrements, (surtout s'ils viennent d'un contexte de première évangélisation et de catéchuménat) avec une pastorale sacramentelle s'adressant à des baptisés d'ancienne tradition chrétienne qui se sont éloignés de l'Église et qui demandent des actes religieux sans réellement exprimer un acte de foi. Préoccupation, interrogation, parfois aussi incompréhension devant une Église qui fait des actes liturgiques avec des incroyants, des mal-croyants ou des non-pratiquants. Le contexte et le contenu du concept de la nouvelle évangélisation mériteraient d'être clarifiés.

Dans le même ordre d'idées, les questions d'ordre moral telles qu'elles se posent dans notre société européenne et leurs répercussions dans la vie pastorale et sacramentelle mériteraient une atten-

tion particulière. Questions liées à la vie familiale, à la morale sexuelle, à la bioéthique, mais aussi à la justice, aux engagements sociaux, etc. Beaucoup arrivent de pays où, dans la continuité du catéchuménat, des repères moraux ont été mis en place, où la notion de péché est souvent codifiée, et ils découvrent parfois chez nous une grande distance par rapport aux repères moraux de la vie chrétienne et à la pratique du sacrement de la réconciliation. Les uns s'interrogent et se coulent dans les pratiques locales, les autres désirent réagir et durcissent leurs homélies et interventions. Dans les deux cas, nous constatons que les équipes pastorales partagent peu sur ces questions et qu'un silence les recouvre souvent.

Ils témoignent à leur façon : *« L'Afrique nous a donné le sens des aînés : une valeur perdue ici. Manque de respect vis-à-vis des chefs, du chef de l'État, des institutions, des prêtres... cela choque. Cela nous fait mal. L'Afrique nous a donné le sens de la pudeur ; ici on expose son corps sans respect. Nous attendons que l'Église réagisse davantage ! »* Ou encore : *« En Afrique, on blague et on joue avec les enfants. La pédophilie ne semble pas une réalité... ici on a peur... la chaleur humaine des relations s'en trouve affectée... Les média sont sans respect ni mesure. Les repères semblent inexistant : le bien ? le mal ? le juste et l'injuste ? L'autorité n'existe pas, tant en famille que dans les écoles ou dans la vie sociale. Tout est mélangé : le permis et le défendu, le normal et le moral. Les repères africains respectent la vie : la grossesse comme la fin de la vie, l'enfance comme la vieillesse sont reçues comme des dons de Dieu. Chez nous, la vie n'est pas valorisée avec le même respect. Nous devrions dire davantage les repères moraux. »* Si ces paroles peuvent être nuancées, elles doivent être entendues, ne serait-ce que pour comprendre certaines réflexions, certains silences, certaines prises de position.

Dans un autre domaine, la vie civile et la laïcité, surtout en zone rurale, les interrogent. La place des mairies, le rôle des maires et de la gestion municipale vis-à-vis des églises, des presbytères, des cimetières les étonnent souvent. Ils sont intéressés par ce mode de fonctionnement qui parfois fait rêver quand il se déroule dans de bonnes conditions. La question du rapport entre l'Église et la cité, le politique et le religieux revient souvent dans leur questionnement, à la fois pour souligner la liberté de l'Église, mais aussi combien la laïcité dans un pays de tradition catholique est parfois incompréhensible

pour eux. Selon leur pays d'origine, le passage par l'histoire est indispensable pour comprendre la séparation Église-État et les relations avec les pouvoirs publics au quotidien.

L'œcuménisme, l'interreligieux, les relations avec l'Islam sont aussi des sujets délicats. Selon les pays d'origine, les perceptions d'abandon, de mollesse, de non affirmation de la foi côtoient des émerveillements devant le dialogue, la qualité de certaines relations, le travail du Conseil des Églises chrétiennes, mais aussi l'impression que souvent l'attention aux autres religions reste très libre et personnalisée. Pour beaucoup, la place donnée à l'Islam en France est vue avec circonspection. Nos attentions et nos orientations pastorales sont parfois trouvées naïves. D'autres témoignent d'une convivialité habituelle entre les religions, insistant sur le respect des religions dans un contexte où croire, avoir une religion et la pratiquer est de l'ordre de la normalité, dans la vie publique comme dans la vie privée. L'attention à ces questions ne peut laisser chacun à son estimation personnelle ; la pratique diocésaine en matière d'œcuménisme, de relation interreligieuse, de relation avec l'Islam, les lieux de formation et de concertation ont besoin d'être mieux connus ; par ailleurs, l'expérience des uns et des autres peut aussi avoir une place dans la réflexion diocésaine, apportant d'autres approches, d'autres pratiques venant d'autres Églises. Les compétences de l'un ou l'autre seront-elles reconnues et permettront-elles aussi de participer à une mission spécifique au sein des engagements diocésains ?

Nos modes de vie en Europe sont aussi enviés, interrogés, utilisés. Sans aborder directement les questions matérielles de la vie du clergé, les modes de vie, les moyens matériels, les engagements pour la santé, les loisirs, les vacances sont perçus comme les signes d'une société européenne riche, qui se protège bien médicalement, qui sait profiter de la vie. L'analyse ne va pas toujours jusqu'au constat que la charge de travail, la productivité et la protection sociale permettent, en partie, des salaires conséquents. L'Europe apparaît comme un Eldorado, continent de facilité pour certains mais aussi continent d'une discrimination sociale et parfois raciale. Les analyses sont souvent pertinentes, parfois exagérées, sans toujours mesurer l'histoire des conquêtes sociales, le chemin parcouru depuis le XIX^e siècle. Les questions liées à ces analyses débouchent souvent sur la solidarité, sur le rôle de l'État, sur la protection sociale, les aides

publiques, mais aussi sur la vie politique dont la liberté est enviée, dont aussi le côté spectacle et irrespectueux surprend. La lecture de l'encyclique *Caritas in veritate* est bien reçue par quelques-uns, alors que pour d'autres, ce texte occidental s'adresse d'abord aux Occidentaux. Les déclarations de solidarité, d'attention aux pauvres, ont besoin d'être plus mesurées, plus respectueuses des situations réelles souvent méconnues de ceux qui les font. Mais en même temps, nos confrères reconnaissent que beaucoup de moyens matériels et pastoraux qu'ils trouvent en Europe sont bien supérieurs à ce qu'ils avaient chez eux et que cela est très important dans leur vie, pour travailler dans de bonnes conditions, ou pour bien préparer leur retour au pays. Ceux qui ont fait des études à Rome ou ailleurs en Europe disent que ce temps d'études a été très préparateur pour leur vie pastorale, mais parfois aussi très incitateur pour demander un ministère en Europe; *a contrario*, ils notent combien la vie d'études en Europe leur a donné des moyens et des habitudes qui ne facilitent pas la réinsertion au pays.

Dans ces analyses sur le clergé diocésain en France, beaucoup sont étonnés positivement du sérieux des engagements pastoraux des prêtres, de leur simplicité de vie, même s'ils ont des avantages matériels de logement ou de remboursements kilométriques, des équipements paroissiaux, malgré une grande disparité selon les régions, selon les implantations urbaines ou rurales. Souvent, ils s'étonnent de la péréquation existante dans les diocèses et des relations habituelles et constructives avec les économes diocésains.

Je voudrais retenir ici plusieurs éléments qui touchent le ministère presbytéral : certains ne comprennent pas l'anonymat et le manque de reconnaissance des prêtres dans notre pays. Si, dans certains pays, être prêtre c'est avoir la reconnaissance d'une population dans son ministère de prêtre, cela ne veut pas dire avoir les moyens nécessaires à la vie quotidienne ; il y a des clergés qui vivent chichement et doivent apprendre à survivre. C'est la réalité de bon nombre d'Églises qui ordonnent un nombre important de prêtres sans pouvoir assurer leur prise en charge (se rappeler la responsabilité épiscopale vis-à-vis des prêtres, confiée par le code de droit canonique), comptant sur la générosité de fidèles eux-mêmes en situation de grande pauvreté. Peut-on n'ordonner que pour des communautés aisées ? Quelle péréquation peut être envisagée au sein d'un diocèse, de l'Église d'un

pays, mais aussi peut-être entre les Églises de plusieurs pays? Le prêtre diocésain ne peut être un mendiant, aussi certains cherchent par le travail, par des projets ruraux ou commerciaux, à s'assurer les moyens financiers de leur quotidien, parfois au détriment de leur ministère pastoral, et souvent de leur image presbytérale; ils apparaissent comme intéressés par les revenus. Cette question est particulièrement préoccupante pour les prêtres venus d'ailleurs dans la dynamique du retour au pays: impossible de rentrer les mains vides et de repartir comme avant. *«Quand je rentrerai au pays, il faudra m'aider à bien partir et me soutenir»* disait l'un d'entre eux; il parlait d'une aide matérielle certainement, mais il précisait aussi qu'il ne parlait pas seulement d'aide financière. Conscients qu'après avoir fait un séjour de plusieurs années au service de notre Église, lui comme ses confrères auraient aussi à affronter la difficulté de revenir au pays et de retrouver le service de son Église avec l'expérience de pratiques et de relations pastorales qui les auront enrichi.

Au moment d'achever la récapitulation de certaines interrogations exprimées par des prêtres venus d'ailleurs, je voudrais rapporter ce témoignage dont bon nombre se font l'écho : *«Nous vivons une expérience forte de fraternité presbytérale et diocésaine que nous ne soupçonnions pas entre prêtres: repas partagés, prières communes, journées diocésaines du presbyterium, rencontres et proximité de l'évêque, possibilité de formation permanente.»* Je crois que, si certains font état de difficultés relationnelles, d'autres disent clairement comment ils apprécient ce climat général, ainsi que le travail avec les laïcs dans l'esprit de *Lumen gentium* et de *Gaudium et spes*.

Un état d'esprit qui engage le diocèse d'accueil

Appeler des prêtres venus d'ailleurs pour entrer dans la mission diocésaine, dans une charge pastorale, avec pour un quart d'entre eux une mission d'études allant du tiers au deux tiers de temps, devrait ouvrir à une réflexion sur la réalité pastorale de nos diocèses... «Terres de mission», une question pas nouvelle mais certainement à oser actualiser. Cela demande aussi une modification de nos comportements pastoraux qui prenne en compte les déplacements culturels et

culturels que demande cet appel. L'improvisation n'est pas de mise ; la capacité pour un accueil réel demande la mise en place de structures appropriées pour une meilleure intégration des accueillis et des accueillants. Le choix de confier cette mission aux vicaires généraux et aux services de la Mission universelle (appelée aussi Coopération missionnaire) dit bien l'importance de ne pas faire n'importe quoi. Cela nécessite de prendre du temps pour préparer un projet d'accueil, pour développer autant que possible des liens avec l'Église d'origine et son évêque, pour se donner des règles et une déontologie.

Je voudrais illustrer cette démarche à partir de la réflexion menée par Mgr Olivier de Béranger, évêque de Saint-Denis en France et président de la Commission épiscopale de la mission universelle, en 2008. En conseil épiscopal, le diocèse de Saint-Denis s'est donné 9 repères :

- permettre à ces prêtres d'être dans une équipe étoffée ;
- nécessité pour ces prêtres d'une préparation en amont ;
- importance de la qualité de notre accueil, un pari intéressant qui doit nous rendre modestes ;
- une préparation nécessaire pour la France, et notamment pour de l'Île-de-France au caractère multiculturel ;
- ne pas laisser quelqu'un livré à lui-même : importance du travail d'équipe, capacités pour cela ;
- contrat de 6 ans au minimum (3 ans, c'est trop court) ;
- donner la préférence aux francophones, être attentif au type de pastorale qu'ils ont connue ;
- dans notre diocèse, la nécessité de prêtres africains ne s'impose-t-elle pas ? Soigner les conditions d'envoi et d'accueil ;
- si nous acceptons des prêtres *fidei donum*, acceptons de « perdre du temps avec eux ».

A la suggestion du conseil épiscopal, ces prêtres venus d'ailleurs se réunissent de temps à autre avec un prêtre français pour partager leurs découvertes, leurs questions, notamment par rapport au contexte français de laïcité. L'objectif serait de leur permettre de tirer profit de la *Lettre aux catholiques de France*.

Concernant l'insertion pastorale, ce même diocèse s'interrogeait sur trois thèmes :

- dans le diocèse : faut-il une découverte préalable à l'insertion ? Découverte de la diversité du diocèse pendant quelques

semaines ? Découverte du diocèse à travers des temps forts et ses institutions (journées diocésaines, conseil presbytéral...);

- dans le secteur pastoral : quel lieu de vie ? Quelle convivialité avec les autres prêtres ? (Les prêtres africains par exemple n'ont pas été habitués à prendre leurs repas et à vivre seuls.) Quelle collaboration entre prêtres au niveau pastoral ?
- dans la collaboration avec les équipes pastorales et les laïcs : quelles ont été jusqu'ici les expériences de collaboration des prêtres envoyés avec les laïcs ? Comment les préparer à ce qu'ils vont trouver chez nous ?

Il ne s'agit pas, à mes yeux, de dicter des façons de faire mais, devant l'évolution des effectifs venus d'ailleurs au sein des presbyteriums, il me paraît important de constater que certains diocèses ont tenu à prendre le temps d'une réflexion, se sont donné des objectifs pour accompagner l'accueil de *fidei donum*.

Fidei donum en France, une chance pour la vie pastorale ?

Partant de la réalité des conditions d'appels, des conditions d'accueil, des conditions d'accompagnement, est-il possible de trouver un souffle missionnaire *fidei donum*, dans la vérité et dans la réciprocité ? Si nous prenons acte du paysage ecclésial en France qui a changé et continue de changer, accueillir des prêtres, religieuses et religieux venus d'autres cultures, d'autres continents, c'est humblement reconnaître que nous avons besoin des autres Églises pour que l'Évangile continue son œuvre chez nous et au milieu de nous. L'encyclique de Pie XII, *Fidei donum*, en 1957, ouvrait un renouveau missionnaire en s'adressant aux Églises du Nord pour les appeler à soutenir les jeunes Églises. Il écrivait : « Une autre forme d'entraide, plus onéreuse sans doute, est pourtant pratiquée par plusieurs évêques qui autorisent certains de leurs prêtres, fût-ce au prix de quelques sacrifices, à partir se mettre pour une durée limitée à la disposition des Ordinaires d'Afrique. Ce faisant, ils rendent à ceux-ci un service irremplaçable tant pour assurer l'implantation, sage et discrète, des formes nouvelles et plus spécialisées du ministère sacer-

*dotal que pour suppléer le clergé de ces diocèses dans les tâches d'enseignement ecclésiastique et profane auxquelles il ne peut plus suffire. Nous encourageons volontiers ces initiatives généreuses et opportunes ; préparées et réalisées avec prudence, elles peuvent apporter une solution précieuse dans une période difficile, mais pleine d'espérance, du catholicisme africain » (n° 31). En 2007, à Lisieux et dans de nombreux diocèses, nous célébrions le cinquantième de cet appel et surtout l'action de grâces des nombreux *fidei donum*, prêtres, religieuses, religieux et laïcs, qui ont répondu généreusement à la demande de Pie XII, demande reprise en 1961 par Jean XXIII, en direction de l'Amérique latine.*

Nouvelles situations et nouvelles questions

En 2011, les situations sont autres. Les populations bougent de plus en plus, les phénomènes de mondialisation, de migrations voulues ou subies, s'accroissent. Les réalités pastorales, elles-mêmes, sont marquées par ces bouleversements en même temps que les échanges entre Églises prennent de nouveaux visages. Le second Synode pour l'Afrique d'octobre 2008 l'a rappelé d'ailleurs avec force : « *Les pays africains et les familles dépensent beaucoup d'argent pour former des professionnels en vue d'améliorer les conditions de vie de leur peuple. Malheureusement, beaucoup d'entre eux abandonnent leur pays juste après l'obtention de leur diplôme dans l'espoir de trouver de meilleures conditions de travail et de rémunération* » (proposition 16), et plus loin, concernant les prêtres : « *pour les prêtres qui travaillent hors de leurs diocèses, le Synode spécifie qu'un accord (ou contrat) doit être conclu entre le diocèse d'origine et celui d'accueil, définissant clairement les conditions de vie et de travail et la durée de la mission. En plus, ces prêtres doivent être considérés comme des pasteurs à part entière en toute justice et charité chrétiennes, et participant à plein titre au presbyterium* » (proposition 39).

Cet accueil peut être une chance pour notre Église, s'il ne nous dédouane pas d'une vraie pastorale des vocations et si en vérité, elle vit le ministère d'accueil comme ouverture d'elle-même à ce que peuvent nous apporter d'autres Églises à travers des fils et des filles

qui, engagés en pastorale, se donnent au service de nos communautés. Nous attendons certainement une aide réelle et efficace, mais nous ne pouvons faire fi, à travers eux, d'un accueil des autres cultures, des autres histoires ecclésiales ainsi que des richesses que peuvent nous apporter les témoignages de communautés ecclésiales vivantes ou des communautés ecclésiales de base, les pratiques de partage de la Parole et de la prière. Recevoir un frère venu d'ailleurs, c'est aussi s'intéresser à son Église d'origine, à son histoire. L'évangile de la fraternité, c'est mettre en pratique une attention réciproque, qui ne fuit pas les difficultés de la rencontre interculturelle, mais qui ose la vérité dans le donner et le recevoir. La volonté de la CEF et de la CORREF, souhaitant accompagner l'accueil de nouveaux acteurs pastoraux venus d'ailleurs, est de ne pas en rester à un simple constat mais bien de stimuler les communautés d'accueil à se mettre dans une véritable réciprocité accueillant-accueilli. Cela entraîne des droits et des devoirs qui se révèlent au jour le jour, qui demandent de la délicatesse, mais aussi de la vérité et de la charité. Venus d'autres cultures, porteurs du même Évangile, comment ensemble ne pas construire, dans notre responsabilité épiscopale, des communautés plus fraternelles, plus joyeuses et plus vraies où l'identité sera celle des fidèles du Christ!

Les évêchés d'Europe et d'Afrique, en particulier, à la suite du symposium Europe-Afrique de 2004, ont poursuivi l'étude de cette réciprocité entre Églises à frais nouveaux lors d'un séminaire à Abidjan en novembre 2010. Ils écrivaient en novembre 2004 : *« Nous rendons grâce pour les échanges de personnes, prêtres, religieux, religieuses, laïcs, qui œuvrent pour la mission sur nos deux continents. Dans la vie de nos Églises, nous devons aujourd'hui encore plus qu'hier mieux accompagner le don et la réception de la foi, avec le souci d'un soutien réciproque pour la formation de ces acteurs d'évangélisation. »* Un symposium Europe-Afrique se tiendra à Rome en février 2012 pour poursuivre cette dynamique, pour donner de l'avenir et pour approfondir l'esprit de *Fidei donum* dans la réciprocité : accueillir, accompagner, soutenir, former, appeler, partager, pour relever ces défis pastoraux et missionnaires d'aujourd'hui en Afrique comme en Europe! ■

Le souffle de Madeleine

Bernard Pitaud

supérieur provincial des Prêtres de Saint-Sulpice

« Dieu restera-t-il "mort" pour tous ceux qui sont à côté de nous ? qui savent que nous lui avons donné notre vie et que nous le disons et que nous ne le regrettons pas ; n'y aura-t-il pas un doute sur cette "mort" ?¹ »

Ce n'est pas la seule fois que, dans ses écrits, Madeleine Delbrêl pose cette question. C'était sa hantise. Elle-même, à 16 ans, avait lancé ce cri de défi : *« Dieu est mort, vive la mort². »* Mais grâce à l'influence de jeunes chrétiens et en particulier du futur dominicain Jean Maydiéu, Dieu n'était pas resté mort pour elle. Il était devenu le vivant, celui qui lui donnait la vie et en même temps la joie de croire.

C'est donc le témoignage de Jean Maydiéu qui lui avait fait découvrir sa vocation chrétienne. Car elle avait bien été appelée à entrer dans une vie complètement nouvelle, une vie soudain envahie par Dieu et par les autres. Et cette vie avait pris une forme particulière : Madeleine n'avait pas été mise à part, comme les moines et les moniales par exemple, elle n'avait pas été retirée du monde ; elle avait été laissée « dans la masse ». Sa porte ne s'était pas refermée derrière elle, elle était restée ouverte sur la rue, pour que les gens puissent entrer à flots dans la maison et qu'elle-même puisse sortir et aller à leur rencontre. Elle faisait partie des « gens ordinaires », des « gens de la rue ».

Elle était convaincue que la rue, c'est-à-dire le monde, était le lieu où elle était appelée à vivre sa vocation. Et cette vocation, comme celle de tout chrétien, n'était rien moins que la sainteté, c'est-

à-dire l'évangélisation de toutes les zones de sa personnalité, l'épanouissement en elle de la grâce baptismale, l'envahissement de tout son être par l'Esprit saint. Elle était sûre que, dans cette vie ordinaire qu'elle menait avec ses compagnes, rien de nécessaire ne pouvait lui manquer pour aller jusqu'au bout de sa conversion, sinon, disait-elle, *« Dieu nous l'aurait déjà donné ³ »*. *« Toute l'économie de la grâce le [le chrétien] prédispose à devenir un saint. Sa vocation est la sainteté. On ne lui demande que de devenir ce qu'il est, de réaliser, de rendre réel ce que les sacrements ont fait de lui ⁴. »*

Le témoignage des chrétiens qu'elle côtoyait à 20 ans lui avait fait découvrir Dieu, ou plutôt lui avait permis de se laisser trouver par lui, comme elle le disait. Et en découvrant Dieu, elle avait découvert en même temps que sa vocation consistait à vivre de Dieu au milieu du monde, dans l'ordinaire de la vie. Cheminement simple, mais tellement simple qu'il la conduisait immédiatement au plus profond d'un engagement radical envers celui qui l'avait éblouie et qui la menait auprès de ses frères incroyants et pauvres. Car aimer ce Dieu qui l'avait prévenue de son amour, c'était bien sûr le suivre là où il aimait être lui-même, c'est-à-dire auprès de ceux qui semblaient les plus éloignés de lui, les pauvres, et particulièrement ceux qui étaient touchés par ce qu'elle considérait comme la plus grande pauvreté, l'ignorance de Dieu, l'incroyance sous toutes ses formes, militante ou indifférente. D'où ce cri : *« Dieu restera-t-il "mort" ? Y aura-t-il un "doute" sur cette mort ? »* Comment ne pas vouloir de toutes ses forces partager ce qu'elle avait reçu elle-même par pure grâce et qui l'avait remplie de la joie de croire ? *« Sans Dieu tout est misère ; pour celui qu'on aime, on ne tolère pas la misère : la plus grande moins que toute autre ⁵. »*

Vocation et mission indissociables

Tant et si bien que pour elle, la vocation et la mission ne pouvaient pas se distinguer. Tout au plus étaient-elles les deux faces de la même saisie de son être par Dieu : *« Dieu en nous aimant le premier, nous rend frères et nous rend apôtres ⁶ »*, dit-elle dans cette note rédigée en 1956 que nous avons déjà citée. Envahie par la

certitude d'être aimée, la voilà en communion étroite avec l'humanité tout entière, aimée aussi de Dieu. La conséquence est claire : *« Comment partagerions-nous pain, toit, cœur avec ce prochain qui est notre propre chair et ne serions-nous pas débordants pour lui de l'amour de notre Dieu, si ce prochain ne le connaît pas ? »* La mission n'est donc pas un superflu, un surplus que nous pourrions offrir à Dieu après que nous ayons bien mis en place, entre chrétiens, les éléments de notre vie de foi. Elle est partie intégrante de notre vocation. *« Croire, c'est parler »*, dit Madeleine. Non pas parler à tort et à travers, sans discernement ; mais oser dire sa foi quand cela est opportun, quand une question est posée ; la dire au cœur du « savoir-faire » de la charité, pour que la parole soit crédible en n'étant jamais séparée de l'expression de la bonté de Dieu ; et la dire de façon intelligible, car il y a aussi un « savoir » de la foi. Mais la communication de la foi fait partie de la foi elle-même ; Madeleine Delbrêl savait ce dont elle parlait, elle qui avait si souvent à rendre compte de sa foi auprès des marxistes qu'elle côtoyait à Ivry.

L'apostolat (elle préfère ce mot à celui de mission) n'est même pas une question pour elle ; il s'impose par son évidence : *« N'être pas apostoliques, n'être pas missionnaires ? Mais que serait alors une appartenance à ce Dieu qui a envoyé son Fils pour que le monde soit sauvé par lui... et comment ? »* Le « et comment ? » se réfère bien sûr à la passion et à la mort du Christ. Mais ce qui est essentiel ici, c'est que le Dieu auquel nous appartenons par la foi et le baptême est un Dieu dont le mouvement intime tend vers l'humanité, et vers l'humanité qui est la plus éloignée de lui. C'est à nous maintenant de continuer ce mouvement : *« il faut partir de l'endroit où Dieu est pour aller où Dieu n'est pas »*, dit-elle dans un de ses écrits emblématiques, *Missionnaires sans bateaux ?*.

Et pourtant, elle n'est pas d'abord préoccupée par l'apostolat : *« nous ne pensons pas à être apôtres »*, dit-elle dans une expression qui nous surprend. La tendance profonde de tout son être la conduit vers ceux qui ne connaissent pas le Christ, et cependant, elle ne pense pas à être apôtre. Quel est donc ce paradoxe ? Et elle précise : *« Nous pensons à être, entre les mains de Dieu, dans le Corps du Christ, sous le mouvement de son Esprit, le Christ que nous voulons devenir¹⁰. »* Elle est donc d'abord préoccupée de devenir celui qu'elle aime, c'est-à-dire de l'aimer au point d'être identifiée à lui.

Devenue lui, même si c'est petitement, pauvrement, elle ne pourra pas ne pas le crier par tous les pores de son être : *« Comment n'évangéliserions-nous pas si l'Évangile est dans notre peau, nos mains, nos cœurs, nos têtes ? Nous sommes bien obligés de dire pourquoi nous essayons d'être ce que nous voulons être, de ne pas être ce que nous ne voulons pas être ; nous sommes bien obligés de prêcher, puisque prêcher, c'est dire publiquement quelque chose sur Jésus Christ, Dieu et Seigneur, et qu'on ne peut l'aimer et se taire ¹¹. »*

On ne peut l'aimer et se taire ; mais il faut d'abord l'aimer, sinon les paroles qu'on dira le seront du bout des lèvres. Elles ne viendront pas du cœur, du fond de l'être et elles ne toucheront pas leurs auditeurs. Et cela d'autant plus que parole et témoignage sont toujours chez elle étroitement liés. L'authenticité de l'annonce de l'Évangile par le chrétien se vérifie d'abord dans ce que l'écoute de la Parole de Dieu a produit en lui d'accueil de l'autre et de charité concrète à son égard. Madeleine Delbrêl ne fait jamais l'économie de l'incarnation de la Parole en celui qui l'annonce et qui doit se laisser pénétrer par elle pour témoigner de l'Évangile par son être tout entier. Sa crédibilité est à ce prix. On connaît la célèbre méditation poétique sur l'Évangile qui *« n'est pas fait pour être lu mais pour être reçu en nous »*, dont les paroles *« nous pétrissent, nous modifient, nous assimilent pour ainsi dire à elles ¹² »*. La vie devient ainsi conversion permanente, abandon de plus en plus docile entre les mains du Seigneur pour que ce soit lui qui vive en nous sa vie : *« Un jour de plus commence, Jésus veut le vivre en moi »* ; c'est ainsi qu'elle commence une autre méditation poétique intitulée *Le nouveau jour ¹³*.

Etre avec lui pour faire ce qu'il veut

Presque toute sa vie, jusqu'en 1958, date où le groupe qu'elles appelaient « La Charité » reçut la reconnaissance d'une prise en charge plus officielle par l'archevêque de Paris, Madeleine fut pré-occupée par le souci de la place de « La Charité » dans l'Église, place qu'elle avait du mal à délimiter. Mais quand elle cherchait elle-même à définir la vocation du groupe pour répondre aux questions qui lui étaient posées ou pour faire le point avec ses com-

pagnes, c'était toujours au même appel à donner leur vie au Seigneur et à ne faire plus qu'un avec lui qu'elle revenait : *« C'est un appel à vouer notre vie tout entière, tout notre corps, toutes nos forces, tout notre esprit, toute notre âme, à Notre Seigneur Jésus-Christ¹⁴ »*, dit-elle à ses compagnes au cours d'une récollection le 15 octobre 1945, douze ans après l'arrivée des trois premières à Ivry-sur-Seine, à un moment où le besoin de se ressaisir par rapport à l'appel premier se fait fortement sentir. « La Charité » ne se définit donc pas par un service concret précis, par ce qu'on pourrait appeler « une œuvre » : *« Nous ne sommes pas appelées pour faire dans son Église un certain travail visible, mais pour nous consacrer totalement à son amour – je ne dis pas à son service – pour le laisser nous aimer jusqu'où le cœur lui en dira. »* Cela ne veut pas dire qu'elle délaisserait le service ou le « faire », ce qui serait totalement contraire à ce qu'elle vivait au quotidien. Mais il fallait d'abord être *« avec lui toujours et faire vis-à-vis du monde entier et vis-à-vis de ceux qui passent à côté de nous ce que, lui, Jésus, veut faire pour eux »*. Et ce qu'il veut, c'est *« verser son cœur en nous avec tout ce qu'il veut pour le monde entier. Mais en aimant tendrement ce qui passe à côté de nous sur la route. »* Il ne faut pas se méprendre : l'« être avec lui » ne précède pas le « faire », comme s'il fallait dans un premier temps devenir le Christ pour pouvoir ensuite agir. Il ne s'agit pas d'une succession chronologique, même s'il faut laisser à l'« être avec lui » la possibilité et donc les conditions de s'enraciner et de se déployer dans le cours de la vie ; c'est le désir d'être toujours avec lui qui entraîne le désir de faire ce qu'il fait, d'aimer comme il aime, de servir comme il sert. La vocation de Madeleine et de ses compagnes, c'est d'être avec lui, leur mission c'est de vouloir ce qu'il veut et de faire ce qu'il fait. Mais elles sont impossibles à séparer l'une de l'autre ; elles sont intérieures l'une à l'autre. Tout au plus pourrait-on dire que la mission c'est ce qui apparaît de la vocation à l'extérieur, c'est sa visibilité.

Elle avait bien conscience que cet engagement premier et radical à une communion avec le Christ les entraînait sur une diversité de chemins où elles avaient peu de chances de laisser des traces bien apparentes, elle mesurait également combien elles seraient toujours en déficit par rapport à leur désir audacieux et sans fond, mais il fallait bien obéir puisque telle était leur vocation : *« Nous dont la*

seule tâche est de continuer le seul saint, le seul Seigneur, nous sommes sûres d'arriver au soir de cette vie les mains vides et avec un déficit que nous aurons traîné avec nous comme la plus douloureuse des croix», dit-elle dans ce même exposé du 15 octobre 1945. C'est cette même impuissance à combler ce désir fou qui lui fait écrire au futur cardinal Veillot en 1956 une note ponctuée par des « *j'aurais voulu* », qui expriment le décalage douloureux qu'elle ressent entre ce qu'elle voulait vivre et ce qu'elle vivait de fait : « *J'aurais voulu uniquement appartenir entièrement et seulement à Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu ; essayer de vivre son Évangile ; être disponible sans restriction à sa volonté ; au plus intime de l'Église et pour le salut du monde* ¹⁵. » L'appartenance à Jésus-Christ et la disponibilité sans restriction à sa volonté constituent les maillons d'une même chaîne. Et le dernier paragraphe de cette note conclut dans le même sens : « *J'aurais voulu un amour non morcelé que le premier commandement entraîne jusqu'au verre d'eau, en étant passé par les exigences de la miséricorde et le grand appel apostolique impossible à mettre en morceaux, s'il est l'amour du Christ.* » L'amour du Christ ne peut pas se morceler, il est en même temps l'amour des frères ; plus que cela, il s'identifie au grand appel apostolique.

Une faiblesse radicale qui engendre l'humour

Son incapacité radicale à réduire l'écart entre ce qu'elle aurait voulu et ce qu'elle vivait en réalité ne mettait pourtant pas en cause sa vocation ; sa faiblesse renforçait même sa conviction ; c'était bien le Seigneur qui agissait en elle, au cœur de ses limites et de sa pauvreté. Même médiocres, ses actes renvoyaient au Christ, il suffisait qu'elle reconnaisse humblement sa médiocrité et qu'elle ait l'humilité de l'avouer : « *Et par une merveilleuse coïncidence, nous nous trouvons faits sans nous "être faits", ce que les plus perdus, les plus aveuglés, peuvent comprendre d'un amour sans équivalent, dont nous disons ce qu'il est, même en disant que nous ne sommes pas ce qu'il est* ¹⁶. » Si nous étions des gens brillants, humainement forts, les gens pourraient croire que c'est nous qui nous sommes faits. Mais tel n'est pas le cas, puisque nous sommes faibles. Alors, l'action du

Christ en nous apparaît d'autant mieux : « *Nous restons médiocres, ratés : rien que par la référence de nos actes à ce qu'ils devraient être, à la splendeur du Christ, nous sommes les indices d'un amour auquel nous crions que nous l'aimons* ¹⁷. » Ce cri est le cri d'un pauvre. Nous sommes obligés de crier, à la fois à cause de la force de notre désir et parce que nous craignons de n'être pas entendus en raison de notre médiocrité. Mais ce cri est un cri apostolique, puisqu'il retentit là où le Christ n'est pas nommé, c'est-à-dire là où il veut être nommé, et où nous crions son nom parce que nous l'aimons par dessus tout malgré notre faiblesse : « *Nous pouvons le crier là où tous les noms ont leur place, mais où lui n'est pas nommé* ¹⁸. » Ainsi, c'est bien l'amour que nous lui portons qui nous oblige à crier son nom là où il veut être nommé. Mais il s'agit d'un amour conscient de son indigence et qui sait qu'il est façonné en nous par le Christ lui-même, sinon nous n'aurions même pas la force de l'annoncer.

Là se trouve la source de l'humour que Madeleine Delbrêl a toujours gardé sur elle-même et auquel elle nous invite : nous restons « *des gens qui par goût aiment être petits, qui rient d'eux-mêmes quand ils se prennent pour des grands ou font les grands... qui ne peuvent être grands, parce que Dieu est trop grand pour pouvoir être grands en même temps que lui* ¹⁹. » Ainsi la vie apostolique ne risque pas de se prendre au sérieux. Elle restera toujours marquée au coin d'une discrète proximité, d'une humble conscience de sa pauvreté, mais aussi d'une indéfectible persévérance, car celui qui a goûté vraiment à l'amour de Dieu et qui en a été ébloui ne peut que tendre à l'accomplissement de son désir : « *Nous le copions, mal, mais sans cesse ; nous pénétrons en lui, dissemblables mais tenaces ; comment ne serions-nous pas, en volonté tout au moins, apôtres ? en disposition de tout nous-mêmes, missionnaires* ²⁰ ? »

Apostolat... apostolat... apostolat

En 1953, une audience avec le Pape Pie XII fit retentir aux oreilles de Madeleine le mot apostolat d'une manière nouvelle. En écoutant ce mot répété pour elle trois fois par le Pape, elle prit peu à peu conscience que la raison profonde de l'apostolat devait être « la

gloire de Dieu ». Procurer à Dieu sa gloire en ce monde, n'est-ce pas faire en sorte qu'il soit connu et aimé pour lui-même par ceux que l'on conduit vers lui ? Une fois de plus, Madeleine avait l'occasion d'approfondir cette conviction que l'amour de Dieu et l'amour des hommes étaient inséparables. Vouloir ouvrir aux hommes le chemin de la vie éternelle, c'est bien leur donner la possibilité de connaître et d'aimer Dieu. La vie apostolique ne s'arrête donc pas au bien des hommes, car le bien des hommes c'est de s'ouvrir à Dieu et de lui rendre gloire en l'aimant. Ainsi, la vie apostolique va de l'amour de Dieu à l'amour de Dieu. L'apôtre, le missionnaire, tire de son amour pour Dieu la force et la joie de l'annoncer. Et cette annonce provoque ceux qui l'entendent à aimer Dieu à leur tour, ce qui procure à Dieu sa gloire et aux hommes le bonheur vrai, le salut. ■

NOTES

- 1 - «Une vocation pour Dieu parmi les hommes », note personnelle de 1956 ; *La Joie de croire*, Paris, Le Seuil, 1968, p. 157.
- 2 - *Dieu est mort, Vive la mort, in Éblouie par Dieu*, Montrouge, Nouvelle Cité, Œuvres complètes, t. 1, p. 29-42.
- 3 - *Nous autres, gens des rues*, in *La Sainteté des gens ordinaires*, Montrouge, Nouvelle Cité, Œuvres complètes, t. 7 ; p. 24.
- 4 - *Lettre à la Mission de France*, 18 juin 1942.
- 5 - «Une vocation pour Dieu parmi les hommes », *op. cit.*
- 6 - *Ibid.*
- 7 - *Ibid.*
- 8 - *Ibid.*
- 9 - *La Sainteté des gens ordinaires*, Œuvres complètes, t. 7, p. 65.
- 10 - «Une vocation pour Dieu parmi les hommes », *op. cit.*
- 11 - *Ibid.*, p. 158.
- 12 - *L'évangile est le livre de la vie du Seigneur*, in *Humour dans l'amour*, Montrouge, Nouvelle Cité, Œuvres complètes, t. 3, p. 56-57.
- 13 - *Le Nouveau jour*, *op. cit.*, p. 59-61.
- 14 - Texte inédit.
- 15 - Texte inédit.
- 16 - «Une vocation pour Dieu parmi les hommes », *op. cit.*, p. 157.
- 17 - *Ibid.*, p. 158.
- 18 - *Ibid.*
- 19 - *Ibid.*
- 20 - *Ibid.*

PARTAGE DE PRATIQUES

Devenir missionnaire spiritain aujourd'hui ?

Marc Botzung

missionnaire spiritain,
responsable de l'animation vocationnelle

La vocation missionnaire exige une redoutable capacité d'adaptation ! En effet voici trois ans j'étais rappelé, après onze ans de vie missionnaire *ad extra*, de République islamique de Mauritanie pour prendre en charge l'animation vocationnelle pour les Spiritains de France. Soit un passage rapide d'une petite oasis saharienne et d'une situation d'immersion totale en monde musulman à une vie en plein cœur de Paris ! Ma communauté actuelle compte trois fois plus de prêtres que tout le pays que j'ai quitté ! C'est néanmoins au nom d'une urgence et d'une priorité que j'ai été rappelé – pour un temps – afin de servir dans un domaine jugé par tous comme indispensable et difficile.

Dans ces lignes il me paraît important de parcourir les quelques éléments forts qui se dégagent du travail qui m'est demandé.

Vents contraires...

Lorsque je me présente comme chargé de l'éveil à la vocation missionnaire des jeunes aujourd'hui, je vois souvent des visages devenir extrêmement perplexes. Suis-je bien sérieux ? Une des premières difficultés rencontrées s'exprime dans ce slogan devenu une sorte d'évidence facile, faite de résignation partagée : « *Hier ce sont des missionnaires de chez nous qui sont partis en Afrique ou ailleurs,*

aujourd'hui ce sont eux qui viennent nous évangéliser. » Certes, la présence d'agents pastoraux étrangers en France s'est largement diffusée et s'inscrira sans aucun doute dans la durée; toutefois, réduire la vitalité de l'Église de France à la seule attitude d'accueil ne saurait faire droit aux exigences de l'Évangile et de la mission!

Une autre attitude, tout aussi frileuse, se rencontre parfois dans des cercles consacrés aux vocations; pour eux, l'urgence de trouver des prêtres diocésains semble occulter tout autre type de vocation masculine! Comportement étrange qui semble faire bien peu confiance à l'audace de l'Esprit, ni à la légitime diversité des charismes et des vocations en Église. Or, si une vocation répond véritablement à l'appel de l'Esprit et apporte un bien à l'ensemble de l'Église, alors subsiste une légitimité à appeler à la vie missionnaire – tout comme à la vocation monastique! – dans une logique qui ne pourra jamais être seulement celle du superflu, de l'excédentaire. Il s'agit d'accepter de donner du nécessaire et du vital (cf. Mc 12, 44), dans le cadre d'un discernement ouvert aux cheminements spécifiques des personnes.

Un troisième obstacle à l'éveil de vocations missionnaires vient de la critique socio-politique de la vocation *ad extra*: la vocation missionnaire des Occidentaux aurait eu des relents de visée coloniale ou impérialiste, tandis qu'aujourd'hui celle des missionnaires venus du Sud est facilement assimilée à une démarche de promotion sociale. Sans nier la part de vérité contenue dans ces analyses, car nous sommes tous façonnés en partie par nos milieux de vie, dans les deux cas la force de l'Évangile et la capacité du Christ à appeler des personnes à lui consacrer leur vie (nos vies!) se trouve un peu trop rapidement mises hors-jeu.

Ces contestations de la légitimité même d'un appel à la vocation missionnaire en Occident sont des critiques principalement « extérieures »; cependant elles minent parfois également le « corps » de l'intérieur au point que des doutes traversent les instituts missionnaires eux-mêmes. N'ont-ils pas fait leur temps? « *Laissez-nous mourir en paix* », disent certains... Paradoxalement, l'immense travail accompli par les générations précédentes deviendrait une raison de se démobiliser aujourd'hui!

Le défi d'une fraternité internationale

La difficulté principale n'est toutefois pas toujours là où on l'attend. Il existe aussi « en interne » une difficulté d'une autre nature, plus pratique. Elle touche à la capacité à passer le témoin (responsabilités, finances, initiatives) et à travailler en frères entre gens d'horizons, de langues et de cultures différents. Ce défi radical est porté aujourd'hui par les congrégations religieuses internationales. Il le sera, de plus en plus, au niveau de l'Église universelle pour laquelle les congrégations ont presque valeur de laboratoire expérimental. Jusqu'où la solidarité ? Jusqu'où le partage des responsabilités ? Jusqu'où la dépendance de soi aux décisions des autres ? Manifestement, il y a là un défi pour l'Église occidentale qui n'a pas encore appris à dépendre des autres, ni même à regarder les autres Églises comme des Églises sœurs, c'est-à-dire comme des Églises à part et à responsabilités égales. Les réflexes de condescendance restent nombreux. Entrer dans un institut missionnaire international – comme la Congrégation du Saint-Esprit – aujourd'hui, c'est en tout cas oser prendre le risque de la coresponsabilité, un risque exigeant de fraternité et de vulnérabilité. Dans ce domaine, des conversions restent à vivre...

Un nécessaire travail d'animation et d'organisation « en interne »

Mais comment appeler ? À défaut de pouvoir compter sur un animateur-vocation au charisme hors pair et capable de miracles, il est nécessaire de travailler en équipe en s'appuyant sur un certain nombre d'atouts et de personnes motivées. À cet effet, nous avons mis en place une instance de concertation appelée Pastorale spiritaine des jeunes (PSJ) dont le but est de permettre à des confrères impliqués fortement dans le travail pastoral et d'évangélisation auprès de jeunes (paroisses, foyers d'étudiants, établissements des Apprentis d'Auteuil, mouvements) d'échanger sur leurs expériences,

convictions et pratiques, en vue d'y trouver un soutien mutuel et de permettre de faire surgir des initiatives auprès du public jeune. De manière complémentaire, mais également distincte, car il s'agit d'un autre niveau, les membres de la PSJ peuvent être considérés comme les relais naturels et privilégiés de toute activité d'appel à la vie missionnaire, ne serait-ce que par l'impact du témoignage au quotidien auprès de jeunes. Depuis 2009, cette dynamique cherche à s'appuyer sur un autre relais encore, celui d'un « éveilleur vocation » par communauté. Son but est de sensibiliser sa communauté de vie à la prière pour les vocations, à l'accueil et au témoignage de religieux tout particulièrement auprès des jeunes.

Seul ce travail collectif peut porter des fruits, car l'appel à une vocation en Église ne peut être que de la responsabilité de tous. Cette prise de conscience demande elle aussi des conversions : conversion du regard sur soi, sur son groupe et sur les autres, audace, confiance, espérance. Sur ce plan, le décalage entre les situations ecclésiales vécues ailleurs et la situation actuelle, dans l'Hexagone, est pour nous une difficulté réelle. Mais cette difficulté n'existe-t-elle pas depuis plus d'un siècle ?

Une autre partie de notre vocation missionnaire nous fait difficulté dans le sens où elle se vit presque toujours comme une mise au service des Églises particulières où nous travaillons. Notre activité s'inscrit dans une démarche de collaboration la plus loyale possible, sans trop penser à nous-mêmes, une démarche de générosité à corps perdu... or appeler aujourd'hui à la vocation missionnaire en France apparaît à certains comme une manière de trop penser... à nous-mêmes ! C'est oublier que notre institut est lui-même totalement donné à une mission d'évangélisation.

Lieux d'engagements spiritains en France

Deux axes majeurs ont guidé notre démarche comme missionnaires et comme religieux en France depuis une quinzaine d'années. Tout d'abord, le choix du renforcement d'une présence dans la pastorale des Apprentis d'Auteuil, en raison d'une situation de mixité sociale, religieuse, internationale où la spécificité missionnaire pré-

pare à une prise en compte des diversités culturelles et où les pauvretés humaines rencontrées interpellent notre responsabilité de religieux.

Notre second lieu d'investissement est très récent – il ne date que des années 2000 ; il consiste à engager des communautés internationales dans quelques paroisses en France. Là encore, les choix ont été posés surtout en fonction des situations de multiculturalité et/ou de pauvretés rencontrées (Le Blanc Mesnil (93), Fameck (57), La Meinau (67), etc). Signe manifeste que la réalité de la mission se joue ici aussi ! Ces implantations, auxquelles se rajoutent trois maisons de formation, donnent à voir ce que peut signifier une vocation spiritaine « vue d'ici », c'est-à-dire sur le territoire français. Sans que cela ne soit un choix, il arrive d'ailleurs que de telles communautés soient désormais les dernières représentantes de la vie religieuse masculine dans certains diocèses.

En complément à ces communautés apostoliques, l'existence de locaux capables d'accueillir des étudiants a permis de lancer – sur la même période récente – plusieurs « foyers » d'étudiants ou de jeunes professionnels chrétiens (Fontenay-aux-Roses, Paris, Lille, Bordeaux). Ces maisons permettent une rencontre simple, durable, naturelle, interpellante et priante, entre jeunes et missionnaires de générations souvent bien différentes, ce qui a le don de transformer les deux parties ! Ces rencontres, mutuellement fécondes, me paraissent un bon chemin pour partager un esprit missionnaire adapté au langage et à la culture contemporaine...

Témoigner et continuer de proposer

Si la visibilité permise par ces communautés dans le paysage ecclésial français est importante, il est cependant nécessaire de continuer aussi à appeler à une ouverture sur la mission universelle. Charisme oblige ! Cela s'exprime par le maintien d'une activité de témoignages relatifs à un vécu ailleurs et par des propositions qui associent des jeunes français(es) à cette dynamique missionnaire.

Si la démarche d'ouverture de notre Église de France sur l'Église universelle est en perte de vitesse aujourd'hui – le peu d'engagement pour la Semaine missionnaire mondiale en est un signe,

des lieux restent réceptifs à l'écoute de témoins de cette aventure. Je citerai ici le pèlerinage des collégiens de 6^e et 5^e d'Ile-de-France à Lisieux – aux alentours du mois de mai – et, pour un public plus divers, l'Espace Mission situé en bordure des sanctuaires à Lourdes. Ces lieux symboliques, où se vivent souvent des démarches de pèlerinage, constituent des espaces d'expression de la vie missionnaire tout à fait appréciés et probablement irremplaçables. D'autres temps forts comme les Frat sont également demandeurs de témoins dont la vie est marquée par l'Évangile et, parmi eux, de témoins de la mission universelle.

Enfin, comme missionnaires, nous restons marqués du signe d'un appel vers l'ailleurs de sorte qu'il est tout naturel de s'entendre interpellé de la sorte : *« Dites, vous n'auriez pas une possibilité afin je passe un temps avec vous en mission ? J'aimerais faire cette expérience. »* La réponse s'est mise en place à deux niveaux. D'une part, une proposition s'est développée depuis 1990 avec l'association Opération Amos. Elle a envoyé plus de 500 jeunes volontaires, hommes et femmes, pour des séjours courts (2 à 4 mois) sur tous les continents. Ils ont participé aux activités des communautés missionnaires et quelquefois à celles d'associations locales. Personne n'en est revenu comme il était parti ! Certains y ont découvert ou confirmé une vocation religieuse et/ou missionnaire.

L'autre proposition à laquelle nous collaborons (formation, suivi, accueil sur place) est celle du volontariat sous statut de VSI (Volontariat de solidarité internationale) en partenariat avec la Délégation catholique pour la coopération (DCC). Elle permet une découverte plus longue d'une vie ailleurs, avec les exigences liées à l'internationalité et les enjeux culturels, humains et ecclésiaux.

Serez-vous surpris si je confesse que c'est dans ce partage d'une même passion pour la mission que je trouve le plus de joie ? Ou n'est-ce que la confirmation d'une vocation missionnaire... ■

Le service civique, un tremplin pour l'avenir

Nathalie Becquart
religieuse xavière,
directrice adjointe au SNEJV

Si les jeunes catholiques pratiquants réguliers sont aujourd'hui très minoritaires – moins de 4% des 18-25 ans vont à la messe régulièrement – 23% disent que la religion est une dimension tout à fait importante (7%) ou importante (16%) de leur identité (enquête jeunesse du monde 2010 menée par la Fondation pour l'innovation politique). On observe chez beaucoup de jeunes Français une grande soif de sens et un intérêt pour les questions de spiritualité. La génération des 16-30 ans, dans une exigeante recherche de sens et de cohérence, a pour valeur première la solidarité (selon l'étude SCP pour la Fondation de France en 2007 qui qualifie les 15-35 ans d'individualistes solidaires).

Ainsi elle n'est plus en quête de réussite matérielle mais dans la recherche d'épanouissement personnel : *« réussir c'est vivre en adéquation avec soi-même, vivre avec ses valeurs et ce qu'on veut être »* selon l'étude Ipsos 2011 pour Nokia. Elle accorde beaucoup d'importance aux relations et à une vie affective riche. Pour ces jeunes, le bonheur est fait d'abord de petits bonheurs quotidiens. La vraie réussite passe par l'ouverture d'esprit, la capacité d'adaptation. Pour eux, elle est avant tout une histoire d'intégrité personnelle (s'accomplir, vivre selon ses convictions). Ainsi, cette nouvelle génération a-t-elle soif de cohérence et d'engagement solidaire mais ne sais pas toujours comment faire pratiquement pour y répondre. C'est pourquoi l'État a mis en place, il y a un peu plus d'un an, un nouveau

dispositif de volontariat pour offrir aux jeunes la possibilité concrète d'être utile au service des autres.

En effet, le Service civique rend possible pour tout jeune âgé de 16 ans à 25 ans (mais on peut être plus âgé) de réaliser, en France ou à l'étranger une ou plusieurs missions auprès d'une association pour une durée allant de 6 mois à un an. Le jeune est accompagné dans la réalisation de sa tâche et il n'y a pas de condition de formation ou de confession. Le premier critère de sélection est la volonté et l'enthousiasme. Nul besoin de compétences particulières ou d'avoir suivi telle ou telle filière, le Service civique est ouvert à tous !

Pour l'accompagnement, un tuteur suit tout particulièrement le volontaire et l'aide à acquérir les compétences dont il aura besoin pour sa mission.

Mais un Service civique c'est aussi :

- un temps pour se former : aux formations nécessaires à la réalisation de sa mission, s'ajoutent une formation civique de deux jours et une journée de formation aux premiers secours ;
- un temps pour soi : il permet de se poser des questions sur son orientation, son projet personnel et professionnel. L'association d'accueil s'engage à être aux côtés du jeune afin de l'aider dans cette réflexion, là aussi avec un tuteur, qui peut être le même que le premier.

Enfin, afin de réduire le plus possible les freins à l'engagement, l'État prend en charge la protection sociale du volontaire et verse une indemnité, complétée par un apport fourni par l'association. La somme versée avoisine les 500 euros mensuels et il est possible de cumuler un Service civique avec un emploi ou des études.

L'Église a toujours appelé les jeunes à s'engager et soutient donc depuis le début ce dispositif qui permet de concrétiser un désir d'engagement et d'expérimenter dans la durée une mission d'utilité sociale.

Ce soutien est d'autant plus fort que l'Église dispose d'un très vaste réseau d'associations qui, de la plus petite association paroissiale à la plus grande ONG internationale, couvre bien des domaines et a toute une tradition de volontariat et d'éducation des jeunes. C'est pourquoi le Service national pour l'évangélisation des jeunes et pour les vocations a créé un pôle Solidarité/service civique.

Il a suscité la création d'une plate-forme ecclésiale pour le service civique afin de le promouvoir surtout auprès des jeunes. Car si nous voulons aider des jeunes à grandir, à découvrir leur vocation, rien de tel qu'une expérience de volontariat qui peut changer la vie. Guillaume l'exprime dans le témoignage ci-dessous, particulièrement significatif de ce que des jeunes peuvent vivre en s'engageant dans une mission de service civique.

Témoignage de Guillaume Hérault, en service civique à l'Escale Étudiants de Créteil en 2010/2011

Je m'appelle Guillaume Hérault, j'ai 22 ans et je viens de Hyères dans le Var. Je travaille depuis maintenant 9 mois à l'aumônerie étudiante de Créteil avec un contrat en intermédiation avec le Secours Catholique. Après des études de droit-sciences politiques à l'université de Caen en Basse-Normandie et une expérience dans la restauration assez décevante, j'ai réalisé qu'il fallait que l'année suivante soit un moment clé pour définir mes projets professionnels et personnels.

Pendant les vacances d'été, je me suis posé la question de ce que je pouvais bien faire cette année, et j'ai entendu parler d'un nouveau dispositif de volontariat par des membres de ma famille ; par la suite j'ai commencé à me renseigner en cherchant à droite, à gauche des informations et des témoignages aussi bien sur Internet que dans la presse écrite.

C'est en regardant les annonces de recrutement sur le site du Secours Catholique que j'ai choisi de réaliser mon volontariat à l'aumônerie étudiante de Créteil car elle correspondait à mes attentes. Je n'ai pas reçu de formation préalable pour justifier du poste que j'allais occuper, tout s'est enchaîné assez rapidement après deux entretiens avec le délégué du Secours catholique et la responsable de l'aumônerie. Par contre lorsque je suis arrivé à l'aumônerie, j'ai eu plusieurs formations en rapport avec mes missions ainsi que des réunions régulières avec ma tutrice pour parler aussi bien de mon travail que de mes projets d'avenir. J'ai été très bien accueilli, ce qui m'a permis rapidement d'être à l'aise au sein de l'équipe.

Sous un contrat de volontaire de 35 heures avec une indemnité d'environ 540 euros par mois, mes missions au sein de l'association sont l'animation, le développement des actions de solidarité, la communication et l'accueil auprès d'un public d'étudiants multiculturels, pour la plupart fragiles sur le plan financier

Dans le contexte de mon activité pour l'aumônerie, je suis logé dans une maison en colocation à Champigny-sur-Marne en échange de quoi j'assure le respect du règlement intérieur ainsi que l'organisation de l'animation pour les 7 personnes logées par le Secours catholique et résidents au sein de la maison.

Beaucoup de mes amis n'ont pas tout de suite compris mon choix, mon engagement... Ils se posaient des questions : « Quitte à faire du volontariat, pourquoi ne le fais-tu pas à l'étranger pour découvrir une autre culture, une autre langue... »

Pour le dépaysement je l'ai été totalement, l'aumônerie étudiante de Créteil est un brassage culturel donnant une plus grande ouverture d'esprit et une vision plus large de cette société qui continue d'avancer, j'ai rencontré des étudiants africains, sud-américains, européens ; ainsi j'ai pu découvrir avec joie la dimension internationale de mes missions.

Le service civique m'apporte beaucoup, tout au long de mon année j'ai beaucoup reçu des personnes qui m'ont accompagné, j'en ressors grandi, grandi des responsabilités que l'on m'a confiées et des personnes rencontrées. Avec, au départ, une difficulté à me projeter dans le futur, j'arrive maintenant à voir les choses dans la durée.

Le service civique est un véritable tremplin vers l'avenir, c'est comme ça que je le considère. J'ai vécu cette année l'expérience de la différence, j'ai accepté de me laisser bousculer et d'en sortir changé.

Pour découvrir ce qui est porteur de vie, d'épanouissement, il faut se donner du temps car l'essentiel n'émerge jamais dans l'immédiateté ; c'est pourquoi aujourd'hui, après un discernement et de multiples remises en question, je suis sûr de moi que ce soit sur un plan personnel ou professionnel ; je projette à la rentrée de suivre une licence direction de structure et de projet social ainsi qu'un DESJEPS animation sociale à l'INFA en partenariat avec l'université de Créteil.

Ce que Guillaume ne dit pas dans son témoignage, partagé lors de la signature de la charte de la plate-forme ecclésiale pour le Service civique le 15 juin dernier, c'est que cette expérience de service civique a aussi été un temps qui lui a permis d'approfondir son chemin de vie chrétienne. Désireux de vivre cet engagement d'utilité sociale au sein d'une structure catholique, il a été associé à la mission d'une aumônerie au service de la croissance humaine et spirituelle des étudiants qu'elle accueille, en particulier des plus précaires, fragiles et éprouvés.

Par la mise en responsabilité, la confiance accordée, la découverte d'autres horizons, les rencontres mais aussi l'écoute, le temps personnel pour réfléchir à sa vie, à son avenir, Guillaume, comme de nombreux jeunes en Service civique, s'est posé des questions fondamentales et s'est donné les moyens de les creuser : qu'est-ce qui est vraiment important pour moi ? Qu'est-ce qui rend heureux ? Pour quoi suis-je vraiment fait ? Qu'est-ce que je veux faire de ma vie ? Par le partage avec d'autres, l'accompagnement personnel, la préparation de sa première communion et de sa confirmation, des temps de pèlerinages et de retraite, Guillaume s'est ainsi donné du temps en dehors de ses missions de Service civique pour faire le point et avancer. La rencontre d'étudiants chrétiens fervents, mais aussi de musulmans croyants, l'a conduit à s'interroger davantage sur sa foi. Dans un cadre ecclésial porteur, animé par une équipe plurielle de laïcs, consacrées, prêtre, diacre et séminariste, Guillaume a approfondi sa découverte de l'Église et entendu des témoins de la foi très divers qui l'ont marqué. Car les associations catholiques qui accueillent des jeunes en service civique souhaitent leur proposer un volontariat de qualité, et soignent particulièrement l'accompagnement et le tutorat. Elles offrent en général des lieux d'écoute et de relecture, ouvertes et attentives à l'expérience spirituelle qui peut se jouer dans l'expérience du service des autres et de toute mission d'utilité sociale. C'est pourquoi elles favorisent une réflexion sur l'engagement, la mission et un questionnement vocationnel. A cette période charnière de la vie d'un jeune entre 18 et 25 ans, le volontariat de service civique est un temps d'expérimentation, un « experiment » qui permet de se confronter à un réel nouveau, autre que celui imaginé. Par là, il aide chacun à découvrir de nouvelles potentialités, à développer des talents, à s'appuyer sur la confiance des

autres mais aussi à se confronter à ses limites, aux obstacles et résistances qui se font jour dans tout projet, à passer du rêve à la réalité concrète. Il vient souvent mettre en question, réinterroger son système de référence, ses valeurs premières par la découverte des autres différents, de valeurs nouvelles, par les rencontres qui déplacent et ouvrent sur d'autres référents. Par là, même, il invite chacun à se positionner, à réfléchir sur ses ancrages, ses désirs, ses projets...et donc à se demander quel cap il veut vraiment choisir. Ainsi Guillaume confessa : *« Avant mon volontariat, il n'y avait que l'argent qui comptait, j'évoluais dans un cercle de relations pour qui primait la course au fric et je m'étais laissé entraîner là-dedans. Avec le service civique, j'ai découvert d'autres valeurs plus importantes, écouter les problèmes et difficultés des étudiants m'a fait relativiser les miens et sortir de mes petites préoccupations. Avant j'étais assez perdu sans savoir trop où j'allais, maintenant je sais où je vais, j'ai un projet de formation, j'ai trouvé un cap ! »*

Il n'est que d'interroger nombre de laïcs, religieux(ses) et prêtres en responsabilité ecclésiale aujourd'hui pour entendre combien une expérience de volontariat (le plus souvent à l'étranger, mais aussi sous les dispositifs précurseurs du service civique : service ville, service civil...) a souvent été déterminante dans leur orientation de vie et bien souvent l'élément déclencheur ou l'étape importante du murissement d'une vocation personnelle.

Dans une société où l'engagement à vie ne va plus de soi, une mission de service civique de 6 à 12 mois permet d'expérimenter un engagement concret dans une certaine durée qui peut donner envie de s'engager ensuite plus fortement et durablement. Aujourd'hui, c'est bien souvent par une progressivité des engagements que les jeunes peuvent découvrir et approfondir le sens de leur engagement baptismal et découvrir leur vocation singulière comme réponse de don au don de Dieu qui s'est engagé tout entier pour chacun. Ainsi, n'ayons pas peur d'associer des jeunes à nos missions d'Église, d'utilité sociale, en leur donnant de découvrir progressivement la joie d'une vie donnée dans la mission à la suite du Christ pour le service du monde. ■

A la rencontre des Églises du monde

Charles Guilhamon

La foi est-elle la même dans la brousse, sur les marches tibétaines ou en forêt amazonienne ? C'est la question que se posent Charles et Gabriel. Alors âgés de 23 et 25 ans, ils sont partis dans la simplicité matérielle à la rencontre de chrétiens du bout du monde et d'une Église parfois « oubliée ».

Leur route à vélo, à pied et en pirogue les a conduit en Roumanie, Turquie, Syrie, Irak, Inde, Népal, Tibet, Chine, Laos, Thaïlande, Amazonie, Sénégal, Mauritanie, Maroc, Algérie. Pendant un an, ils ont vécu auprès de sept villages catholiques isolés. Partout, ils ont rencontré des hommes et des femmes, multiples visages d'une même Église. Deux mois après le retour, ils en ont plein les yeux.

Le téléphone sonna. C'était au mois d'août 2008, j'étais en vacances en Corse avec des amis. Sur l'écran, le nom de Gabriel s'afficha. Sa voix était calme comme à son habitude, très lente : « Je veux bien partir à condition que ce voyage nous permette de nous rapprocher de Dieu. »

Depuis des années que nous échafaudions ensemble des plans pour partir faire un grand voyage, notre beau projet avait fini par tomber dans l'oubli faute de trouver une raison suffisamment puissante pour nous lancer. Partir sans thème, sans ligne directrice nous

semblait impensable car nous étions sûrs alors de vouloir tout voir, et de terminer sans avoir vu grand chose. Nous avions pensé à un tour du monde de la bière, mais c'était la garantie de rentrer mous du ventre. Un tour du monde de l'œnologie? Plus classe, mais pas satisfaisant non plus. Des constructions durables? De l'entrepreneuriat social? Déjà fait, et refait. Et cela ne nous faisait pas vibrer. Gabriel venait de mettre le doigt sur l'évidence qui ne nous avait pas sauté aux yeux: depuis quinze ans que nous sommes amis, c'est notre foi qui nous rassemble plus que toute autre chose.

«L'Église! C'est intéressant ça, non? Aller voir l'Église, des chrétiens de partout, du bout du monde, des chrétiens parfois persécutés, très minoritaires, bien loin de l'Église de Rome. On ira voir des gens de foi, des gens simples, oubliés depuis chez nous en Europe. Des gens dont on ne soupçonne même pas l'existence. On ira voir des visages avant tout. Deux milliards de visages! Et des gens différents en tout, mais qui ont un point commun: leur foi. On ira voir comment ils prient, ce qui les fait vivre, les difficultés qu'ils rencontrent. Depuis que je suis petit on me dit que j'ai des frères chrétiens: tu les connais tes frères chrétiens, toi? On n'imagine même pas à quoi ils ressemblent. Et je t'assure qu'on ne doit pas être les seuls. On va les rencontrer et on va les faire connaître.»

Un an plus tard, après avoir toqué à toutes les portes de l'Église parisienne, après avoir rencontré notre évêque, pris des contacts auprès des MEP, de l'Œuvre d'Orient, de l'Aide à l'Église en détresse, de la DCC, après avoir levé des fonds, mobilisé une équipe de jeunes autour du projet, et trouvé un producteur de télévision assez inconscient pour faire confiance aux jeunes sans expérience que nous étions pour réaliser un documentaire; après avoir mis mes études de commerce entre parenthèses et que Gabriel ait donné sa démission, enfin nous avons donné le premier coup de pédale.

La Providence toujours

Partis le 5 juillet 2009, nous sommes arrêtés le 9 juillet à Strasbourg avec, pour moi, une vilaine tendinite au genou. Pas même un quart de France, et le tour du monde est déjà compromis!

Nous faisons halte par hasard chez les frères et sœurs des Fraternités monastiques de Jérusalem.

Chez eux, avec eux, nous remettons le voyage en perspective : nous partons bien rencontrer l'Église, et ce sont les rencontres ecclésiastiques qui guideront notre route. Nous ne partons pas enchaîner les kilomètres ou battre un nouveau record. Au cas où nous l'aurions oublié, cette halte forcée nous le rappelle. Nous nous sentons appelés à faire une grande confiance à la providence, pour que le Seigneur nous guide. Et c'est ce qui va se passer toute l'année. Nous allons être comme sur des rails.

«*Heureux qui règle ses pas dans la Parole de Dieu*» dit la liturgie. Pendant un an, avec le rythme particulier du vélo, une vie réglée, des temps de prière quotidiens ensemble (laudes ou vêpres selon les jours), nous entrons dans un rythme bien différent de la boulimie d'activité que je peux avoir à Paris. Un rythme qui laisse un peu plus de place à Dieu. Un rythme qui invite à ouvrir son cœur, à écouter, à accueillir.

Nous avons le désir de mettre la confiance en la Providence de Dieu au centre de notre voyage. Nous avons pris des moyens très simples et terre à terre : ne jamais payer pour dormir, un euro par jour pour manger dans les pays pauvres, trois euros par jour dans les pays riches. Cela nous forçait à accueillir les occasions qui se présentaient, à sortir de notre confort pour aller toquer chez les uns ou chez les autres, à laisser de la place à l'imprévu.

Et ça marche...

En Inde par exemple, nous ne savons pas du tout où sont les chrétiens, mais tous les soirs – sauf trois – pendant notre mois et demi de vélo de Chennai à Darjeeling, du sud au nord, nous dormons dans une église. Nous rencontrons ainsi des dizaines de prêtres, de religieux, de religieuses. Il n'y pourtant pas un pourcentage de catholiques si important en Inde (moins de 5% de chrétiens), mais chaque soir, tous les 120 kilomètres, nous tombons sur une église...

Plus tôt dans l'année, nous étions arrivés au Kurdistan irakien sans bien savoir à quoi nous attendre. D'un côté le ministère des

affaires étrangères nous inondait de recommandations alarmistes, et de l'autre, le consul qui vivait sur place nous avait assuré que nous pouvions venir rencontrer des communautés chrétiennes. Nous passons donc la frontière pas très rassurés. Nous n'avons en outre pas un sou en poche, pas de carte et aucun contact. Un panneau indique une ville à deux kilomètres. Nous nous y rendons, en priant : *« Seigneur, fais ce que tu veux... »* Nous arrivons à Zakho, où Gabriel voit un clocher. La nuit commence à tomber. Nous toquons à l'église mais le père ne peut pas nous accueillir. Il nous redirige vers l'évêché (il y a aussi un évêché à Zakho !). L'évêque ne peut non plus nous accueillir, mais il nous propose de dormir chez son garde. Au moment de nous coucher, je peste à haute voix en disant à Gabriel : *« C'est bon pour cette nuit, mais ça ne nous avance pas beaucoup. On n'a rien pour le petit déjeuner et on ne sait toujours pas où sont les chrétiens. »*

Nous entendons alors frapper à la porte. Un petit bonhomme passe la tête et nous dit d'un air réjoui : *« C'est vous les deux Français ? Il paraît que vous êtes un peu perdus... Je m'appelle Abouna (Père) Moufid. Je vous invite à petit déjeuner chez moi demain matin... et je vous indiquerai où sont les chrétiens. »*

Il y aurait mille autres exemples à donner. Mais le premier et le fruit le plus évident de ce voyage à la rencontre de l'Église, est pour moi de prendre conscience – dans ma chair – de l'immense bienveillance du Père envers ses enfants.

L'unité visible de l'Église ?

Selon les pays que nous traversons, l'œcuménisme prend des couleurs très différentes. Nous avons fait une halte mémorable en Roumanie, chez un jeune prêtre gréco-catholique. Il nous a expliqué les difficultés, encore aujourd'hui, de la réconciliation entre catholiques et orthodoxes. Pendant le communisme, le gouvernement s'appuyait sur l'Église orthodoxe et s'en servait comme moyen de propagande, pour toucher jusqu'aux villages les plus reculés.

Soutenue par les communistes, l'Église orthodoxe en a profité pour régler une vieille rancœur : celle du détachement en 1700 de

l'Église orthodoxe de Transylvanie qui, ayant reconnu l'autorité du Pape, devint l'Église gréco-catholique. Sous le régime communiste, tous les évêques gréco-catholiques furent emprisonnés. L'un d'eux, Vasile Aftenie, fut battu à mort par la police de Bucarest. De nombreux prêtres finirent leurs jours en prison. Tous les biens de l'Église gréco-catholique furent confisqués par le régime pour être confiés à l'Église orthodoxe. L'Église catholique a été détruite dans ses fondations, et l'Église orthodoxe détruite de l'intérieur.

En 1989, avec la chute du mur, les catholiques peuvent à nouveau pratiquer leur culte en public. En 1998, aidé par ses parents, ce jeune prêtre (qui ne l'est pas encore) parvient à récupérer la petite église de son village et à faire venir un prêtre gréco-catholique. Ils sont alors les victimes d'une persécution moderne: la police, le maire, des prêtres orthodoxes s'organisent pour les humilier. Ils sont enfermés dans l'église, battus... Lorsque les persécutions sont le fait d'autres chrétiens, elles sont d'autant plus difficiles à accepter. Pour notre hôte, «*la chemise du Christ a été déchirée*» en Roumanie.

La vie de ce jeune prêtre est aujourd'hui tournée vers la réconciliation de ces chrétiens déchirés. Il oriente sa mission vers les jeunes, faisant tout pour leur ouvrir de nouveaux horizons à travers des voyages et des activités diverses, pour favoriser les amitiés. Dans son «*groupe marital d'évangélisation*», on trouve catholiques, protestants et orthodoxes.

Quelques centaines de kilomètres plus au sud, en Turquie, à Antioche, c'est une réalité toute autre que nous découvrons. C'est ici qu'a été prononcé pour la première fois le nom de «*chrétien*».

Nous croisons sur le seuil de la seule «*Katolik Kilesi*» d'Antioche un large groupe de pèlerins italiens suivant les pas de saint Paul en Turquie. Le Père Domenico, curé de la paroisse, en a vu défiler des semblables toute l'année. Le sanctuaire bâti par ce prêtre capucin fascine les touristes européens. Le bon Père nous installe tout naturellement dans une superbe chambre avec salle de bains. Nous sommes trop bien, nous n'en croyons pas nos yeux.

Dans les années 1990, on a fait don au père Domenico et à l'Église d'une belle maison turque traditionnelle. Après des années de travail, la voilà reconvertie en sanctuaire de prière avec une chapelle et des chambres d'accueil. Depuis, le prêtre italien rachète des

bâtiments voisins afin de constituer un village chrétien au cœur d'Antioche. Son souhait: proposer un lieu où l'on se retrouve entre frères chrétiens pour vivre le message du Christ.

Et cela a l'air de marcher. Située dans un triangle pluri-religieux à quelques centaines de mètres d'une synagogue, non loin de l'église orthodoxe et voisine d'une mosquée, l'église du Père Domenico regroupe soixante-dix fidèles catholiques mais aussi de nombreux orthodoxes et protestants qui viennent «vivre une expérience chrétienne».

Cette expression lui revient sans cesse à la bouche, comme une maxime que l'on mâche longtemps pour mieux la digérer, pour la faire sienne. *«Les grandes églises rassemblant des centaines de fidèles ne permettent pas de vivre le message chrétien»* assène le capucin avec un brin de provocation. *«Ce qui est difficile, c'est de vivre avec son frère, de lui pardonner.»* Les communautés de taille plus réduite permettent des liens plus fraternels, plus vrais entre les fidèles.

Nous assistons à la messe célébrée en turc. Un homme d'une trentaine d'années s'en donne à cœur joie à la guitare en fermant les yeux. La cérémonie est pleine de joie et de ferveur.

«Ici, orthodoxe, catholique, il n'y a pas de différence» martèle le religieux italien dans un excellent français alors que nous le questionnons. Des familles orthodoxes délaissent l'église orthodoxe *«puisque c'est en arabe»* et *«préfèrent les célébrations catholiques»*.

Ce berger en terre d'Islam vit l'œcuménisme. Et l'unité prend des chemins bien concrets: des jeunes orthodoxes animent la messe catholique, Pâques est célébrée à une même date, l'assemblée est composée de fidèles de divers horizons. *«Mais que faites-vous des différences si importantes pour d'autres?»* Ils haussent les épaules et nous sourient avec malice comme si nous ne pouvions pas vraiment comprendre.

L'Église s'incarne : d'église en église

Lorsque nous étions enfants expatriés au Japon avec nos familles respectives, Gabriel et moi allions parfois à la messe dans la communauté franciscaine. A la fin de chaque office, le célébrant

accueillait ceux qui venaient pour la première fois et rappelait à toute l'assemblée, composée en majeure partie de familles expatriées loin de leurs foyers, que cette église était leur « *home away from home* », leur maison loin de la maison.

Allant de clocher en clocher, nous avons dîné et discuté avec des centaines de prêtres, de religieux, de religieuses et de laïcs. Nous avons expérimenté plusieurs rites, dont certains ne nous parlaient pas beaucoup, prié dans une vingtaine de langues, pris de plein fouet les différences culturelles qui nous séparent inévitablement.

Et pourtant, chaque fois que nous rentrions dans une église, que nous voyions de loin la statue de la Vierge qui ornait souvent son entrée, que nous passions le porche et rencontrions le curé du lieu, le même petit miracle se reproduisait: nous nous sentions chez nous. Au delà du fossé immense qui nous séparait de ces hôtes d'un soir, nous communions sur l'Essentiel.

Comment aurions-nous pu un jour imaginer que nous prierions le chapelet avec des catholiques tibétains dans une vallée encaissée entre des cols vertigineux? Ou qu'un père de famille lepcha (tribu du Darjeeling, nord de l'Inde) nous dirait d'un sourire béat que sa nourriture à lui était « *la Communion, le Corps du Christ, ça c'est efficace* » ? Ou que nous serions accueillis dans une communauté chrétienne au cœur d'un bidonville de Chennai?

Chaque jour, dans notre prière du soir, nous confions au Seigneur les prêtres que nous avons rencontrés depuis le début du voyage. Plus les mois passent, plus la liste s'allonge. Leurs noms s'égrènent comme un chapelet, chacun appelant un visage de l'Église et du Christ, chacun occupant sa place dans ce grand Corps.

Ouverte et donnée au monde

Nous terminons l'année par l'Afrique de l'Ouest. En terre musulmane, les chrétiens vivent avec les musulmans, sans essayer de les convertir, sans essayer de les rendre comme eux. Ils aiment le pays qui les accueille, ils le respectent, ils le servent, ils aiment gracieusement. C'est tout.

Rosso, Mauritanie, ville frontière avec le Sénégal. 99% de musulmans et aucun autre groupe religieux reconnu à ce jour. Tout converti encourt la peine de mort. Et pourtant...

Le Père Bernard est le curé d'une paroisse... sans paroissiens. Ce missionnaire spiritain, en Mauritanie depuis quarante et un ans, a connu la présence de l'armée française. A cette époque, son église était pleine tous les dimanches. Mais depuis, il vit seul. Une église sans fidèles, un prêtre missionnaire qui n'évangélise pas. Parfois, il s'isole sur une dune, dans le désert et célèbre l'Eucharistie. Il nous dit que sa joie est d'y présenter à Dieu le travail de ses frères musulmans.

L'église de Rosso a conservé une croix apparente: un cas unique en Mauritanie. Après l'indépendance, certains ont voulu la faire enlever mais les anciens s'y sont opposés arguant qu'elle faisait partie du patrimoine de la ville. *« Ici finalement les relations avec les musulmans sont très bonnes »* ajoute le prêtre d'un air complice.

Sa vocation est de « vivre avec », de créer des amitiés, de provoquer le dialogue. Après avoir travaillé à divers projets caritatifs, il ouvre en 2005 une bibliothèque dans l'enceinte de la mission pour les enfants et étudiants de la ville. Elle emploie deux personnes, met à la disposition des jeunes des manuels scolaires, des livres de littérature, des journaux et deux professeurs pour les aider dans leurs recherches et exposés. On y propose aussi des cours d'anglais et d'espagnol. Pourtant tous musulmans, *« les jeunes se sentent ici chez eux »*. Le but n'est pas d'évangéliser mais bien d'aider au développement du pays à travers la formation de la jeunesse. La bibliothèque est unique en son genre à Rosso.

La clé de la présence de l'Église dans cette république islamique où tout converti autochtone encourt la peine de mort est bien la discrétion et un grand respect de la foi musulmane. Le père ne professe sa foi que dans l'enceinte de la mission et ne propose pas le baptême.

Il rayonne. Ce Normand à la bouille réjouie semble un homme heureux. Lors de la mort du bienheureux Jean-Paul II, les imams de la ville témoignent leur sympathie au missionnaire et font prier pour le pontife dans les mosquées.

« Si des hommes de culture, de race, de religion différentes peuvent vivre ensemble, alors le Royaume de Dieu n'est pas loin. » Il a le regard infini de l'ermite et la conviction du missionnaire.

De retour dans notre Église de France

L'exemple du père Bernard et celui de tant d'autres subliment nos autres découvertes. Ils nous renvoient à notre vocation profonde de baptisés, à notre appel d'être « *sel de la terre, lumière du monde* », à donner du goût là où nous sommes.

En France, il m'est relativement facile de pratiquer ma foi. Je risque au pire quelques sarcasmes. J'ai la liberté de croire ou de ne pas croire. De prendre ma foi au sérieux, ou de la laisser au second plan. Facile de vivre ma foi et facile d'être médiocre.

Dans des contextes où tout pousserait à ne pas croire, certains croient d'autant plus fort. Ailleurs, certains risquent leur vie. Alors qu'on pourrait crier au désespoir, eux y mettent toute leur Espérance.

Ainsi, le retour en France a d'abord été la prise conscience que nous avons un devoir – et que nous trouverions une joie – à occuper notre place active dans la construction de l'Église. Trop souvent, on ne trouve dans les paroisses que des prêtres et des « dames caté » !

Gabriel a pris un an de discernement en propédeutique. Et j'essaie de tenir des engagements au sein du conseil paroissial et dans l'animation de la pastorale des jeunes pour un groupe en vue des JMJ.

S'il est parfois difficile d'aimer une institution ou de trouver de la joie dans des célébrations froides entre quatre murs froids, il est beaucoup plus facile d'aimer une assemblée d'hommes et de femmes, avec le Christ au centre. C'est ce qu'il nous a été donné de vivre pendant un an. L'Église est maintenant, pour nous deux, profondément aimable. ■



LA JEUNESSE ÉTUDIANTE CHRÉTIENNE
1929-2009

Textes réunis par
Bernard BARBICHE et Christian SORREL



Chrétiens et Sociétés
Documents et Mémoires n° 12

La Jeunesse étudiante chrétienne, mouvement d'action catholique fondé en 1929, a joué un rôle important dans le renouvellement des élites confessionnelles et la présence chrétienne dans la société française contemporaine. Les communications et les témoignages donnés à la journée d'étude organisée par le Centre national des archives de l'Église de France et la Société d'histoire religieuse de la France le 7 décembre 2009, éclairent un parcours jalonné de tensions et de crises.

Université de Lyon 3, coll. "Documents et mémoires", 2011, 22 €

CONTRIBUTIONS

Le rôle du prêtre aujourd'hui dans la pastorale des vocations

Mario Oscar Llano de l'auteur
religieux salésien de Don Bosco,
Université pontificale salésienne, Rome

Ce texte est celui d'une intervention au Congrès européen des vocations (Budapest, Hongrie, 2 juillet 2010). Il se penche sur le rôle du prêtre dans la pastorale des vocations à la lumière de l'enquête sur la pastorale des vocations réalisée par l'Œuvre pontificale pour les vocations sacerdotales.

Le secrétariat européen pour la pastorale des vocations a exprimé le désir de disposer d'une illustration ou d'une réflexion opérationnelle, fondée sur les données que l'Œuvre pontificale pour les vocations sacerdotales a recueillies à travers son enquête du second semestre de 2008. Cette enquête, intitulée : « La pastorale en faveur des vocations au sacerdoce ministériel dans la pastorale d'ensemble », porte sur le rôle du prêtre dans la pastorale des vocations.

L'enquête a recueilli 52 réponses ; une majorité nationales, une certaine proportion continentales et d'autres simplement diocésaines. Elles ont été rassemblées en un long texte de 414 pages et elles donnent un écho particulier de ce qui se vit dans l'Église en ce domaine. Il me semble qu'il faudrait être attentif et s'interroger quelque peu sur le fait que beaucoup de pays ou centres nationaux des vocations n'aient pas répondu. Les réponses reçues laissent percevoir des résistances, pas toujours rationnelles, face au « thème » que l'OPVS a proposé pour cette enquête. Il est jugé réducteur, ne méritant pas un traitement isolé, et qu'il faudrait éviter de revenir en

arrière en ce domaine. On voudrait, en revanche, qu'une plus grande attention soit accordée à la diversité des vocations qui existent au sein de l'Église. L'instrument obtenu est, bien évidemment, multi-culturel et sera principalement utile dans les lieux où les communautés sont plus cosmopolite et les appartenances plus diversifiées.

Je souligne dès à présent qu'au-delà des accords ou désaccords que l'enquête a pu susciter, j'ai personnellement le sentiment d'un thème intéressant et méritant une réflexion approfondie à des niveaux comme celui qui nous rassemble. Car, comme l'indiquait le pape Jean-Paul II, *« le manque de prêtres est sans aucun doute une tristesse pour toute Église »* (*Pastores dabō vobis*, 34).

Le travail demandé me conduit à me concentrer, autant que faire se peut, sur le rôle ou l'activité du prêtre ; je laisse par conséquent de côté ce qui concerne d'autres catégories de personnes ou organismes tels que le centre diocésain ou national des vocations, ou encore l'Œuvre pontificale pour les vocations, pour lesquels cette recherche comporte aussi de très nombreuses suggestions.

Le champ d'étude est très morcelé puisqu'il s'agit de lire parallèlement les contributions de toutes les nations ayant fourni une réponse. Ces contributions émanent, en effet, des réponses données à un questionnaire systématiquement constitué de questions « ouvertes », de par la volonté de l'Œuvre pontificale pour les vocations et de ses consultants. Les propos ont été synthétisés et adaptés à la présentation que nous en donnons ici, et ils émanent d'auteurs différents dont les perspectives varient en fonction de l'expérience et de la formation antérieures ; c'est pourquoi il est aisé de repérer des discordances ou incohérences dans le texte de l'enquête, et même des propositions parfois discutables au vu de l'expérience d'autres lecteurs. Comme ces réponses n'obéissent à aucune recherche d'ordre quantitatif puisque les questions sont ouvertes, et qu'elles ne peuvent être ni ramenées à des données mesurables ni surtout comparées entre elles, elles se bornent à être des expressions individuelles qui, bien sûr, peuvent être émises par des personnalités de poids au sein des Églises particulières, mais qui n'en demeurent pas moins limitées et non généralisables. Cela dit, elles peuvent malgré tout servir de base de confrontation, contribuer au dialogue ou inspirer des recherches ultérieures rigoureuses sur tel ou tel aspect plus particulier à ce domaine.

Il est par conséquent impossible de quantifier les choses de façon suffisamment uniforme pour parvenir à les comparer et à en

tirer des indices statistiques significatifs, mais on peut relever des opinions et façons de voir qui, bien qu'assez spécifiques et partielles, ont néanmoins une valeur qualitative non négligeable. La qualité des personnes ou instances ayant répondu, l'ampleur des réponses et, en général, la sincérité et le réalisme dont elles font preuve nous permettent en effet de disposer d'une radiographie suffisamment illustrée et enrichissante. Cet aspect est à considérer avec attention, surtout si l'on envisage d'en tirer un protocole de bonnes pratiques qui puisse être exposé et comparé aux procédures diversifiées des nations engagées au sein de ce secrétariat.

Un dernier commentaire sur la source de ce travail : le texte s'inspire de rapports rédigés en diverses langues, principalement l'anglais, l'espagnol, le français, le portugais, l'italien et l'allemand. En règle générale, on n'y trouve donc pas de citations littérales mais des synthèses et traductions relativement libres qui, sans modifier le sens fondamental, permettent d'en retenir l'essentiel.

Sur le plan des attentes générales, de très nombreuses expressions rappellent l'importance et la nécessité d'une plus grande clarté en matière de pédagogie vocationnelle et d'un engagement plus résolu à promouvoir la culture des vocations [*Mexique, Pérou*]. En certains contextes, on éprouve le besoin de réactualiser le sens donné à une certaine prudence dans l'accueil des vocations, au discernement et à une formation aux métiers médicaux et psychologiques, en se fondant sur une anthropologie chrétienne en consonance avec l'enseignement de l'Église. En bien des diocèses, le discernement et la vérification des aptitudes aux fonctions, de l'adéquation à la formation et des dispositions à la vie sacerdotale, s'effectuent principalement à partir de longs processus d'accompagnement de la vocation, dont la responsabilité est confiée à des prêtres mais qui, malheureusement, n'ont jamais reçu de formation suffisante en la matière [*Viêt Nam*].

Un nombre important d'expressions insiste sur la nécessité de prévoir des ressources humaines et financières à la fois plus importantes et/ou plus assurées pour permettre la réalisation des tâches d'animation et de promotion des vocations [*Bosnie-Herzégovine, France*].

L'un des aspects caractéristiques de cette étude est le langage simple, direct, convivial, familial, utilisé par la grande majorité des informateurs au plan national. Certaines réponses laissent percevoir chez leur auteur une formation théologique et pastorale non négli-

geable; en d'autres, on constate un moindre niveau de culture en ce domaine. Dans la majorité des cas, on observe tout à la fois le désir et le besoin d'une formation pédagogique plus poussée. Il ne faudrait donc pas attendre un traité des vocations d'un exposé bref et partiel comme celui-ci, mais plutôt y voir une expression simple, synthétique et fondamentalement basée sur l'expérience et non sur une réflexion rigoureusement articulée. Il s'agit enfin d'une synthèse élaborée à partir d'éléments correspondant à des auteurs issus de contextes géographiques divers, dont les niveaux de réflexion sont variés et les attitudes fondamentales également différentes vis-à-vis de questions de ce genre. Dans l'ensemble, le résultat de cette étude spécifique sur le rôle du prêtre m'apparaît stimulant et je souhaite qu'elle puisse servir de référence pour comparer les expériences des nations européennes.

L'identité du prêtre, telle qu'elle ressort de l'enquête

L'identité des prêtres impliqués dans la culture actuelle est l'un des principaux défis de la vie de l'Église. Le presbyterium est appelé à connaître cette culture pour y implanter le germe de l'Évangile, c'est-à-dire pour que le message de Jésus puisse devenir un appel véritable, compréhensible, empli d'espérance et d'à-propos, pour la vie des hommes et des femmes de ce temps, et particulièrement des jeunes.

Les responsables de la pastorale des vocations appartenant aux nations ayant répondu à l'enquête, perçoivent en général positivement l'engagement des prêtres en ce domaine et soulignent leur dévouement au ministère, le témoignage de bon nombre d'entre eux, leur sérénité et la joie de leur vocation propre qui suscitent à leur tour des vocations. Le Canada anglophone signale que plus de 80 % des prêtres ont manifesté l'influence positive de tel ou tel autre prêtre dans une décision de vocation, mais les auteurs font également remarquer que l'activisme et la négligence de certains, du fait de motifs ou de crises évolutives, affectives, pastorales, spirituelles ou sociales, nuisent à leur activité en réduisant l'intensité de leur vocation personnelle, transformant leur ministère à en un simple rôle formel ou fonctionnel, qui les porte au découragement et à la tristesse. On relève chez certains prêtres une sorte de routine, de déclin progressif de l'aspiration

spirituelle, de vie solitaire et psychologiquement isolée, ainsi qu'un investissement dans des questions étrangères au ministère sacerdotal ; cela engendre des attitudes d'indifférence ou d'apathie, et les rend impuissants ou inféconds du point de vue de leur impact vocationnel sur d'autres éventuels candidats. Un membre du continent européen fait remarquer que « l'hiver vocationnel » de ce temps produit chez les prêtres des réactions diverses dont le dénominateur commun est le chagrin, l'inquiétude, vécus comme une grande épreuve et un mal pour la communauté chrétienne. Enfin, certains ont signalé la richesse que représentent beaucoup de prêtres âgés qui, en dépit de leur âge précisément, ont un rôle de premier plan dans la proposition de la vocation, alors que certains jeunes manifestent un pessimisme prématuré par rapport au contenu de la vocation.

Bien des réponses indiquent que les prêtres exercent une action pastorale multiforme, où l'on trouve toute la diversité des articulations : *martyria* (prédication), *koinonia* (groupes et communautés), *diakonia* (charité), *liturgia* (sacrements et prière). Moins souvent, bien qu'elles ne manquent pas, les préférences vont prioritairement aux actes kérygmiques et liturgiques, à la prédication et aux sacrements ; un moindre nombre signale la prédication et la charité. Quelqu'un s'est même efforcé de hiérarchiser, en indiquant que le culte constitue l'action principale et que viennent ensuite la parole, la construction de la communauté et le service de la charité. D'après un autre, ces fonctions ecclésiales sont vécues différemment selon les contextes et les personnes : certains préparent la liturgie et la vivent bien, et d'autres la vivent platement, sans conviction, et montre en main ; d'après d'autres remarques encore, les jeunes prêtres s'orientent et s'investissent davantage dans les expressions culturelles, les plus âgés étant plus attentifs à la charité. Cette variété ne doit pas être un sujet de crainte ; elle permet de comprendre que ces accents peuvent être de caractère plus temporaire ou plus permanents ; le critère pour évaluer le bien-fondé de la pratique consiste, en ce cas, à voir si ce qui est réalisé ou privilégié, répond bien à un besoin véritable et à une attitude ne relevant ni de l'idéologie ni du fondamentalisme. La préférence pour un aspect est légitime dès lors qu'elle répond à une nécessité concrète et ne retranche pas de la totalité de la pratique ecclésiale.

Le peuple de Dieu accorde de la valeur à la sainteté de ses prêtres, à leur témoignage, à leur travail missionnaire, à leur créativité pastorale, à leur présence à des postes particulièrement difficiles

[CELAM], à leur proximité des réalités vécues par les laïcs, à leur implication dans le cheminement de la communauté, à leur style relationnel simple et direct, positif, à leur témoignage de prière et de vie intérieure, à leur aptitude à ce que les temps communautaires soient vivants [Italie]. Beaucoup de prêtres manifestent une identité complète, à la fois pasteurs, prêtres et prophètes du Christ [Canada, Costa Rica]; ils s'en tiennent aux points classiques et stables de la doctrine du sacerdoce et se montrent obéissants à l'Église [Colombie] en se dispensant de mettre en avant leurs accents théologiques individuels [Liechtenstein, Kazakhstan]. Ce à quoi l'on attache de la valeur et que l'on attend d'un responsable spirituel, c'est qu'il soit fidèle aux conseils évangéliques, en contact avec le monde de la souffrance, de la maladie et des prisons pour leur apporter soutien et réconfort, à l'image du Christ Jésus, chef et pasteur de l'Église; qu'il ait l'esprit d'initiative et de créativité, soit homme de Dieu et saint homme, homme de confiance et homme du sacré [Congo, Togo]. On désire qu'un prêtre ait une vie de prière, qu'il soit disponible et capable de service gratuit [Sénégal], qu'il soit bon pasteur, actif et patient, prêt à recevoir les confidences et à écouter, prêt à aider les plus pauvres – y compris économiquement – capable de prêcher, ouvert à tous, respectueux de tous et capable de permettre la participation de tous [Soudan]. On souligne la grandeur du prêtre qui sait se montrer disponible, humain dans les relations, cohérent dans la vie, aimable, joyeux, attentif aux moments importants de la vie d'autrui, à ce qui est simple, à ce qui convient dans la célébration. Il est perçu comme un maître, un éducateur, un témoin, un pont entre Dieu et les hommes [Mexique], lorsqu'il est capable d'exercer l'autorité de manière responsable [Australie].

En certains contextes, le choix du sacerdoce représente un sacrifice tout particulier pour les jeunes des communautés locales [Géorgie]; de plus, le sacerdoce ministériel est lui-même une forme de service, d'abnégation, de sacrifice, de don de soi par amour [Philippines, Vietnam], et on lui reconnaît de la valeur lorsqu'il est synonyme de témoignage et d'attention donnés à ceux qui souffrent, aux marginalisés ou aux personnes en danger [Brésil]. Beaucoup de prêtres sont manifestement tournés vers le service, ils sont ministres de la Parole, prêtres de l'autel, complaisants et heureux dans le soin des pauvres [Antilles]. Quoi qu'il en soit, la valeur donnée au sacerdoce dépend beaucoup de la composition socioculturelle et de l'histoire

concrète des pays et des villes, de l'immigration étrangère et des migrations internes qui façonnent la figure culturelle et religieuse d'un pays, et beaucoup de gens montrent qu'indépendamment de cela ils accordent beaucoup de valeur à l'image du prêtre [Argentine].

En outre, la situation de départ des candidats issus de familles problématiques, rend plus difficile leur découverte et leur accueil de la vocation ; et ceci plus encore, lorsque les jeunes n'ont guère développé l'aptitude à la décision et craignent de s'engager dans une vocation à vie [Hongrie]. Par ailleurs, du fait de raisons culturelles et d'évangélisation rare ou insuffisante, *« la vocation est un mot et une réalité "obscur" pour la compréhension des jeunes du ^{xx}^e siècle, car ils ignorent qu'ils ont été appelés dès le jour de leur naissance et que donc ils sont moins encore en mesure de réfléchir à ce à quoi ils sont appelés ; il arrive même fréquemment qu'ils passent toute leur existence sans être capables d'effectuer le discernement nécessaire sur le plan de Dieu dans leur vie [Costa Rica]. Il faut ajouter que la crise éthique et morale du monde contemporain ne favorise plus les vocations ; les nouveaux candidats manifestent souvent des insuffisances non négligeables [Congo]. En d'autres contextes cependant, au beau milieu des guerres et des processus de transformations sociales, ce que représente le sacerdoce est source d'espérance parce que la société est en quête de valeurs et de personnes ou modèles de référence au plan éthique et moral [République démocratique du Congo]. Mais il arrive aussi que l'image du sacerdoce soit remise en question par les prêtres eux-mêmes. D'où le besoin de recourir à l'éclairage du concile Vatican II qui a fourni des réponses en anticipant sur les transformations sociales et sur la perception et la place du prêtre. Il faut une image « lisible » du prêtre dans la société et dans l'Église [Pérou, USA, Vietnam, Belgique flamande, Belgique francophone].*

Par conséquent, tout en soulignant que la vie doit se concevoir comme une vocation et qu'il faut bien évidemment comprendre le sacerdoce comme le choix *« de faire le bien »* et *« de se donner aux autres »* ; il ne faut pas pour autant oublier que nous sommes appelés par Dieu et que, par conséquent, la vocation sacerdotale n'est pas seulement de l'ordre de la bonne inclination personnelle, du travail, ou du simple service [Russie].

Les tâches pastorales du prêtre sont plus souvent abordées que ne l'est sa configuration au Christ Prêtre ; il faudrait au contraire se demander si la vie sacerdotale se vit vraiment tout entière *in persona*

Christi, ou bien comme un agent commercial, économique, ou autre [Cuba]. Beaucoup de prêtres sont en effet de plus en plus isolés et pressurés tout en refusant la fraternité sacerdotale, la prière personnelle et l'activité pastorale, et ils sont marginalisés, perçus comme des « travailleurs sociaux » et des « distributeurs » de sacrements et de funérailles. Les prêtres semblent se perdre eux-mêmes et perdre leur identité, et cela parce que leur image tend de plus en plus à se limiter au seul niveau paroissial ou communautaire [Irlande].

Malgré le profond respect des laïcs vis-à-vis du ministère sacerdotal [Canada], la présence du prêtre est perçue négativement lorsqu'elle s'éloigne de l'idéal prêché [Hongrie], lorsqu'on constate que les prêtres sont « très pris, âgés, agacés ou irrités, tristes... » [Canada], ou qu'ils sont trop liés à des fonctions bureaucratiques ou à une image de type superficiel [Costa Rica, Équateur], ou encore lorsque le prêtre « n'est pas de ce monde mais d'un autre » [Espagne]. Il semble même que les laïcs, les familles et les catéchistes soient plus attentifs que les prêtres à la dimension de vocation [Italie]. Ce que l'on conteste aux prêtres, c'est le manque de ponctualité, le contre-témoignage, le favoritisme, la prétention, l'abus de pouvoir, le profit allié au ministère, la sécularisation, l'inhumanité, le refus de prendre soin des malades ou de ceux qui souffrent [Mexique], l'apathie et l'ennui, le manque de compréhension des limites d'autrui, les manquements ou la duplicité au plan de la morale et du célibat ou d'un respect minimum des personnes, les aspects vides, obsolètes ou ennuyeux des prédications [Corée, Belgique francophone, Pérou, Irlande, Italie]. Le prêtre doit éviter l'arrogance et la pédanterie, le cléricalisme, le manque de temps pour présider les assemblées liturgiques, prêcher comme il convient, assurer la direction spirituelle et les conseils nécessaires à ses fidèles [Congo], le style dictatorial dans les rapports interpersonnels [Soudan], le pessimisme et les attitudes négatives [Italie], l'attachement et la recherche d'argent et de biens matériels qui lui permettent de vivre dans l'opulence alors que ceux qui lui sont confiés vivent dans des contrées très pauvres et des conditions parfois inhumaines [Guinée, Nigéria], et enfin la pauvreté ou le manque de formation [Australie]. Sont également objets de critique les prêtres qui pratiquent une politique consistant à dire de belles paroles mais à ne rien faire [Philippines]. Le prêtre doit éviter que les jeunes puissent dire ou penser : « Je veux devenir prêtre, mais je ne veux pas devenir comme toi », c'est-à-dire que son style de vie

doit être attirant, beau, équilibré, capable de conquérir le cœur des jeunes [*Belgique flamande*].

Les connotations théologiques relatives à l'identité du prêtre (usage de l'autorité, libération, prédication) influent certainement beaucoup sur les processus de promotion et de croissance des vocations [*Costa Rica*]. Il arrive parfois aussi que les sectes répandent une prédication hostile à la vocation sacerdotale [*Soudan*]. Quoi qu'il en soit, c'est bien évidemment l'identité vécue qui compte chez les jeunes pour réfléchir et éclairer correctement leurs décisions par rapport à l'état de vie sacerdotal.

La pastorale des vocations devrait aujourd'hui montrer le visage d'une Église capable de se soucier des inquiétudes des milieux les moins favorisés de la société [*Costa Rica*]. A un style souvent peu attirant, s'ajoute le scandale des abus sexuels qui a affaibli le respect et la valeur que le peuple attachait à ses prêtres [*Nouvelle Zélande*]; disons même que les fidèles laïcs ne tolèrent plus les actes peccamineux commis par des prêtres [*Congo*].

Tout prêtre est un promoteur de vocations

Le prêtre est toujours un promoteur de vocations [*Costa Rica, Mexique*] et son courage dans l'annonce des vocations est la clef pour l'efficacité de cette pastorale [*Pologne*]. Le prêtre ne peut être appelant pour personne si sa vie n'est pas une réponse concrète à l'appel du Christ dans l'Église [*Cuba*]. Le moment privilégié de la pastorale des vocations, c'est précisément le témoignage du prêtre [*Pologne*]. Il faut qu'au plan de leur attitude personnelle, les prêtres puissent dépasser la timidité ou ce qui retient leur conscience, pour présenter la vocation chrétienne et sacerdotale comme une option de vie différente de celle que propose la société postmoderne [*Colombie*].

Il faut absolument réactualiser que ce qui concerne le ministère sacerdotal [*Ghana*], particulièrement les modalités de communication (langages et images), en accordant une plus grande attention au contexte actuel, habitué à recevoir des messages brefs mais incisifs, en veillant aux modalités en vigueur dans les médias [*Italie*] et en apprenant à accueillir les vocations à tout moment et en tout lieu où elles se manifestent [*Hongrie*].

Le service rendu par le prêtre dans le domaine des vocations suppose une formation au traitement des personnes, aux relations humaines, à la connaissance de la théorie et des pratiques du discernement et de l'accompagnement vocationnel ; il suppose également le soutien des sciences humaines – spécialement de la psychologie –, ainsi qu'une formation à partir d'expériences et d'autres activités pratiques pouvant aider le prêtre à découvrir et accompagner les vocations [*Mexique, Pérou, République démocratique du Congo*].

Le prêtre qui apporte une précieuse contribution à la pastorale des vocations est celui qui dialogue en permanence, qui accompagne les personnes en percevant clairement leurs inquiétudes, qui organise des rencontres avec les instances diocésaines ou leur envoie des jeunes, qui promeut des activités sportives, des randonnées, des pèlerinages et des camps [*Pérou*] ; en un sens, le prêtre qui accepte d'être « *pêcheur d'hommes* » exerce une pastorale des vocations.

Une responsabilité particulière revient à tout prêtre dans la prise de conscience de la vocation ; de ce fait, il peut y appeler l'attention des membres des groupes de prière et autres associations pieuses. On souligne en particulier le caractère central de la célébration eucharistique pour que l'appel au sacerdoce soit perçu de façon consciente, active et fructueuse (cf. *Ecclesia de Eucharistia* 31) [*USA*].

Le prêtre est l'homme de l'accompagnement personnel et de groupe [*Guinée*], à travers les rencontres formelles ou informelles [*Sénégal*] ; il se doit notamment d'accompagner les séminaristes et ceux qui veulent discerner leur vocation [*Costa Rica*].

Il est particulièrement important pour la promotion des vocations sacerdotales que le prêtre soit enthousiaste, qu'il se montre heureux pour attirer les jeunes [*Antilles*], et également qu'il porte intérêt à l'évangélisation et à la catéchèse, et ne donne pas l'impression de vouloir faire carrière pour s'enrichir ou pour d'autres intérêts [*Arabie*].

C'est par le prêtre que passe l'application des projets nationaux et diocésains des vocations. La paroisse est le lieu particulier d'une animation en faveur des vocations, et c'est là qu'interviennent le curé et le conseil pastoral afin que la pastorale des vocations devienne l'essentiel de la pastorale [*Pérou*]. Il arrive malheureusement parfois que l'effort du Centre national des vocations, les instruments et l'action proposés ne débouchent pas comme il le faudrait au niveau de la paroisse, et en particulier avec le prêtre [*Italie*].

Pour être promoteur de vocations, il faut que le prêtre connaisse la pastorale des vocations sous sa forme renouvelée ; et il faut aussi une perception renouvelée de cette pastorale. Il faut que le renouveau aussi bien magistériel que théologique et pastoral se concrétise en ce qui concerne la pastorale des vocations [Allemagne]. En certains pays, on estime qu'on y est parvenu, que c'est positif et qu'il faut poursuivre [Pologne, Liechtenstein, Guinée, Italie, Écosse]; en d'autres, on a le sentiment d'en être encore loin et cela paraît quasi inatteignable [Argentine, Canada, Cuba, Bosnie-Herzégovine]. En certains contextes, on a le sentiment que le renouveau de perception des choses n'a pas encore atteint la pratique [CELAM, Mexique]. Certaines orientations semblent désormais inéluctables.

Il faut que la pastorale des vocations soit conçue comme une perspective originaire de la pastorale. Il faut également qu'elle soit accueillie par tous les membres de l'Église à travers un engagement vigoureux et décidé, car elle ne constitue pas un élément secondaire ou accessoire, isolé ou sectoriel, mais plutôt une activité intimement inscrite dans la pastorale générale de chaque Église particulière et appelée à s'adapter et à s'identifier totalement au soin habituel des âmes en tant que dimension connaturelle et essentielle de la pastorale ecclésiale (cf. PDV 31) [Costa Rica].

Il faut remettre à jour la pédagogie [Pérou] en ayant pour objectif de créer une culture des vocations et de promouvoir de nouvelles connaissances et compétences méthodologiques. Pour cela, la clef fondamentale est le témoignage personnel [Cuba, Mexique] qui peut réduire la distance entre prêtres et jeunes gens [Sénégal].

Pour créer et fortifier la conscience que l'équipe d'animation des vocations a de sa vocation particulière, et pour qu'il y ait une sensibilisation permanente et une responsabilisation de la communauté vis-à-vis de la vocation sacerdotale, il faut que cette vocation entre dans les programmes pastoraux comme une activité propre et explicite par elle-même.

Cela suppose de créer et de définir des domaines où l'on pourra exposer le contenu explicite de la vocation sacerdotale, en l'insérant dans un itinéraire d'accompagnement personnel et en groupe (groupes vocationnels et/ou pré-séminaire) [Espagne]. Il faut en même temps qu'au niveau théologique et systématique, on clarifie et approfondisse sans cesse ce en quoi consiste l'identité sacerdotale, pour que cela converge avec la pastorale [Belgique flamande].

Cet effort ecclésial, qui est normalement celui de tout prêtre dans son rayon d'action, doit aller de pair avec une pastorale des vocations caractérisée par le témoignage, la communion, la quotidienneté, l'écoute, la vérité dont découle la liberté, cette pastorale orientant vers l'Évangile de l'appel et replaçant au centre la personne et ses choix ainsi que l'utilisation des nouveaux langages de communication des adolescents et des jeunes, pour faire en sorte que l'Évangile de la vocation soit annoncé, en reliant le tout à la prière [Italie].

Enfin, toutes les indications données valent pour le service que les prêtres rendent à la vocation sacerdotale, et ce que nous rapportons vaut aussi pour l'itinéraire de la pastorale des vocations presbytérales.

Le prêtre, promoteur de la vocation car homme de la charité

Le prêtre idéal est «une personne qui vit pour les autres» [Hongrie]. On en attend un témoignage de présence, d'attention, de service, particulièrement envers le monde des pauvres, les préférés de Dieu, par la mise en valeur des groupes Caritas et d'autres associations [Cameroun, Guinée, Nigéria, Sénégal].

L'Église manifeste qu'elle apprécie positivement le témoignage des prêtres qui accordent du temps, de la proximité, du soutien économique aux plus pauvres, aux nécessiteux [Ghana, Kazakhstan] et aux malades [Antilles]. En certains contextes, comme par exemple en Amérique latine, l'Église est parvenue à définir avec de plus en plus de précision qui sont les pauvres et les exclus (indigènes, afro-américains, porteurs et victimes de maladies graves, migrants, jeunes gens et jeunes filles soumis à la prostitution infantile, victimes de la violence, personnes non seulement exploitées mais considérées comme superflues et que l'on peut rejeter). Le peuple de Dieu ressent donc le besoin d'avoir des prêtres qui soient également disciples, aient une profonde expérience de Dieu, soient configurés au Bon Pasteur, attentifs aux besoins des pauvres, investis dans la défense des droits des faibles et promoteurs d'une culture de la solidarité [Brésil], qui accordent une attention particulière aux enfants pauvres, aux marginalisés, aux défavorisés et leur proposent même un véritable chemin de vocation [Pérou]. L'«option préférentielle pour les

pauvres», lorsqu'elle est vécue sans radicalisation politique ni idéologique, et avec maturité et largesse, est très importante pour la vocation, la formation et l'activité pastorale des prêtres [Argentine]. La proximité des prêtres avec les pauvres, dans les secteurs périphériques des grandes villes et de leurs cordons de misères, fait partie des aspects les plus forts. La présence au milieu des plus vulnérables et l'aide humanitaire prodiguée en cas de désastres naturels ont toujours beaucoup de sens et sont efficaces [Colombie].

Cette présence est aussi une demande faite au prêtre par les laïcs. Face à la richesse et au pouvoir, se dresse une masse de nécessiteux et de pauvres que le témoignage du service de la charité donné par des prêtres touche au plus près; l'Église attache du prix à ces attitudes sacerdotales, même lorsque la société n'est en mesure ni de les remarquer, ni de les reconnaître [Costa Rica]. Le pourcentage de personnes qui rendent ce service paraît encore très faible et semble se concentrer principalement dans les communautés rurales ou indigènes, aux périphéries des grandes villes et dans l'attention portée aux malades, ainsi que dans les communautés de base dont ont surgi beaucoup de vocations [Honduras].

La proposition de libération par la non-violence et l'absence de domination est donc la meilleure façon de discerner sa propre vocation à partir d'un programme ou projet de vocation. L'expérience du service, particulièrement là où elle est bien préparée et où on l'oriente et l'enrichit en lui donnant un sens fiable et en la fondant sur une expérience profondément humaine, conduit en effet la personne à la fois à mieux se connaître elle-même, à reconnaître la dignité d'autrui, et à comprendre la beauté du don de soi aux autres; et elle engendre une vocation de service de l'Église et du monde qui est au centre de la vocation chrétienne. Une telle expérience mûrit et améliore le cheminement de vocation des jeunes, des séminaristes et des jeunes prêtres [Viêt Nam]. En d'autres contextes, même si l'engagement social des prêtres est largement positif, on ne réalise pas qu'il se situe dans le cadre de la foi et il arrive même qu'on le conçoive comme opposé au culte. Par conséquent, si ce type d'engagement n'est pas pratiqué, c'est souvent et surtout du fait de la diminution des membres du clergé pour les services liturgiques et sacramentels [Allemagne] ou bien parce qu'on accorde davantage d'importance à la bureaucratisation et à l'activisme pastoral [Italie], ou encore parce que les prêtres n'ont pas suffisamment le désir de fréquenter

les plus pauvres de la communauté [Irlande]. Le volontariat, la Caritas des jeunes, la participation à des ONG ou à des groupes missionnaires peuvent être d'authentiques écoles de vocations [Espagne, Ghana, Mexique, Pérou, Bulgarie, France]. Mais cela varie d'un pays à l'autre ; en certains cas, cela donne des vocations sacerdotales [Ghana, Pérou], en d'autres beaucoup moins [Colombie], et il arrive même parfois que l'expérience soit quasi-inconnue [Kazakhstan, Arabie].

De toute manière, on pourra difficilement faire percevoir la vocation au sacerdoce et/ou à la vie consacrée si on ne se préoccupe que d'encourager les vocations au volontariat social chrétien. Par le chemin de la foi, de la prière et de la vie chrétienne en tant que suite du Christ, toute personne peut percevoir sa vocation particulière [Espagne]. Le prêtre devrait faire en sorte que, dans les paroisses et les écoles catholiques, l'action caritative s'intensifie chez les jeunes [Mexique], en soulignant la gratuité de cette action – qu'elle soit épisodique ou permanente – pour leur apprendre à vivre la dimension de charité [Russie], en les aidant à se réaliser [Bulgarie] et en les rendant capables de donner de leur temps et de leurs énergies avec altruisme [Irlande].

Le prêtre, promoteur de la vocation par la construction de la communion

Le prêtre dirige la « *symphonie du oui* » dans la pastorale ordinaire des vocations [Italie]. Il est considéré comme un guide spirituel, un accompagnateur, et sa présence chrétienne donne sens au groupe. Il est la tête ou encore le cœur qui unit et encourage tous les membres, en s'investissant lui-même dans toute une activité en faveur de la promotion des vocations. Comme il passe par toutes les pastorales et services des communautés, il peut plus aisément établir la communion entre tous (la formation à ce type de présence commence dès le séminaire) [Sénégal, Brésil]. Tous les événements de la vie de la communauté ecclésiale, catéchèses, réunions, rencontres, réflexions, concours des vocations, pèlerinages, sont des occasions de créer une appartenance à l'Église à partir de l'animation et de la formation [Brésil].

La pastorale des vocations se réalise aussi en groupe, en communion, en équipe, ceux-ci étant constitués et formés pour travailler avec les familles, les communautés, les écoles, les groupes d'adolescents et de jeunes à partir des semaines pour les vocations, des visites sporadiques aux écoles et aux groupes, de la préparation aux ordinations sacerdotales et à d'autres étapes de vocations [Brésil]. « Il faut que la promotion des vocations se développe d'une manière qui la fasse apparaître de plus en plus comme un engagement fondamental de toute l'Église » [Espagne – Jean-Paul II].

Dans ces groupes ou équipes, la présence sacerdotale engagée joue un rôle capital pour la vie des communautés et des mouvements, à travers la prédication et la célébration, le discernement des charismes et des ministères de la communauté ; par sa propre vie, le prêtre attire à la sainteté, à la prière, à l'engagement moral et à la vie liturgique, en étant en outre le garant du service de la charité [Canada, CELAM, Costa Rica]. Chef et pasteur, il se fait guide et maître de tous les membres de la communauté qu'il anime, accompagne et fortifie ; il en est pédagogue, enseignant, accompagnateur et compagnon d'aventure spirituelle [Équateur, Bosnie-Herzégovine] et devient ainsi l'être le plus important et l'homme de confiance de la population [Pérou]. La présence du prêtre est fondamentale pour les groupes et/ou mouvements car il permet d'orienter et de définir le cheminement vers un sens de la vie et vers des spiritualités inhérentes aux propositions faites [Italie, Kazakstan]. En certains mouvements, le prêtre a une telle importance dans le cheminement du groupe que cela l'empêche d'être pleinement lui-même et de se situer en permanence sur le même registre ecclésial que le reste de la communauté chrétienne [Italie].

Le rôle du prêtre est important pour qu'un plus grand nombre de personnes et de groupes s'investissent dans le service des vocations. Mais les prêtres ne sont pas toujours aussi conscients qu'ils le devraient de leur responsabilité d'animation dans le domaine des vocations, parmi les animateurs pastoraux, enseignants, responsables de l'orientation scolaire, paroissiens, catéchistes, religieux et religieuses du secteur, etc. [Canada]. Là où, toutefois, cela se vit positivement, le rôle exercé par le prêtre se caractérise par l'amitié, la coresponsabilité, la proximité et la proposition de formation aux animateurs [Géorgie, Costa Rica, Mexique, Irlande, Nouvelle-Zélande]. Le prêtre fait appel aux laïcs, aux familles, aux groupes, aux associations et aux mouvements, et les fait grandir dans le désir

de soutenir les vocations par la prière – ce qui n’est pas rien ! [Kazakhstan] – par exemple, en récitant le chapelet quotidiennement en faveur des vocations [Nouvelle-Zélande] et par d’autres moyens matériels de soutien et d’action [Antilles, Guinée, Ghana, Haïti, USA, Mexique], ainsi que par un travail dans les médias [Équateur], la catéchèse ou l’animation liturgique [Pologne].

Le prêtre joue aussi un rôle important dans les relations entre la communauté chrétienne et le séminaire, en construisant des liens de sympathie et de proximité qui peuvent aider les fidèles à se soucier des jeunes vocations et à les soutenir concrètement, particulièrement en favorisant la confiance entre les gens et la crédibilité du séminaire et des séminaristes à partir de leur propre témoignage [CELAM, Mexique, Honduras]. Si le séminaire est maintenu éloigné – et cela dépend fondamentalement de l’attitude des formateurs – la confiance dans le séminaire et dans la vocation sacerdotale diminue [USA]. Le séminaire a connu une réelle évolution en tant qu’institution ; il est passé d’une perception d’éloignement et d’étrangeté à la constitution d’un lieu-signe, toujours plus ouvert à la vie ecclésiale diocésaine, et un centre de référence pour le cheminement des communiant, des confirmands et de ceux qui s’orientent vers le ministère [Italie].

Le prêtre, promoteur des vocations par l’annonce de la vocation sacerdotale

« Dans la complexité du monde actuel, le pluralisme culturel et religieux embarrasse et désoriente bien souvent les membres de la communauté. Une catéchèse d’évangélisation est indispensable pour éduquer les chrétiens à vivre leur vocation de baptisés au sein de ce monde pluriel, en maintenant leur identité de croyants et de membres de l’Église, ouverts au dialogue avec la société et le monde » (Directoire national de la catéchèse, Brésil, 215). En expérimentant et annonçant cette Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, les catéchistes contribuent à éveiller et à encourager des vocations, dans la mesure où ils reprennent l’appel que Jésus lui-même adresse à ses disciples et qu’il continue de nous adresser aujourd’hui [Brésil]. La maturation de la foi est inséparable de la vocation ; là où il n’y a pas d’éveil de la foi, pas de rencontre avec Jésus, la voix de Dieu ne peut pas se faire entendre.

Certains pasteurs soulignent que les difficultés des vocations ne se situent pas tant au niveau de la pastorale des vocations qu'au niveau de la pastorale de la foi. C'est dans les lieux où se trouvent des personnes initiées à la vie chrétienne que surgissent des vocations. Il faut que la foi soit priée, célébrée, vécue, personnalisée, étudiée, approfondie, qu'on en ait souffert et qu'elle ait été éprouvée pour qu'elle puisse s'affermir et déboucher sur un choix de vocation [Espagne].

Il faut une nouvelle évangélisation « des vocations » qui sache rendre son sens à une « culture des vocations » plus diffuse et qui se réalise dans la synergie des vocations. Il faut notamment une nouvelle annonce qui suive une relecture ecclésiologique et christocentrique des contenus des vocations [Italie].

En certains contextes, on attire beaucoup l'attention et la réflexion sur le ministère sacerdotal au cours des célébrations liturgiques, sur la prière pour les vocations et la formation des prêtres, en craignant qu'un coup ait été porté à la pérennité de l'annonce de l'Évangile ; mais mieux vaut que les prêtres continuent de parler de la beauté du ministère ordonné plutôt que de signaler constamment la crise numérique des prêtres [Italie].

La proposition doit être directe, claire, adressée à tous ceux qui paraissent ne pas y opposer de résistance et, parfois, aussi à ceux qui s'y opposent ; beaucoup de gens s'interrogent concrètement sur la vocation sacerdotale, comme l'indiquent les enquêtes effectuées [Espagne]. L'annonce doit concerner tous les âges et toutes les circonstances [Hongrie] (sacrements, ordinations, professions religieuses, Journée mondiale de prière pour les vocations, évangiles des vocations des premiers dimanches du cycle ordinaire de l'année liturgique, retraites, grands événements, journée des séminaires, etc.) [Irlande, Italie, Écosse, Espagne], sans se limiter aux aspects sacramentels et/ou dogmatiques du sacrement de l'ordre ; elle doit se traduire par une communication positive et par une formation à communiquer positivement sur les vocations spécifiques [France]. L'annonce n'est pas motivée par la baisse numérique des séminaristes mais par la certitude, empreinte d'espérance évangélique, que le Maître de la moisson sait dépasser nos anxiétés pastorales et personnelles, aussi légitimes et compréhensibles soient-elles [Italie].

Les divers textes utilisés en catéchèse, particulièrement ceux qui sont destinés à la préparation des enfants à la première communion, à la confirmation ou à la préparation des parents au baptême de

leurs enfants, comportent des thématiques qui aident à prendre conscience de la diversité des vocations au sein de l'Église. On insiste particulièrement sur la vocation et les vocations en bien des activités de catéchèses, livres et matériaux, mais sans faire référence à une « dimension vocationnelle » particulière ; on présente plutôt cela, la plupart du temps, comme une partie importante de la catéchèse parmi d'autres [Costa Rica, Colombie, Vietnam]. Il existe aussi des programmes spécifiques d'annonce de la vocation – tels que *Fishers of Men* [Pêcheurs d'hommes] –, qui proposent des services adaptés et organisés, accompagnés d'un programme d'animation, d'interviews de prêtres, d'un atelier qui leur est spécifiquement destiné, d'une possibilité d'échanges et de suivi au plan national [USA].

C'est normalement à travers la personne du prêtre lui-même que s'exerce l'annonce première et fondamentale ; son style de vie en est le meilleur indicateur. Celui qui vit sa réponse au Seigneur avec amour et générosité, sera un grand promoteur et annonciateur de la vocation. Mais celui qui ne sait manifester qu'épuisement, double vie et incohérences, sera dans l'incapacité de motiver les autres à un choix de vocation [Brésil, CELAM, Colombie].

Le prêtre, promoteur de vocations à travers la liturgie et la prière

Le prêtre est l'âme de la communauté de prière pour les vocations [Hongrie]. « Toute vocation naît de l'"in-vocation" » ; toute célébration des vocations est donc un événement, une rencontre de la Trinité qui appelle tout homme ou femme en ce monde. Les communautés chrétiennes ont mis au point des initiatives de prière en tout genre pour permettre de prier pour les vocations ; il y en a même qui comportent des prières incessantes, le jour et la nuit [Vietnam, Italie, Espagne]. De nombreuses vocations sacerdotales naissent « autour de l'autel » [Hongrie]. La prière est le premier devoir pastoral, un acte irremplaçable, une œuvre pastorale. « Si la prière est la voie naturelle de recherche de la vocation, aujourd'hui comme hier, ou mieux comme toujours, il faut des éducateurs de vocations qui prient, enseignent à prier et apprennent à invoquer » (NVNE, 35) [Espagne].

La célébration liturgique est une occasion unique de promouvoir les vocations. Il faudrait éviter que certains moments de prière puissent ôter à la liturgie son rôle spécifique et véritable : être un lieu d'éveil des vocations [CELAM]. Une célébration bien menée manifeste aux fidèles la beauté du sacré et les incite au désir de l'imiter [Costa Rica, Haïti].

Les intentions de prière et les homélies sont des moments privilégiés de célébrations liturgiques pour aborder la question des vocations [Cameroun], de même que certaines fêtes ou mémoires particulières (Dimanche du Bon Pasteur, Journée pour la sanctification du clergé, fête du Sacré-Cœur de Jésus, fêtes des saints, fêtes mariales) [Congo, Brésil, Pérou] ou que les expériences de *lectio divina* [Costa Rica] et les grands moments de rassemblements de foi entre jeunes (Journées mondiales de la jeunesse) [USA, Italie] ou encore que d'autres événements locaux tels que la rencontre de l'évêque avec les jeunes dans la cathédrale [Belgique flamande]. La proposition de la vocation sacerdotale pourrait être beaucoup plus présente et consistante dans les diverses célébrations liturgiques d'une communauté, et surtout à travers « l'être célébrant » qu'est le prêtre et les riches dynamiques interpersonnelles et relationnelles qu'il partage avec son peuple. La préparation d'une liturgie, la façon de la vivre et de la célébrer transmettent un message extraordinaire et percutant sur le plan de la vocation [Italie].

Ceux qui vont devenir ministres méritent l'attention particulière du prêtre ; ils constituent une cible privilégiée pour la proposition de la vocation sacerdotale [Vietnam, Pérou, Thaïlande, Croatie].

La Journée mondiale de prière pour les vocations, précédée de nombreuses initiatives préparatoires, est un moment particulier de prière pour les vocations et conduit à prier à cette intention. C'est un moment privilégié pour susciter des vocations en paroisse et en d'autres milieux pastoraux tels que l'école, la famille, en n'excluant pas des environnements plus éloignés ou médiatiques [Sénégal, Antilles, Canada, CELAM, Colombie, Costa Rica, Haïti, Mexique, Pologne].

A suivre dans notre prochain numéro

Traduction de l'italien : Marie-Cécile Dassonneville,
Conférence des évêques de France

La paroisse en mouvement



Dominique Barnérias

Préface de Laurent Villemin



Théologie à l'Université

C'est un fait, la paroisse bouge en profondeur. A la suite du concile Vatican II et des synodes qui fleurissent dans les diocèses français depuis une trentaine d'années, la vénérable institution change de visage. Et avec elle, c'est une autre figure de l'Église qui se fait jour.

Comment et dans quels domaines se manifeste cette renaissance paroissiale ? De quelle manière l'Église vit-elle sa mission dans une culture contemporaine mouvante ? Comment aujourd'hui le concile Vatican II est-il reçu dans le corps ecclésial ? Dans quelle direction l'Église peut-elle continuer à vivre du dynamisme qu'il a apporté ?

Une perspective théologique stimulante.

Le père Dominique Barnérias est prêtre du diocèse de Versailles et curé à Sartrouville. Il est docteur en théologie de l'Institut catholique de Paris.

DDB, coll. "Théologie à l'université", 2011, 35 €

Mission et vocations, ce vaste sujet contient des lignes de fond venues des siècles passés, des tensions, mais aussi des forces créatives. Dans ce numéro nous avons exploré la mission à partir de critères actuellement récurrents : la problématique des *fidei donum*, l'articulation du presbytérisme et de la vie consacrée à la mission, celle des instituts plus directement missionnaires – chez nous et sur d'autres continents, l'apport reconnu et désormais indispensable des laïcs, la place de la femme en Afrique et l'évangélisation, les rapports avec l'État laïc dans le cadre du Service civique, et Madeleine Delbrel, figure incontournable de la mission au XX^e siècle.

Bonne lecture !

Nathalie Becquart ■ Jean Comby ■ Marc Botzung

Charles Guilhamon ■ Mgr Thierry Jordan ■ Oscar Llano

Césarine Masiala ■ Pierre-Yves Pecqueux ■ Bernard Pitaud

Maurice Pivot ■ Vito Del Prete ■ Marie-Hélène Robert